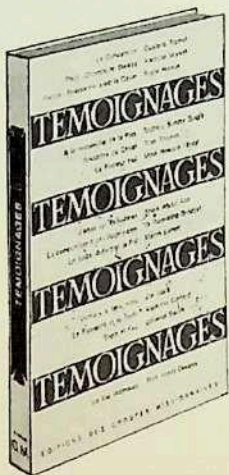


Pardonne- leur

L'histoire
d'un martyr
africain

J. E. Church
et des collègues
de la mission au Ruanda





TÉMOIGNAGES

Ce livre contient des témoignages qui, bien que fort différents les uns des autres, mettent tous en évidence l'impératif de Jésus-Christ: « Il faut que vous naissiez de nouveau » (Jean 3). Ces témoignages n'ont rien de nouveau, ils illustrent simplement ce que la grâce de Dieu peut faire dans la vie d'un homme.

Ils mettent l'accent sur un sujet qui, pour beaucoup, est entouré d'obscurité et de doute. Il semble aussi que l'on accorde généralement davantage d'attention à des problèmes moins importants et que l'on oublie, sciemment ou non, d'envisager « la seule chose nécessaire » (Luc: 10, 42).

Les pages de ce livre démontrent que les voies de Dieu envers les hommes sont multiples, que l'expérience chrétienne est variée et ne suit pas un schéma. Elles s'adressent en premier lieu à ceux qui cherchent et les invitent à s'approcher, par la foi, de Jésus-Christ leur Sauveur.

Extrait de la préface.

© Editions des Groupes Missionnaires
Vevey (Suisse)

PARDONNE- LEUR

L'HISTOIRE D'UN MARTYR AFRICAÏN

J. E. Church

ET DES COLLÈGUES DE LA MISSION
AU RUANDA

Traduit de l'anglais
par Hélène Cruvellier



ÉDITIONS DES
GROUPES MISSIONNAIRES

Nous croyons que l'histoire de Yona Kanamuzeyi jouera un rôle précis dans la guérison et la reconstruction de ce beau pays du Ruanda. Elle a été écrite, et maintenant elle est répandue, avec la prière que la réconciliation et la paix puissent revenir dans ce pays que nous aimons.

LES AUTEURS.

PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE

« Le Doyen et le Chapitre de la Cathédrale Saint-Paul à Londres ont décidé d'ajouter le nom de Yona Kanamuzeyi à la liste des martyrs modernes gardée à la chapelle commémorative.

» Si vous avez le texte imprimé du témoignage émouvant du maître d'école André,¹ j'en aimerais une copie pour notre bibliothèque. Nous possédons un certain nombre de documents concernant les martyrs dans notre livre d'or. J'ai trouvé merveilleux le récit d'André. Il nous ramène à l'esprit et au style de l'Eglise primitive. »

Tel était le contenu d'une lettre reçue à Londres au bureau de la Mission au Ruanda, au début de 1964, et venant du révérend W. R. Matthews, Doyen de la Cathédrale Saint-Paul à Londres. Le livre d'or évoque l'énumération au chapitre onze de l'Épître aux Hébreux de ceux qui « par la foi vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, guérèrent de leurs maladies, furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères... d'autres furent livrés aux tourments et n'acceptèrent point de délivrance afin d'obtenir une meilleure résurrection... ils furent lapidés... ils moururent tués par l'épée... eux dont le monde n'était pas digne ».

La chapelle commémorative des martyrs se trouve au côté nord du chœur. Elle est petite, isolée par une grille, et

¹ Voir chapitre I.

calme. Il y a dans le mur une niche tendue de velours et à porte de bronze et de verre. A l'intérieur, un livre à reliure de cuir rouge dans lequel sont inscrits les noms des martyrs.

Au-dessus de la niche, ces mots en caractères romains sont encadrés:

CHAPELLE DES MARTYRS MODERNES

Dans cette chapelle nous commémorons les martyrs modernes, ceux qui, depuis 1850, ont témoigné pour Christ et ont subi la mort plutôt que de Le renier. Les noms de tels héros de la foi sont si nombreux que nous avons limité notre livre d'or aux membres de l'Eglise anglicane, et même en faisant cela, il reste incomplet, car beaucoup sont morts pour Christ dont les noms nous sont inconnus, sans être pour cela oubliés de Dieu. Nous avons fait cette chapelle « pour commémorer ceux qui ont déjà combattu et former ceux qui auront à combattre dans l'avenir».

(Martyre de saint Polycarpe.)

La grande croix dorée surmontant le dôme de la magnifique Cathédrale de Christopher Wren se détache sous le soleil et sous la pluie, les bras étendus au-dessus de Londres comme pour faire écho à la lamentation, d'il y a longtemps, du Christ, « Jérusalem, Jérusalem... combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu... Si toi aussi... tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. »

Dieu a-t-il un message spécial pour le monde à travers l'histoire de Yona? Les troubles du Ruanda peuvent sembler petits à côté de la catastrophe du Congo et du grand nombre de Noirs et de Blancs qui ont donné leur vie pour Christ dans ce pays. Cependant la figure solitaire de Yona priant pour ses ennemis paraît avoir un message spécial pour un monde qui cherche le chemin de la paix et de la réconciliation.

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Une vie lumineuse et une mort triomphante.

Tel est le témoignage qu'on peut rendre à la gloire de Dieu en parlant de Yona Kanamuzeyi. Mais il y a un secret à la vie de cet homme. Il fut profondément touché par la grâce de Dieu lors du réveil qui s'est manifesté dès 1928 en Afrique orientale.

Le souffle de ce réveil ne s'est pas éteint. Il a débuté au Ruanda et, de là, non seulement il a gagné les pays voisins, mais aujourd'hui encore il porte des fruits jusque dans les cinq continents.

A mes frères chrétiens d'Afrique orientale, je dois une grande reconnaissance. Par leur témoignage, le Seigneur Jésus m'est devenu plus précieux. En particulier, j'ai été édifiée, et je le suis toujours davantage, de découvrir combien ils cherchent à mettre chaque jour Jésus-Christ à la première place dans tous les domaines de leur vie. Je suis partie en Afrique pour enseigner. Mais, arrivée là-bas, j'ai bien vite découvert que je n'étais qu'une élève, parmi d'autres plus assidus que moi, à l'école de la grâce. Avec le Saint-Esprit pour maître et la Bible pour manuel d'enseignement, que de merveilleuses leçons nous apprenons ensemble!

Une des forces de ces chrétiens réveillés, ce sont leurs rencontres fraternelles. Le plus souvent, elles sont hebdomadaires, quelquefois journalières; parfois, elles sont spontanées lors d'une visite ou à la sortie du culte. Enfin, elles prennent aussi de temps à autre la forme de conventions, pouvant réunir plusieurs milliers de personnes de différents pays. Ces

rencontres aident Africains et missionnaires à découvrir toujours à nouveau l'infinie richesse de la miséricorde de Dieu, manifestée à la Croix, envers les pécheurs coupables que nous sommes. C'est l'occasion de méditer la Parole de Dieu, d'échanger nos témoignages, racontant comment Jésus nous sauve et nous conduit dans notre vie quotidienne, de louer le Seigneur par nos chants et nos prières, d'intercéder les uns pour les autres.

* * *

Yona!

Ce nom évoque en moi trois souvenirs distincts du pasteur Kanamuzeyi.

C'était en janvier 1958. J'étais tout excitée. Arrivée depuis un mois seulement sur le champ de mission, j'étais déjà emmenée pour un voyage à travers le Ruanda. La première étape de Shyira à Shyogwe fut un enchantement. Je découvrais les beautés du pays: les collines pittoresques, le vert tendre des bananiers, le mystère des hautes herbes à éléphants d'où s'élevait la musique stridente d'un peuple d'insectes, de batraciens et d'oiseaux." Le long du cours sinueux de la rivière Nyawarungu, je voyais des femmes, bébé au dos, et des hommes piocher de la houe dans leurs cultures de sorgho ou de haricots. Puis la route s'est élevée dans les montagnes, chatoyantes sous le feuillage argenté des eucalyptus. Avant de redescendre de l'autre côté du col, nous nous sommes arrêtés pour admirer le déroulement des multiples collines de cette belle contrée. De minces filets de fumée révélaient la présence de huttes cachées partout dans la verdure, signes d'une population très dense.

Nous sommes arrivés en fin de matinée à Shyogwe. Du petit bureau du missionnaire en charge de la station, Yona

est sorti. Je me souviens de son visage rayonnant, de son accueil fraternel et de ma joie à rencontrer ce frère en Christ.

Le second souvenir date de l'été 1960. Le Ruanda n'était plus le même qu'à mon arrivée sur le champ de mission, deux ans et demi auparavant. Entre-temps, la révolution de novembre 1959 avait éclaté.

Depuis le début de la guerre civile, mes yeux avaient observé plus d'une fois, non plus les tranquilles filets de fumée des huttes, témoins d'une vie paisible, mais d'épaisses colonnes d'un gris sale bondissant dans le ciel: on incendiait les maisons. Les menaces, la peur, les luttes, le feu, le sang, les larmes, tel était le dramatique bilan du pays en révolution. Des milliers de réfugiés, quittant les ruines de leurs foyers brûlés, saccagés ou pillés, cherchèrent refuge sur les stations missionnaires ou dans les postes du gouvernement. C'est alors, comme on pourra le lire plus en détail dans ce livre, que le Gouvernement belge ouvrit le camp de réfugiés de Nyamata, dans la région du Bugesera, au nord-ouest du pays.

Un dimanche du début de cet été 1960, j'eus le privilège, avec une de mes collègues, d'accompagner M. et M^{me} Guillebaud au camp de Nyamata. Les premiers à nous accueillir furent les enfants. Ils couraient derrière la voiture et chantaient spontanément un cantique que leur avait enseigné Pierre Guillebaud lors de précédentes visites. Le refrain, qui s'inspire du Psaume 1, verset 3, peut être traduit ainsi:

Jésus est mon Sauveur,
Je ne serai pas ébranlé
Comme un arbre planté près d'un courant d'eau,
Je ne serai pas ébranlé¹.

¹ Voir la fin du chapitre X.

Sans nous arrêter vraiment à Nyamata même, nous avons continué un petit peu plus loin, jusqu'à Maranyundo, le poste de Jacques, un de nos évangélistes. C'est chez lui et sa femme Danatira qu'habita Yona les premières semaines de son ministère pastoral auprès des réfugiés. C'est là que j'ai revu Yona. Maranyundo aussi avait accueilli beaucoup de réfugiés, dont plusieurs étaient de nos chrétiens.

Yona nous a d'abord fait visiter la chapelle-école, attenante à la maison de l'évangéliste. C'était plutôt une sorte d'hôpital où des réfugiés parmi les plus nécessiteux étaient couchés, serrés les uns contre les autres sur des nattes à même le sol. Ensuite, nous sommes sortis et, dans une petite clairière ombragée par un grand arbre, nous avons célébré le culte avec quelques chrétiens de l'endroit et plusieurs réfugiés. Sans tout comprendre ce qui se disait dans la langue du Ruanda, j'étais cependant touchée par les témoignages, les chants et les prières de ces chrétiens. J'avais avec moi des exemplaires des notes bibliques de la Ligue pour la lecture de la Bible, récemment publiées en langue du Ruanda. Yona fut tout heureux de me décharger de mon paquet et de distribuer le tout.

Puis, avant de passer l'après-midi dans le camp même de Nyamata, Danatira nous a servi un repas dans sa petite maison: l'accueil généreux dans une chambrette exigüe; l'eau, si précieuse dans cette région aride, pour se laver les mains; la prière de grâce pour une nourriture difficile à obtenir; les témoignages spontanés de nos frères pour confesser des craintes mais louer Jésus pour sa délivrance; tout cela fut un moment précieux et émouvant, semblable à celui qui suivit l'arrivée de Yona à Maranyundo et que décrit si bien le dixième chapitre de ce livre.

Enfin, le dernier souvenir qui me reste de Yona, c'est une lettre qu'il m'a adressée quelques mois avant sa mort. Il me demandait de lui faire parvenir, en 1964, cent exemplaires des notes bibliques. Cela témoignait de son zèle pour aider les chrétiens à s'affermir dans la Parole de Dieu.

Yona est un fruit du réveil. Nous sommes reconnaissants aux Groupes Missionnaires d'avoir bien voulu publier sa biographie et nous croyons que, en la lisant, beaucoup seront édifiés et bénis.

Jun 1967.

Dorothee DE BENOIT.

INTRODUCTION

par le révérend John R. W. STOTT, M.A.

Pour plusieurs raisons, j'accueille avec joie le privilège d'écrire une brève introduction à ce livre. La première est que j'ai beaucoup d'estime pour la Mission du Ruanda et l'œuvre que Dieu accomplit par son moyen. La seconde est que, pendant ces quelques dernières années, huit ou neuf missionnaires de « All Souls », l'Eglise dans laquelle j'exerce mon ministère, ont travaillé aussi dans les mêmes champs de mission: au Ruanda, au Burundi et en Ouganda. La troisième raison est que j'ai eu un aperçu de la virilité de l'Eglise africaine dans ces pays lors de ma trop brève visite en 1959.

J'ai lu avec beaucoup d'émotion ce récit simple et sincère du ministère et du martyre d'un pasteur africain. Le seul danger à le publier, et l'auteur et ses collègues en sont conscients, est qu'un honneur exagéré ne soit rendu aux hommes. Beaucoup de ceux que ces pages mentionnent sont encore vivants. Certains rencontrent de grandes difficultés. Ils ont besoin de nos prières plus que de nos louanges. La grâce de Dieu s'est manifestée dans leur vie; c'est donc à Lui que toute gloire doit aller.

Le verset de l'Ecriture que ce récit a rappelé à mon esprit pour résumer la carrière du pasteur Yona est celui-ci: « Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » (Romains 14, verset 8.)

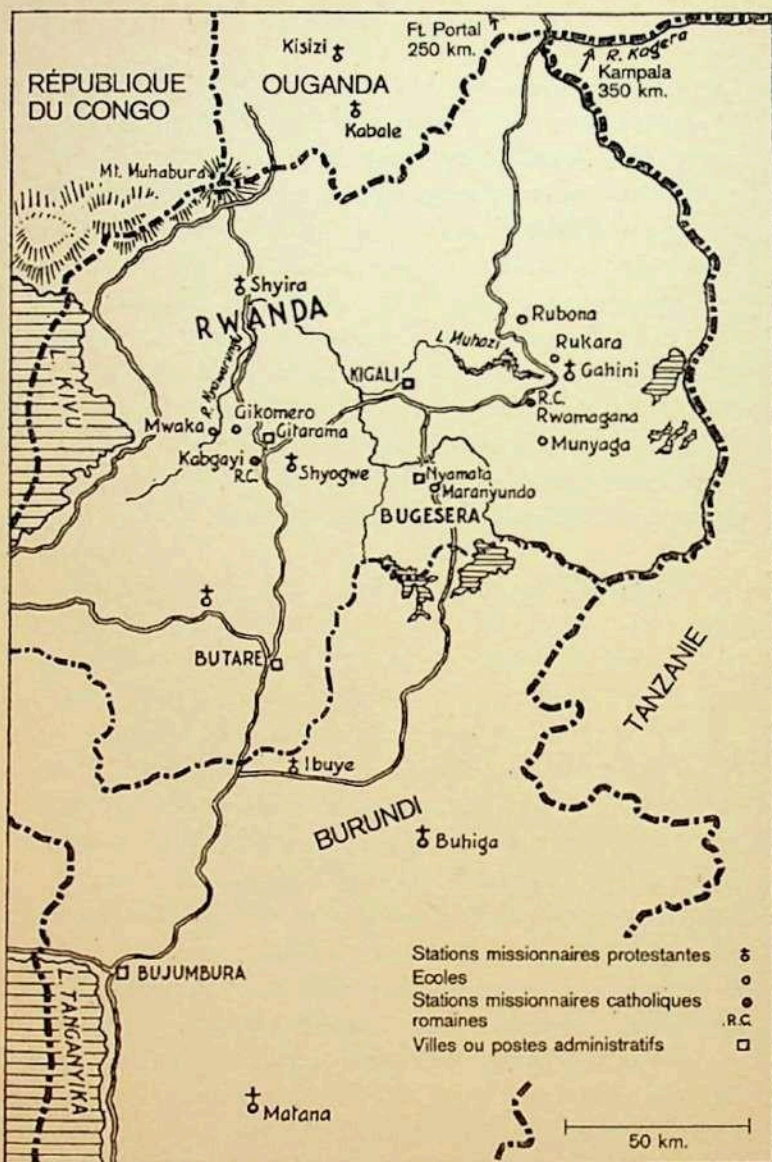
Yona vécut certainement pour le Seigneur. Il fut un homme pieux dans le vrai sens du mot: il fut un homme centré sur Dieu. Le Seigneur Jésus remplissait sa vision. Bien que ses tentations et ses faiblesses ne soient pas cachées, mais honnêtement rapportées, nous pouvons cependant reconnaître en lui des qualités évangéliques qui étaient sans aucun doute « les fruits de l'Esprit ». Tandis que nous l'observons servant humblement les réfugiés, suivi des enfants qui l'aiment et ont confiance en lui, lorsque nous le voyons rester courageusement à son poste alors que sa vie est menacée, nous ne pouvons nous empêcher de penser à Quelqu'un d'autre qui eut compassion des multitudes et les servit, qui aima les petits enfants et alla sans reculer jusqu'à Sa mort.

Car Yona aussi mourut pour le Seigneur. Cette grâce lui fut donnée au cours de sa vie de vaincre en son cœur toute animosité de tribu à tribu (animosités qui sont l'arrière-plan d'une grande partie de l'Afrique d'aujourd'hui). Et, lorsque vint l'appel de donner sa vie, il ne murmura jamais contre son injustice, mais mourut en priant pour les hommes qui le tuaient. Voici l'une des choses les plus importantes de l'histoire. Le livre porte à juste raison le titre: Pardonne-leur.

Je me suis demandé comment il avait pu aller aussi calmement à sa mort. La réponse semble être en partie que l'ordre invisible et éternel fut réel pour lui. Dès qu'il sut qu'il devait mourir, il éclata spontanément en hymnes sur le ciel. Tel a peut-être été pour moi le message durable du livre. Tous les chrétiens peuvent dire: « C'est à cause de Toi qu'on nous met à mort tout le jour, qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. » (Romains 8:35.) Car nul d'entre nous ne sait si et quand il peut être appelé

à marcher sur le sentier que Yona a suivi. La seule façon d'être prêt pour un tel jour est d'être prêt chaque jour, en vivant dans la réalité de l'invisible.

« Il se montra ferme, comme voyant Celui qui est invisible. » (Hébreux 11: 27.)



AU PONT NYABARONGO

Fin janvier 1964. A Ibuye, quartier général de la mission au Burundi, l'atmosphère est lourde de rumeurs. Un mois s'est à peine écoulé depuis que des réfugiés, en foule et sans organisation, assumèrent la responsabilité de revenir dans leur pays et furent tragiquement mis en déroute par l'armée du Ruanda. Depuis lors, récits sur récits de meurtres et de massacres parviennent de l'autre côté de la frontière. De nouveaux réfugiés entrent à flots croissants. Il est difficile d'accorder du crédit à la dernière rumeur selon laquelle Yona, le pasteur bien-aimé du camp des réfugiés de Nyamata, dans le Ruanda oriental, a été fusillé. Cela peut-il être vrai?

Ce matin-là, confirmation tragique de la rumeur; une silhouette lassée, marquée par le voyage, gravit en chancelant la colline de la mission. C'est André, directeur de l'école primaire de Nyamata. Se cachant le jour et voyageant la nuit, passible d'être fusillé en maints endroits si on l'apercevait, il avait mis trois jours pour arriver. Il apportait des nouvelles de Yona, et voici en ses propres mots le récit qu'il fit:

« Yona est mort en se réjouissant, il est mort en priant, en priant pour ceux qui allaient le tuer.

» Le jeudi 23 janvier 1964, à sept heures du soir, une jeep arriva devant la maison du pasteur et on lui dit de sortir; il vint le cœur vaillant, se confiant en Dieu. Deux des soldats entrèrent chez moi et me dirent qu'on me désirait aussi. Lorsque je sortis, je trouvai mon ami Yona déjà là. Ils nous dirent de grimper dans la jeep. Nous partîmes vers Kigali, où nous pensions qu'on nous emmenait avec un troisième prisonnier. Lorsque Yona vit que nous allions vers cette ville, il me dit: « Remettons notre vie entre les mains de Dieu. » Il ne dit pas cela à cause du mal qu'il aurait fait, mais parce que depuis plusieurs jours il voyait des soldats emmener ainsi des gens qui n'étaient jamais revenus.

» Nous avons continué notre chemin, traversé la rivière et vu, un peu plus loin, huit autres soldats. Ils nous ordonnèrent de descendre de la jeep et de leur livrer tout ce que nous avons. Le troisième prisonnier avait une petite valise qu'il posa sur le sol et sur laquelle je mis ma montre.

» Yona demanda la permission d'écrire dans son journal personnel, et il écrivit ceci: « Nous allons vers » le ciel. » Il ajouta ensuite, aussi soigneusement qu'il le put dans cette circonstance, un relevé de compte de l'argent de l'Eglise resté chez lui. Il plaça le journal et la clé de son armoire sur la valise, ainsi que quelques francs pris dans sa poche, et demanda aux soldats de veiller à ce que tout cela fût remis à sa femme.

» Un soldat dit alors: « Vous feriez mieux de prier » votre Dieu. » Nous nous sommes donc tous levés et Yona pria ainsi: « Seigneur Dieu, Tu sais que nous » n'avons pas péché contre le gouvernement. Je Te prie

» maintenant de considérer notre sang innocent et de
» venir en aide à ces gens qui ne savent pas ce qu'ils
» font. Au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur.
» Amen. »

» Puis on nous donna l'ordre de nous asseoir, on
apporta des cordes et on nous attacha les bras derrière
le dos. On dit à un soldat d'emmener Yona, mais avant
cela nous avons chanté l'hymne 212 de notre recueil
qui dit: *Il est un heureux pays — Loin, bien loin d'ici,*
— Où tous les saints glorieux — Brillent radieux — Oh!
la douceur de leur chant! — Digne est notre Roi Sauveur
— De recevoir nos louanges — Louez-Le donc à jamais!

» Alors ils l'emmenèrent et, en partant, il me
demanda: « Est-ce que tu crois? » et je répondis;
« Oui, je crois, car nous lisons ceci: « Quiconque croit
» sera sauvé. »

» Il partit alors en chantant l'hymne 211;

Il est un pays plus beau que le jour
Et nous le voyons par la foi de loin;
Le Père attend au-delà du chemin
Pour préparer une place pour nous.

» Les soldats le ramenèrent au pont sur la rivière.
Puis ils le fusillèrent et lancèrent son corps à l'eau.

» On m'avait laissé avec le troisième prisonnier et un
autre soldat.

» Ils furent tous dans la stupéfaction. Ils n'avaient
jamais vu personne aller en chantant vers la mort, ou
y marcher comme lui d'un pas de promenade.

» Les soldats m'appelèrent alors auprès d'eux, me

firent asseoir à nouveau, demandèrent une hache ou un couteau et je sus alors que peut-être ils allaient me découper comme ils l'avaient fait à d'autres. Ils me demandèrent mon nom, et me rendirent ma montre. Je leur demandai de la garder et de l'envoyer à ma femme, mais ils m'ordonnèrent de la prendre. Ils me remirent ensuite dans la jeep et, laissant le troisième prisonnier sur la route avec quelques-uns des soldats, nous retournâmes au camp. Ils s'arrêtèrent devant la maison du directeur de l'école catholique romaine, me dirent de rentrer chez moi, ajoutant que si je disais à quiconque un mot au sujet de la mort de notre pasteur je serais moi aussi tué.

» Dieu, dans Sa miséricorde, m'envoya plus tard un homme pour me conduire à travers la brousse afin que je puisse m'enfuir vers un autre pays où j'ai maintenant trouvé refuge.

» Mais la mort de cet homme de Dieu stupéfia ces soldats qui le virent mourir; car il mourut vraiment en homme de Dieu, priant pour ses ennemis et pour lui-même. Il ne craignit pas la mort, car pour lui, comme pour tous ceux qui sont sauvés, la mort est la porte du ciel.

» Quant à moi, qui ai été sauvé de cette mort corporelle, cela m'a appris à nouveau que Dieu veut me sauver de la seconde mort qui est le jugement dernier. Je suis sauvé par la foi en Jésus-Christ qui mourut pour nous, et devant Lui je me repens de mes péchés. Et à vous qui lisez ce témoignage, Dieu demande d'être forts en Lui et de Le confesser devant les hommes jusqu'au jour où peut-être vous aussi vous serez comme

Yona appelés à comparaître devant ceux qui voudraient vous tuer.

» Moi, André, que Dieu a sauvé de la mort, j'écris ces paroles et elles sont véridiques. »

Qui donc était cet homme Yona? Quel fut le secret de sa vie? Ce livre se propose de raconter son histoire.

PREMIÈRES ANNÉES DANS UN
FOYER PASTORAL

Un vieillard est assis et penché au-dessus d'un feu qui couve sous la cendre. Il est resté là presque toute la nuit, attendant le premier cri d'un bébé. L'année est probablement 1918, peu après le départ des Allemands et l'arrivée des Belges au Ruanda.

Autour de lui, les moutons, les chèvres et les vaches de la famille sont à l'abri à l'intérieur de la haute palissade d'euphorbe. Les grandes cornes du bétail ne cessent de s'entrechoquer et l'écho se propage dans le calme de la nuit. La seule entrée du corral est fermée d'une haute barricade de troncs d'arbres empilés pour se défendre des animaux sauvages et des voleurs. La musique de fond de la nuit africaine est faite du crissement métallique de myriades de grillons, du grincement des cigales sur les troncs d'arbres (comment peuvent-elles, si petites, faire autant de bruit?) et, par intermittence, du gémissement sauvage des hyènes dans le lointain. Du lac, plus bas, monte le chœur des grenouilles et l'on entend, par instants, l'hippopotame grogner et faire bruyamment gicler l'eau.

Le vent fait claquer les feuilles des grands bananiers.

C'est le vent de l'aube qui éteint les étoiles et fait décamper les hyènes vers leurs profonds terriers, en bas dans la vallée.

Et tandis que le vieillard, assis et penché au-dessus de son feu, somnole, il y a une agitation soudaine à l'intérieur de la hutte familiale, suivie du cri perçant d'un nouveau-né annonçant son arrivée. « N'ama-hirwe ! » (Quelle bénédiction !) s'exclame le père en se levant d'un bond.

La famille qui nous est ainsi présentée n'est nullement une famille importante, bien qu'elle descende de l'aristocratie batutsi. Les Batutsi vinrent d'Égypte ou d'Éthiopie, il y a des centaines d'années, poussant devant eux leur bétail sacré et traversant les plaines et les prairies d'Afrique centrale. Relativement peu nombreux, ils venaient en conquérants pour dominer les Bahutu, habitants du pays beaucoup plus nombreux.

Les Bahutu, peuple travailleur et agricole, devinrent pour la plupart « scieurs de bois et tireurs d'eau » pour les fiers Batutsi en échange de lait et d'une certaine sécurité. Beaucoup d'entre eux, plus tard, possédèrent leur propre bétail. Ainsi, le Ruanda devint avant tout un pays pastoral.

Dieu donne-t-il aux bergers une place exceptionnelle ? La Bible mentionne souvent des bergers et leurs troupeaux. Nous lisons l'histoire de David, le roi berger d'Israël, qui chanta ; « L'Éternel est mon Berger. » Des bergers furent choisis pour annoncer la venue du Roi des Rois, le Sauveur du monde. Ainsi, ce fut dans un foyer pastoral du Ruanda que ce bébé naquit pour accomplir pour Dieu un travail exceptionnel.

Peut-être le visage du bébé avait-il quelque chose de l'aspect parcheminé de celui d'un vieillard, et le père pensa aux vieux sages Swahilis qu'il avait souvent vus dans les centres de commerce. C'est pourquoi lorsque, quelques jours plus tard, les voisins demandèrent: « Comment l'appellerez-vous? » il répondit: « Je l'appellerai Kanamuzeyi » (de *Kana*, petit enfant, dans la langue du Ruanda, et *Muzeyi*, vieillard, en Swahili), c'est-à-dire « l'enfant qui ressemble à un vieillard ». Il est intéressant de noter que, même enfant, Yona avait le visage ridé et chiffonné (généralement plissé d'un sourire). Certainement, Dieu le doua de sagesse, comme autrefois Salomon; il eut la sagesse pour manier les hommes et les choses, et plus tard cette sagesse « d'en haut... pure... pacifique... conciliante... exempte de duplicité, d'hypocrisie ». (Jacques 3 : 17.)

Le moment vint où, vêtu du petit vêtement de coton noué sur l'épaule droite, il prit sa place, bâton en main, pour aider à conduire les vaches hors du rugo ou corral de très bonne heure le matin. Il les observait disparaître sur le flanc de coteau ondulé, sous la garde de garçons plus âgés et d'hommes, et il courait derrière eux un moment.

Tout jeune encore, il acquit beaucoup d'expérience pour s'occuper du bétail. Les hommes lui apprirent les sifflements spéciaux, les cris d'alarme et les chants dont ils se servaient. Ils lui apprirent aussi à reconnaître les arbustes et les buissons vénéneux, les animaux et les serpents dangereux, à éviter les ravins et les rocs où les vaches pourraient tomber et se casser la patte. Il ne tarda pas à sortir pour garder le bétail, et souvent il

rentrait à la nuit couvert de sang et d'égratignures après maintes escalades. Bientôt, il connut chaque vache et chaque veau par son nom et il apprit à les aimer tandis qu'il les brossait, leur donnait à boire et les emmenait au pâturage. Ce fut une bonne formation pour un autre genre de travail dans les jours à venir.

Il y avait alors peu de bonnes routes, mais des camions couverts de poussière, conduits par des commerçants arabes, avaient commencé à fouler les pistes du bétail pour traverser le village en se rendant à la ville de Kigali à soixante-quinze kilomètres de là. Ils étaient chargés de tissus, de savon, de pétrole, de miroirs et de bibelots pour les boutiques indiennes.

Un jour, en 1925, un événement se produisit qui devait changer la vie de Kanamuzeyi et de beaucoup de ses amis. Tard dans l'après-midi, tout en haut de la colline, apparut une motocyclette et, suivant les méandres de la piste, elle traversa le village dans un nuage de poussière, comme les camions arabes. Les garçons eurent tout juste le temps de plonger dans les buissons d'où ils pouvaient en toute sécurité voir passer cette étrange chose, montée par un Européen. Il était couvert de poussière, chargé de paquets et portait casque colonial et lunettes protectrices ; un jeune Africain se cramponnait à lui.

Et ce fut l'avant-garde de l'Évangile. Le capitaine Geoffrey Holmes, décoré militaire de la Première Guerre mondiale, venait établir la première station de la mission au Ruanda. Le passager de derrière était Kosiya Shalita, natif du Ruanda, que l'évêque Willis avait trouvé dans une école de village en Ouganda et

fait instruire plus tard au King's College à Budo. Dieu l'avait formé et il était prêt à retourner dans son pays à l'arrivée de Geoffrey qui eut besoin d'un interprète.

Les garçons descendirent la colline après le motocycliste, traversèrent la vallée et remontèrent là où les deux hommes étaient en train de dresser leur tente sur le flanc de la colline opposée.

Le même soir, Geoffrey et Kosiya revendiquèrent pour Dieu cette colline de Gahini dominant le beau lac Muhazi.

Peu de temps après, un autre motocycliste arriva par la même piste à travers le village. C'était un docteur, Joe Church. Il était venu se joindre à ses deux amis et établir un point d'appui pour l'Évangile au Ruanda oriental, tout près de la maison de Kanamuzeyi. De là, des équipes de témoins du Christ devaient plus tard s'avancer vers l'ouest et le sud avec la bonne nouvelle que Jésus sauve.

Avant longtemps, on ouvrit une école à la nouvelle station missionnaire. Elle exerça un attrait irrésistible sur la jeunesse du voisinage. On comprit que l'instruction serait la clé qui ouvrirait la porte au progrès. Les enfants entrèrent en masse à l'école. Bientôt, les garçons de Rukara, village de Kanamuzeyi, à un kilomètre et demi de l'autre côté de la vallée, dominèrent leurs craintes et commencèrent à venir chaque jour à l'école à Gahini.

La nouvelle se répandit qu'on donnait des balles de tennis aux garçons qui venaient à l'école. De temps en temps, des paquets arrivaient « d'amis du Ruanda » d'Angleterre, contenant des crayons, des carnets, des

vêtements et de vieilles balles de tennis. Les garçons convoitaient plus que tout les balles de tennis; ils les aimaient. Kanamuzeyi désirait une balle de tennis plus que n'importe quoi au monde. C'est cela d'abord qui l'amena à l'école. Il se joignit aux autres et s'assit au dernier banc.

Au tronc de l'un des quelques arbres donnant de l'ombre, il y avait un tableau de lecture semblable à ceux utilisés par Mackay des années auparavant en Ouganda. A côté, Kosiya Shalita, d'un petit coup de baguette de bambou, désignait les lettres, et de la classe venait une sorte de refrain tandis que les enfants répétaient les lettres et plus tard les syllabes.

De temps en temps, on autorisait les garçons à se précipiter vers une parcelle de terrain dénudé, pour lancer de-ci de-là à coups de pied une balle de tennis. Parfois, le missionnaire se joignait à eux et leur faisait disputer une course. Puis il criait; « Avancez, garçons! » et tous descendaient la colline en courant et plongeaient dans le lac pour y nager.

La matinée se terminait par un entretien sur l'amour de Dieu. Peut-être entendaient-ils parler du Bon Berger cherchant la brebis perdue, histoire que chacun de ces enfants pouvait comprendre. Ils apprenaient que le Bon Berger qui venait chercher la brebis perdue s'appelait Jésus, nom signifiant « Sauveur ». C'était une idée nouvelle et incroyable, parce que pour eux Imana (Dieu) était impersonnel, terrifiant et redoutable comme les esprits de leurs ancêtres.

Un jour, vers 1928, Kanamuzeyi obtint cette balle de tennis dont il avait si grande envie. Le missionnaire

le remarqua, assis au dernier rang, les yeux ardents. Le missionnaire retourna en courant vers sa maison de pierres grossièrement assemblées, rapporta une balle et la lui donna. Il l'emporta à Rukara et elle devint son trésor le plus précieux.

Nous nous demandons souvent qui envoya cette balle. Peut-être quelque enfant d'un village anglais. Ce petit cadeau fut certainement accompagné de prières.

LE FEU PURIFICATEUR DU RÉVEIL

En 1928, alors que Kanamuzeyi avait environ dix ans, il ne plut pas et une terrible famine frappa le Ruanda oriental. Des milliers de gens quittèrent le pays, longeant la route principale au-dessous de Gahini. Beaucoup ressemblaient à des squelettes ambulants, le baluchon sur la tête, et essayant d'atteindre l'Ouganda, à plus de cent kilomètres, avant de mourir. La mission devint un centre de secours et des centaines de réfugiés affamés se rassemblèrent dans les bâtiments du nouvel hôpital, pendant que le capitaine Holmes traversait chaque jour le lac en canot automobile pour recevoir du ravitaillement du gouvernement. Chaque matin, il fallait enlever des cadavres et les descendre dans la vallée à la disposition des vautours et des hyènes, car nul n'avait la force de creuser des fosses dans le sol durci par le soleil. Ce fut un temps terrible pour le jeune Kanamuzeyi. On s'étonnait de voir quelqu'un survivre, mais lui et sa famille furent du nombre des survivants.

Dieu avait envoyé deux hommes expérimentés d'Ouganda à Gahini pour aider pendant ces heures difficiles. L'un, le révérend Blasio Kigozi, dont l'histoire

a été racontée par Joe Church dans son livre *Réveille-toi, Ouganda!* venait de recevoir l'ordination. L'autre, assistant qualifié d'hôpital se nommait Yosiya Kinuka. Tous deux, ainsi que Joe Church et d'autres, essayèrent de parler à ce peuple affamé de l'amour de Dieu. Mais ils sentirent leur impuissance. Devant cette épouvantable tragédie, Dieu leur fit éprouver une profonde faim spirituelle.

Un jour, Dieu poussa Joe à parcourir à motocyclette, et par de mauvaises routes, les quelque cinq cents kilomètres qui le séparaient de Kampala, afin d'organiser une campagne pour le soulagement de la famine. Il y rencontra le frère aîné de Blasio, tout aussi spirituellement affamé que lui; tous deux cherchaient avec acharnement une nouvelle plénitude du Saint-Esprit. Ils prièrent ensemble et Dieu les conduisit à nouveau au Calvaire. Comme Moïse, ils s'inclinèrent devant le buisson ardent. Pour eux, ce fut une nouvelle Pentecôte. Ils durent mettre en ordre beaucoup de choses. Une aube nouvelle s'était levée pour eux.

Yosiya aussi alla en Ouganda, et, comme il revenait de Kampala dans un camion indien, Dieu lui parla. Pendant que le camion stationnait à la frontière entre les deux postes de douane, il accepta Christ comme son Sauveur personnel. Il revint à Gahini transformé par Christ, confessa ses péchés de malhonnêteté et restitua à l'hôpital ce qu'il avait volé.

Blasio, dans une profonde détresse, passa plus d'une semaine seul chez lui; puis, lui aussi, comme son frère, fit l'expérience d'une nouvelle plénitude du Saint-Esprit. On le crut malade, mais, quand il sortit de chez

lui, c'était un homme nouveau. Dieu préparait ainsi une équipe à Gahini.

La prière prit une nouvelle importance. Beaucoup de chefs de famille sur la colline de la mission commencèrent à construire de petites huttes de prières juste assez grandes pour contenir deux personnes. On entra dans celle de Blasio par un trou sur le côté de la palissade qui entourait sa maison. Dans les années qui suivirent, il s'y rendait pour des entretiens particuliers avec l'un ou l'autre. Le jeune Kanamuzeyi venait fréquemment et ils passaient là beaucoup de temps à parler de la nécessité d'être sauvé du péché. Kanamuzeyi essaya avec acharnement de suivre l'exemple de Blasio.

Après la famine, il avait pendant quelque temps utilisé les connaissances acquises à l'école pour apprendre à lire aux autres, à Gahini et dans les villages. Plus récemment, il avait demandé à retourner à l'école pour être formé comme évangéliste. Ainsi, lorsque commença le réveil, Kanamuzeyi était de retour à l'école biblique de Gahini, instruit par Blasio lui-même. Le Saint-Esprit de Dieu lui parlait et il y avait conflit dans son cœur.

*Le Voyage du Pèlerin*¹ venait d'être traduit dans la langue du Ruanda; c'était, à part le Nouveau Testament, le seul livre disponible. Les images vivantes de cette magnifique allégorie semblaient parler aux Africains beaucoup plus qu'aux Européens, et dans ces jours d'éveil spirituel le livre devint vivant pour les gens de Gahini et ils se retrouvèrent dans ses pages;

¹ *Le Voyage du Pèlerin*, allégorie mystique par John Bunyan, prédicateur, né à Elstow (1628-1688).

le chrétien de Bunyan ne perdit pas son fardeau avant d'arriver à la Croix, mais il le sentait au contraire devenir de plus en plus lourd. C'était l'expérience de beaucoup à Gahini. D'abord venait la conviction d'actes de péché définis; malhonnêteté, immoralité, esprit rancunier, etc... Le fardeau grandissait jusqu'à les écraser presque, à mesure qu'ils devenaient conscients non seulement des péchés mais de l'absolue culpabilité qui les suscitait. Il fallut du temps pour que la merveille de la grâce de Dieu, le merveilleux don du pardon gratuit acheté par Son sang, s'éveillât dans leur cœur. L'histoire de la Croix semble souvent ne faire vibrer aucune corde jusqu'à ce que les hommes, se voyant pleinement coupables, éprouvent le besoin désespéré de ce qu'elle offre. Il en fut ainsi pour le jeune Kanamuzeyi. Comme le chrétien de Bunyan et comme Bunyan lui-même, il accomplissait son travail, ployant sous le fardeau du péché, et (dit-il plus tard) il entendait sans cesse une voix répéter ces mots à son oreille: « L'âme qui pêche périra .»

Il continua à étudier à l'école biblique et fut reçu à la fin des cours. Il fut baptisé et plus tard confirmé quand l'évêque vint de l'Ouganda pour sa visite annuelle. Il reçut le nom de Yona (Jonas) à son baptême et nous le désignerons maintenant par ce nom. Mais le nouveau nom ne fit aucune différence; Yona nous racontait qu'à cette époque il n'était pas encore arrivé à connaître le Seigneur Jésus. Quoi qu'il fit il était encore hanté par cette voix accusatrice.

Le Conseil de l'Eglise de Gahini plaça Yona comme évangéliste et instituteur dans l'une de ses premières

et plus importantes écoles, à Rubona, quartier général du chef de district, à quinze kilomètres de Gahini.

A cette époque, des petites boutiques avaient surgi à Rubona et ailleurs. Les camions arabes qui allaient en Ouganda, ou qui en revenaient, s'arrêtaient pour la nuit à Rubona. Yona était plein d'enthousiasme lorsqu'il débuta dans son nouveau travail, mais il essayait encore de suivre Christ par ses propres forces et pour imiter son héros Blasio. Sans la puissance du Christ ressuscité dans le cœur, il ne put résister aux nombreuses tentations de cette foire aux vanités. Celui qui a voyagé en Afrique sait quels cloaques de tous les vices sont ces centres de commerce, avec leurs cabarets et lieux de mauvaise réputation. Yona ne sut pas résister au monde et à la chair à Rubona. Il tomba dans le péché d'immoralité. Mais, en ces premiers jours de réveil à Gahini, on ne pouvait rien cacher à la lumière du Saint-Esprit. Le cas de Yona fut soulevé devant le Conseil de l'Eglise; il fut jugé, et suspendu. Mais l'amour de Dieu et des frères ne l'abandonna pas.

En janvier 1936, Blasio fut convoqué en Ouganda pour assister au Synode de l'Eglise. Il passa beaucoup de temps à prêcher de lieu en lieu au cours de son voyage d'environ cinq cents kilomètres. A un certain endroit, lui et ses compagnons veillèrent toute une nuit. Il contracta sans doute là cette fièvre qui devait lui être fatale. Au Synode, bien qu'il ne fût encore que diacre, on lui demanda de s'adresser au clergé¹. Il laissa parler

¹ La mission du Ruanda est une mission de l'Eglise anglicane, d'où l'emploi de mots et d'expressions que l'on n'utilise pas forcément tous dans d'autres missions.

son cœur sur la nécessité du réveil dans l'Eglise de l'Ouganda et de repentance parmi les chefs spirituels. Soudain, la fièvre le terrassa. Il mourut à l'Hôpital Mengo avant la fin du Synode.

Ce fut un choc terrible pour Yona comme pour tous à Gahini. Dans des circonstances semblables, Esaïe écrivait: « L'année de la mort du roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé »; ainsi, Dieu s'était servi de cette grande perte pour en conduire beaucoup à Le voir sous un aspect nouveau. Mais Yona n'avait pas encore fait cette expérience.

A Gahini, tous priaient Dieu de leur envoyer quelqu'un pour remplacer Blasio. De même que le manteau d'Elie tomba sur Elisée, de même Dieu envoya William Nagenda comme nouvel instituteur. William remplit bientôt le vide laissé par Blasio dans le cœur de Yona.

Un soir que William rentrait chez lui, revenant de l'école après les prières, Yona, en larmes, courut après lui. Ils s'assirent ensemble dans la maison de William et Yona lui raconta qu'il était vaincu par le péché secret; William fut décontenancé car il savait que lui-même n'avait pas encore appris le secret de la victoire. Satan lui souffla alors: « Ne dis pas à Yona la vérité. » Mais, sentant qu'il devait la lui dire, il avoua: « Yona, je suis vaincu aussi. Nous sommes ensemble en ceci. » Ce soir-là, William ne put manger et il partit tout seul pour prier. Il demanda à Dieu de lui montrer clairement le chemin de la victoire, et Dieu le conduisit à lire I Jean, chapitre 1, verset 7: « Si nous marchons dans la lumière, comme Il est Lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement en communion, et le sang

de Jésus Son Fils nous purifie de tout péché. » Ses yeux furent ouverts pour voir que Christ Lui-même est la lumière, et que marcher dans la lumière c'est être ouvert à ses rayons perçants éclairant les choses cachées des ténèbres, qui sont en nous. Il vit aussi que le sang de Christ purifie ce que la lumière révèle. « Marcher dans la lumière », c'est donc se repentir sans cesse du péché, même à ses débuts, et être purifié sans cesse par le sang de Christ. C'était cela la façon de Dieu de délivrer du péché. Quand Yona vint à lui le matin suivant, William, louant Dieu, lui dit: « Yona, j'ai trouvé le chemin. Il y a victoire pour ceux qui marchent dans la lumière et laissent le précieux sang de Christ les purifier. »

Ce verset merveilleux que le Saint-Esprit illumina ainsi pour William, résultant du tourment d'âme de Yona, a conduit d'innombrables chrétiens vaincus dans l'expérience de la marche avec Dieu, en communion les uns avec les autres par une repentance quotidienne, et une quotidienne purification dans cette « source ouverte pour le pécheur et pour l'impur ».

CHAPITRE IV

«COLLINE DE LA LIBÉRATION»

Yona fut profondément marqué par cette conversation. Il comprit que William avait raison et que sa chute était grave. Bien que ne se voyant pas encore comme le pécheur coupable pour lequel Christ mourut, il commençait à avoir « faim et soif de justice ». Il demanda au Conseil de l'Eglise de Gahini de lui pardonner et de le réintégrer, ce qu'il fit. Il fut nommé dans un autre centre du district qui venait de s'ouvrir à une quarantaine de kilomètres, au sommet d'une colline appelée Munyaga. C'était en 1940.

Avec enthousiasme et énergie, il se mit à l'œuvre pour organiser, ouvrir de nouvelles écoles de brousse, enseigner et préparer les gens au baptême.

Chacun aimait Yona, en particulier son principal instituteur, plus âgé, sauvé pendant cette période de réveil, nommé Yesaya (Esaïe), et un autre nommé Siméon. Tous deux, Yesaya et Siméon, commencèrent à voir clairement le besoin spirituel de Yona. Ils comprirent qu'il s'était presque fait une idole de Blasio et qu'il avait lutté pour poursuivre une technique que William lui avait indiquée pour « marcher dans la lumière ». Mais son expérience n'avait rien de per-

sonnel. Il était sur le chemin du Calvaire, mais, comme le chrétien du livre de Bunyan, il n'avait pas encore atteint le sommet de la colline et vu tomber son fardeau. Il en était cependant très près. Dans sa détresse, il s'enferma dans une hutte comme avait fait Blasio, mais rien n'arriva sinon que son fardeau de culpabilité lui parut devenir encore plus lourd.

Un jour il traversa un petit groupe assis au flanc de la colline près de l'église, rendant témoignage. Il s'assit parmi eux. Ils étaient en train de chanter un de ces hymnes qui semblent jaillir en période de réveil. Celui-là avait été composé à Ibuye, en Burundi. Il était basé sur les paroles du chrétien de Bunyan arrivant à la Croix.

*Ici commença ma joie,
Ici mon fardeau tomba de mes épaules.*

Et le chœur poursuivait :

*O Croix bénie, sépulcre bienheureux,
Bénis plutôt Celui qui fut ici
Pour moi mis à mort.*

Yona, tandis qu'il était assis là, vit soudain que Christ portait son péché. Il se rendit compte de sa folie de continuer à porter ce fardeau de péchés dont Christ s'était chargé. Les écailles tombèrent de ses yeux.

Ils chantèrent un autre hymne connu dans le monde entier : *Roc séculaire, frappé pour moi*. Quand ils chantèrent ces paroles :

*Double remède du péché
Lave-moi de sa culpabilité
Délivre-moi de sa puissance,*

Yona comprit que c'était la Parole de vie pour lui. Il se leva d'un bond et, en larmes, devant ce petit rassemblement, libéra sa conscience de ses péchés. Il rechercha dans le sang de Jésus la libération du sentiment de culpabilité qui l'avait talonné pendant si longtemps, et de la puissance du péché qui l'avait tenu en esclavage. Puis il s'assit et ils chantèrent le chœur de louange bien connu de la frontière du Congo jusqu'à Mombasa sur l'océan Indien, et commençant ainsi, dans la langue de l'Ouganda; « Tukurendereza » (« Jésus, nous Te louons. »)

*Gloire, gloire, Alléluia,
Gloire, gloire à l'Agneau.
Je suis lavé dans le sang qui purifie,
Gloire, gloire à l'Agneau.*

Plus tard, Yona parlait souvent de ce qui lui arriva sur cette colline de Munyaga balayée par les vents, et son témoignage était en bénédiction à des centaines de gens, en particulier à ceux qui venaient vers lui pour l'enseignement de la Bible.

Le mot Munyaga vient d'un verbe qui signifie « prendre de force quelque chose qui est en la possession d'un autre ». Ce mot se trouve dans la traduction en langue du Ruanda de Luc 11 ; 21-22. « Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. Mais si un plus fort que lui survient et le dompte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribue ses dépouilles. » Le Seigneur Jésus « plus fort que les forts » enlève à Satan, l'homme fort, son butin et libère

ses captifs. Le même mot en langue du Ruanda est employé dans Colossiens 2 : 15 où nous lisons que Jésus a « dépouillé les dominations et les autorités... triomphant d'elles par la Croix ». Ce fut à Munyaga, que nous pourrions appeler « Colline de la Libération », que les chaînes du péché tombèrent et que Yona fut libéré de la prison de Satan pour marcher avec Jésus son Sauveur ressuscité. Yona disait qu'il ressemblait au paralytique de Béthesda à qui Jésus, après l'avoir guéri, dit: « Voici, tu as été guéri; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

A Rubona, il avait appris combien il était faible; à la « Colline de la Libération », il apprit combien Jésus était fort et il n'oublia jamais l'une et l'autre leçon. A partir de ce moment il devint plus sensible que jamais au péché. S'il lui arrivait de faillir, il apprit à ne pas cacher ou excuser sa défaite, mais à s'en repentir vivement, à rechercher la purification en Jésus et à réparer tout tort fait à autrui. Yona découvrait le paradoxe de la première épître de Jean (fin du premier chapitre et verset 1 du chapitre suivant): une repentance constante n'implique pas une vie de défaites, mais au contraire « ces choses » furent écrites (les versets précédents) « afin que vous ne péchiez point ». Ce chemin conduisait à une libération croissante et à la louange à mesure qu'il connaissait davantage la grâce merveilleuse de Dieu envers des pécheurs tels que lui.

Une grande solidarité se développait dans cette église centrale de Munyaga. Yona, Siméon et Yesaya découvraient qu'à mesure qu'ils marchaient dans la lumière, au bénéfice du sacrifice de Jésus, ils étaient

vraiment solidaires les uns des autres. Ils partageaient leurs expériences spirituelles et même leurs biens matériels comme au temps de l'Eglise primitive. Lorsque Siméon partit pour l'école biblique, il s'aperçut qu'il avait emporté la chemise d'Yona et qu'il avait laissé la sienne. C'est significatif, car Yona était un Tutsi et Siméon un Hutu. A la Croix, on oublie cela. Yona ne reçut l'ordination officielle que plus tard; cependant, lui et ses amis avaient reçu l'ordination de Jésus, et, sous leur direction, des équipes de témoins commencèrent à parcourir les environs. Partout des gens étaient sauvés.

Auparavant, Yona avait gardé les troupeaux de son père à Rukara; maintenant Dieu commençait à le former pour qu'il s'occupât de Ses brebis. Yesaya, plus âgé, resterait à l'église centrale et le dimanche présiderait les services; Yona, jeune et fort, descendrait en tournées pastorales vers les églises des villages environnants. Il connut bientôt tous les chrétiens et leurs enfants par leur nom, tout comme il avait connu les brebis de son père. Il devenait un véritable pasteur. Comme Pierre, il avait entendu la voix de Jésus lui dire; « Pais mes brebis. » Non seulement cela, mais, connaissant par expérience les tentations des jeunes, il pouvait leur indiquer le chemin de la victoire. Bien qu'ayant peu pour vivre, il craignait de contracter des dettes, tout comme il craignait le cobra crachotant qui parfois se chauffait au soleil, enroulé sur la route. Il avait vu comment les dettes pouvaient empoisonner toute la vie d'un homme. Il savait combien il était dangereux pour lui de toucher à la bière de banane africaine; s'il

transigeait, son témoignage perdrait bientôt sa netteté et il affligerait son Seigneur. Tout en aimant les gens et en s'occupant d'eux, il redoutait l'excès de familiarité, surtout avec le sexe opposé, car c'était sur ce point qu'il avait failli. Son témoignage était celui d'un homme faible s'appuyant sur un puissant Sauveur.

Quelquefois, à Pâques et à Noël, ils organisaient une convention pendant une semaine, convoquant tous les évangélistes et les membres d'Eglise des villages éloignés. L'équipe était souvent renforcée par des chrétiens expérimentés de Gahini. Dans de telles occasions, le Saint-Esprit agissait avec puissance, appliquant la Parole de Dieu au cœur des hommes. La conviction de péché était quelquefois si forte que les gens confessaient leurs péchés à Dieu en public et demandaient à grands cris le pardon, même au milieu d'une allocution. Il y avait des moments de joie spontanée où les réunions se prolongeaient dans les chants et les témoignages jusqu'aux premières heures du matin. Ces rassemblements nécessitaient souvent des conseils avisés. Certains, dans leur ardeur à rechercher « une expérience », s'efforçaient de la reproduire ou de l'imiter par leurs propres efforts, jetant ainsi le discredit sur l'Évangile. Yona pouvait les aider parce qu'il avait essayé ce chemin et savait qu'il ne conduit qu'à l'échec et à la déception.

MARIAGE ET APPEL A SHYOGWE

En 1943, alors qu'il était encore à Munyaga, Yona commença à prier très spécialement Dieu de le diriger vers sa future épouse. Il parlait à Dieu à ce sujet, lui décrivant la compagne qu'il désirait. Il priait à peu près ainsi: « Seigneur, Tu sais qu'elle doit être née de nouveau. Elle doit marcher avec Toi. Elle doit savoir où aller pour que ses péchés soient pardonnés. Elle doit vouloir marcher dans la lumière. Elle doit être, Seigneur, un gagneur d'âmes et savoir s'occuper d'elles. Elle doit savoir exercer l'hospitalité, et aider ceux qui, dans la difficulté, viendront chez nous. Elle ne doit pas lésiner sur la nourriture, et cependant ne pas gaspiller l'argent. » Puis vint la dernière prière: « Pardonne-moi, Seigneur, de Te demander autant. Amen. » Ils participaient tous à sa prière, le soir, autour du feu, sur la « Colline de la Libération », mais il priait surtout avec son ami Yesaya, plus avancé que lui dans la vie spirituelle.

Alors le Saint-Esprit attira son attention sur une jeune fille nommée Marie, qui habitait un village de l'autre côté du lac Muhazi. Elle allait à l'école de filles de Gahini, mais, au lieu de contourner le lac comme les autres, elle le traversait à la nage, les vêtements sur la

tête. Le vent du réveil avait soufflé sur cette école, et beaucoup avaient été sauvées; Marie était du nombre.

Yona se sentait attiré vers elle, mais il désirait si ardemment être certain de la volonté de Dieu qu'il demanda un signe. Il dit à Dieu; « Tu m'as enseigné à marcher avec Toi dans la lumière où il n'y a point d'ombre. Permets-moi, je Te prie, de révéler toute ma vie à cette jeune fille, même ma faute de Rubona, et, Seigneur, si elle m'accepte, que ce soit Ton sceau sur mon choix. » Ainsi, il se mit à faire la cour à Marie, qui n'usa d'aucune astuce féminine pour le séduire, car elle aussi avait prié Dieu, lui demandant de lui chercher un mari chrétien. Telle est la façon d'agir du Saint-Esprit.

Il ouvrit son cœur à Marie et lui raconta même le pire le concernant. « Je n'ai rien de bon en moi, dit-il; j'ai gravement péché contre Jésus avant ma conversion, mais Il m'a pardonné. Je pêche encore souvent contre Lui et Il me pardonne encore. Tandis que je te parle maintenant, tu penses peut-être que je suis doux de caractère, mais je te dis que je peux être très en colère. Parce que l'on a confiance en moi comme instituteur, tu penses peut-être que je ne suis pas tenté comme les autres, et surtout pas par les convoitises de la chair. Je puis te dire que je le suis; je ne suis pas naturellement bon. Tout ce que j'ai vient de Jésus, et je suis maintenant revêtu du manteau de Sa justice. » Tandis qu'elle écoutait Yona lui parler ainsi, Marie connut soudain qu'elle avait la réponse à ses prières. Dieu mettait son sceau sur le choix de Yona et sur celui de Marie. Et Marie dit: « Oui .»

Ils se marièrent à Gahini le 13 octobre 1945. Au début de leur vie ensemble, et à mesure qu'ils apprenaient à se mieux connaître, ils connurent les inévitables petits chocs de personnalité que tous les gens mariés connaissent. Mais Jésus était là avec eux. Si Yona se mettait en colère, il demandait à Marie de lui pardonner, et, quand Marie était jalouse ou fière, elle s'en ouvrait à lui, et ils recherchaient le pardon ensemble. Ils commençaient à apprendre que la place du pécheur est au pied de la Croix où l'on trouve le vrai bonheur. Ils trouvèrent le secret d'un foyer heureux. C'était extraordinaire pour un mari africain de demander pardon à sa femme; c'était absolument nouveau pour une femme de connaître le salaire de son mari et de tenir la bourse du ménage.

Dès le début, Jésus fut au centre de leur foyer. Instinctivement les gens sentaient Sa présence et elle les attirait. Chez eux, ils se sentaient à l'aise.

Au moment du mariage de Yona, un travail nouveau débutait au cœur du Ruanda. Le besoin d'une école où l'on pourrait donner une instruction plus avancée se faisait sentir depuis longtemps. Aucune des stations missionnaires n'était assez centrale. Aussi la mission choisit-elle un emplacement à Shyogwe, non loin du siège du gouvernement et du centre commercial de Gitarama et près de la station missionnaire catholique romaine de Kabgayi. On ouvrit une école supérieure à Shyogwe en juin 1946. Trois hommes de Gahini y furent nommés instituteurs et l'on construisit des huttes pour eux et leurs familles. Ces foyers heureux, où le mari et la femme marchaient à la lumière du Seigneur

et témoignaient de Son secours dans leurs relations mutuelles, produisirent une profonde impression sur le voisinage. « Y a-t-il deux Jésus, disait-on, celui que nous voyons dans l'église de Kabgayi, cloué sur une croix, et celui qui, ici, reçoit les gens chez lui? »

Mais, outre l'école, il y avait beaucoup de travail d'évangélisation à faire dans cette région. On lança des appels urgents; Nathan, facteur à Kigème, qui apportait le courrier de Butare, ville la plus proche, entendit l'appel de Dieu et vint avec sa femme.

Gahini, cependant, était la grande station *missionnaire*. De là, des chrétiens étaient partis pour ouvrir toutes les autres stations au Ruanda et au Burundi, et Shyogwe ne fut pas une exception. En septembre 1946, une grande convention se tint à Rwamagana, non loin de Munyaga. Ceux qui avaient récemment trouvé le salut en Christ donnèrent leur témoignage, et l'on était dans une grande joie. Des délégués vinrent de toutes les régions du Ruanda à ce rassemblement, y compris quelques-uns de la nouvelle école de Shyogwe. C'est alors que Yona, Siméon et d'autres entendirent parler pour la première fois du travail qui avait commencé à Shyogwe.

Yona eut alors la certitude que Dieu l'appelait. Mais ce n'était pas facile de songer à se déplacer alors, car, à Munyaga, ils étaient près des vaches de leurs pères et ne manquaient jamais de lait. La région de Shyogwe n'était pas fertile et n'offrait pas de pâturage pour le bétail. De, plus elle était très inhospitalière et infestée de brigands et de voleurs. Cependant, obéissant à l'appel de Dieu, il répondit: « Me voici, envoie-moi. »

Ce fut sans réserve. Mais Marie voudrait-elle quitter son foyer? Il aborda le sujet avec elle. Comprenant elle aussi que c'était un appel de Dieu, elle répondit: « Il pourvoira à tous nos besoins. »

Ils allèrent donc à Shyogwe en décembre 1946. D'autres suivirent. En avril 1947, Siméon et sa femme Constance arrivèrent et furent placés dans un nouveau poste près de Gitarama. Le même mois, un autre couple, Stephen et sa femme, alla dans la brousse à l'est de Shyogwe. D'autres vinrent plus tard de Gahini.

On plaça Yona et Marie à l'église de Gikomèro, à l'ouest sur la colline, non loin de la route principale conduisant à Shyira. L'endroit était peu attirant pour une jeune femme. On construisit une hutte en branchages et une église crépie au flanc de la colline balayée par les vents. Ils ne purent pas se procurer de lait et durent faire des plantations. Il y eut cependant des compensations. Tandis qu'ensemble ils se tenaient en dehors de leur petite hutte, leur regard s'abaissait sur les collines ondulées parsemées de villages où vivaient les gens qu'ils étaient venus servir. C'était la terre promise qu'il fallait conquérir. Ils étaient là où Dieu les voulait, et ils étaient heureux.

Les gens étaient accueillants et désireux de s'instruire. Ils commençaient à venir aux services du dimanche et ils étaient attirés par l'amour de Yona et de Marie. Nathan, l'ex-facteur, était dans une école pas très éloignée. Dieu commençait à agir dans la région et des âmes étaient sauvées. Daniel Karemera fut du nombre. Se rendant de Mass chez lui, il s'arrêta nonchalamment à une réunion en plein air à Gikomèro. Il fut attiré

par la joie et la vie qui s'y manifestaient... « Voici ce que je cherche », se dit-il. Il alla régulièrement à Gikomèro pour étudier la Bible, et le résultat fut sa conversion.

Une belle jeune fille tutsi, au teint clair, nommée Olive, aimait fréquenter le foyer de Yona et de Marie. Elle aussi trouva le Seigneur, et devint plus tard la femme de Daniel. Elle résumait ces journées passées à Gikomèro dans une courte phrase: « Yona et Marie m'ont montré Jésus. »

On prit l'habitude, alors que Yona était à Gikomèro, d'organiser une tournée d'évangélisation pendant le mois d'août. On tenait des réunions en plein air pendant la journée; le soir, on s'arrêtait dans une église de village. Les hommes dormaient sur le sol de l'église, et les femmes, sur le sol, chez l'évangéliste. Avant le souper, après le repas, il y avait un moment de communion spirituelle. Une de ces tournées connut des bénédictions spéciales. Elle débuta à Gikomèro où deux jeunes filles furent sauvées, ainsi qu'un homme et un couple. L'équipe visita ensuite l'église de Nathan à Mwaka où quatre jeunes filles trouvèrent le Seigneur. De Mwaka, ils allèrent ailleurs, et Yona parla avec puissance sur Matthieu 3 : 3: « Préparez le chemin du Seigneur. » Neuf ou dix personnes vinrent à Christ. Dans un autre endroit, cinq vinrent encore, y compris une aristocrate, qui construisit plus tard une église à ses frais. L'équipe termina par Shyogwe. A la dernière réunion, Yona parla d'après Matthieu 5 : 10 des souffrances pour la justice, puisque déjà les jeunes convertis rencontraient la persécution. Plusieurs se

repentirent de pratiques païennes, et plusieurs apportèrent leurs fétiches, et les brûlèrent en dehors de l'église, en louant Dieu.

DIEU CHATIE CEUX QU'IL AIME

« Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal. » Ces paroles du roi David suivent sa déclaration pleine de confiance: « L'Eternel est mon Berger. » Ceux que Dieu aime le plus peuvent marcher avec Lui dans la vallée de l'ombre. Il en fut ainsi pour Yona et Marie appelés maintenant à fouler ce sentier et qui devaient apprendre à dire: « Je ne crains aucun mal. » Il y a de riches expériences à faire dans la vallée. Oswald Chambers a dit: « Vous pouvez avoir confiance en un homme qui a souffert, mais jamais en celui qui n'a jamais connu la souffrance », car, comme l'a exprimé Shakespeare: « Qui n'a jamais été blessé, se raille des cicatrices. »

A la fin de 1947, Marie entra à l'hôpital de la localité pour la naissance de leur premier enfant. Ils regardèrent le petit être que Dieu leur avait donné et se dirent l'un à l'autre: « Certainement, Dieu a été avec nous, aussi appelons cet enfant Emmanuel. » Mais cette naissance entraîna des difficultés, et Marie n'alla plus bien. Elle commença à perdre du poids et contracta une petite fièvre persistante. On la soigna pour du paludisme chronique, mais il n'y eut ni réaction, ni

amélioration. Alors, en janvier 1948, tous décidèrent qu'il fallait l'emmenner à l'Hôpital catholique romain de Kabgayi. Les religieuses étaient sympathiques, mais les immenses bâtiments de briques effrayèrent Yona, et il eut le pressentiment qu'il ne reverrait plus jamais sa chère Marie. Son état empira rapidement. Elle eut des enflures au cou qui l'empêchèrent de respirer et d'avaler. On diagnostiqua une tuberculose chronique des glandes, et une opération fut jugée nécessaire pour l'enlèvement de certaines de ces glandes. On venait voir la paisible et patiente Marie, maintenant très maigre.

Une nuit, les religieuses, alarmées par son état critique, envoyèrent chercher le prêtre pour lui donner l'extrême onction, mais Marie les surprit par son refus. « Je n'ai pas besoin de ce rite. Je suis prête à mourir parce que mes péchés ont tous été pardonnés, et je suis purifiée par le sang de Jésus. »

Beaucoup priaient au Ruanda et Marie se rétablit assez pour retourner vers ses amis et son bébé à Shyogwe. Mais les glandes de son cou étaient encore très enflées et on l'envoya à Gahini pour une opération. A son arrivée, il fallut d'abord améliorer sa santé, avant de pouvoir faire une large excision des glandes. Dieu répondit aux prières de beaucoup dans le pays et à celles qui montèrent vers Lui de la salle d'opération avant que le chirurgien ne commençât. L'opération réussit.

Certains pensaient que Marie et Yona ne devaient pas retourner à Gikomèro, où la vie était si difficile. Les membres de sa famille, qui venaient en foule la visiter à l'hôpital, lui conseillaient de n'y plus aller.

Ils lui rappelèrent à nouveau qu'elle avait besoin de lait et qu'on en manquait à Shyogwe.

Le Conseil de l'Eglise se réunit à Shyogwe pour examiner la question; la conclusion fut unanime que Dieu honorerait la foi de Yona et de Marie et redonnerait à Marie la santé quand ils retourneraient vers ces gens qu'ils aimaient. Mais ils comprirent tous qu'il faudrait les placer au poste central de Shyogwe, afin qu'ils soient plus près du secours médical s'il était nécessaire. Ainsi, pendant les quelques dix années suivantes, jusqu'en 1958, Yona travailla comme pasteur à Shyogwe, bien que n'ayant pas encore reçu l'ordination.

Ce fut un pas important dans la vie de Yona et dans celle de la plus jeune station de la mission, qui occupait une situation stratégique au centre du pays, près de la route principale du nord au sud. Lorsque des voyageurs, montant ou descendant cette route fréquentée et poussiéreuse, entraient à Shyogwe pour se rafraîchir et y trouver de la compagnie, ils étaient accueillis par le visage souriant et l'amabilité de Yona. Les maisons des missionnaires et des Africains plus âgés avaient été construites très près les unes des autres au milieu de la station. Cela aida la vie de la communauté à se développer et à s'approfondir. Ce fut pour Yona et Marie une expérience nouvelle de vivre si près des Européens, et de voir que Noirs et Blancs rencontrent les mêmes problèmes domestiques.

Ted Sisley, ingénieur et entrepreneur aussi bien qu'instituteur, trouva en Yona à la fois un véritable frère et quelqu'un plein de zèle pour acquérir des

connaissances pratiques qui lui furent très utiles plus tard. Beryl, la femme de Ted, avait reçu une bonne formation pour la couture; elle s'entendit bien avec Marie et lui apprit à tailler des robes et à se servir de la machine à coudre. Plus tard, lorsque Marie se trouva parmi les réfugiés, ses doigts exercés et adroits lui furent d'un grand secours pour en amener beaucoup en contact avec l'Évangile.

Les horizons de Yona et de Marie s'élargissaient; ils lisaient les journaux et glanaient des connaissances partout où ils le pouvaient. Ils se mirent à apprendre un peu d'anglais et de français, et en savaient toujours plus qu'ils n'aimaient à le reconnaître. Ainsi les membres de cette communauté s'aidaient les uns les autres au point de vue pratique aussi bien qu'au point de vue spirituel. Les conducteurs spirituels se réunissaient fréquemment pour s'entretenir des problèmes de l'œuvre et pour prier.

En 1949, Marie attendit son second enfant, et ils commencèrent à s'inquiéter lorsqu'on leur dit que cela pourrait provoquer le retour de son ancienne maladie. Mais la petite communauté en parla au Seigneur, lui demandant de la guérir par la puissance du Saint-Esprit. L'enfant naquit à la date prévue: un autre garçon. Ils l'appelèrent Néhémie. Peut-être choisirent-ils ce nom parce qu'il personnifiait ce que Yona lui-même désirait être: un homme de prière et de foi, un organisateur, un entrepreneur et un soldat tout à la fois.

Chez Marie et Yona tout était toujours parfaitement propre et ordonné. Ils étaient pauvres, mais Marie avait des goûts artistiques et ses doigts adroits contri-

buaient à rendre son foyer attrayant. Des nappes aux pittoresques motifs africains ornaient la table, de curieux objets en perles ou sculptés pendaient aux murs, et de belles fleurs, bien disposées dans un vase, décoraient l'âtre. Ce texte surmontait la porte de la salle de séjour: « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. »

C'était d'autant plus remarquable que le salaire reçu par Yona pour l'activité pastorale était minime. Il parlait un jour à un charpentier venu momentanément aider à de gros travaux de construction. Cet homme recevait un salaire trois ou quatre fois plus important que celui que pouvait espérer Yona. Ils étaient assis dans le bureau de Yona, et le visiteur en remarqua l'ordre impeccable et le mobilier de bon goût, et il fit mentalement la comparaison avec son propre foyer mal tenu. Yona, Marie et leurs enfants étaient tellement mieux vêtus que lui et sa famille! « Combien gagnes-tu par mois? » demanda-t-il. Yona le lui dit. « Est-ce tout? Comment t'arranges-tu? Il me semble qu'un de tes francs en vaut cinq des miens. » Yona savait bien la raison principale d'une telle différence: la boisson. Avec beaucoup de tact, il sut profiter de cette conversation pour montrer à son ami combien tout est différent quand on laisse entrer Jésus dans son cœur et dans sa maison.

Vers cette époque, il y eut une grande convention en Ouganda, à Kako, près du lac Victoria. Yona y alla comme délégué du Ruanda. Ce fut un nouveau tournant de sa vie. Le Saint-Esprit lui révéla beaucoup d'autres choses dans sa vie de famille, en particulier son orgueil

et son esprit de domination en tant que père et mari. Il avait laissé à Marie tous les travaux ménagers, la vaisselle et le soin des enfants. A son retour, il lui demanda pardon.

En 1952, une petite sœur fut donnée aux deux garçons. Ses parents lui donnèrent le nom anglais de Faith (Foi) parce qu'ils avaient cru à nouveau que la maladie de Marie ne reparaitrait pas.

Un autre fils naquit ensuite, alors que Marie était loin de chez elle. Cette naissance était prématurée. Un ou deux jours après, au lit, elle lisait son recueil de chants. « Tous ceux que je lis parlent du ciel. Mon bébé va-t-il mourir ? » se demandait-elle. Aussi, lorsque la sœur entra, apportant la triste nouvelle que le petit enfant était mort, elle la trouva préparée et paisible. Yona rendit un magnifique témoignage au bord de la tombe. Tout cela produisit une impression profonde sur la population locale habituée à la tristesse et au désespoir d'un ensevelissement païen.

A son retour de Kako, Yona consacra plus de temps à ses enfants. Après sa mort, sa fille Faith dit ceci : « Il s'intéressait à tout ce que nous faisons. Il me demandait si j'avais fait des progrès, et ce que j'avais appris pendant la journée »

Son frère Néhémie ajouta ; « Je n'oublierai jamais comment priait mon père. Je sais que maintenant il est au ciel, mais il est toujours vivant dans ma mémoire. Il me prenait à part, me parlait de Jésus, puis il priait avec moi. »

La prière en famille devenait vivante et vraie, car Yona partageait avec eux tous certaines de ses tentations

et quelques-uns de ses problèmes. Un de leurs hymnes favoris était celui-ci :

*Comme il est bon le Dieu que tous nous adorons,
Notre fidèle ami qui ne change jamais!*

Ils aimaient tout particulièrement les deux dernières lignes :

*Nous voulons Le louer pour ce qui est passé,
Et espérer en Lui pour ce qui doit venir.*

COMMUNION FRATERNELLE

La communion fraternelle est un don de l'Esprit en temps de réveil. Cependant, même dans une Eglise qui a connu le réveil, quelques-uns seulement sont vraiment prêts à marcher dans cette voie, car la communion fraternelle est difficile; elle requiert un cœur ouvert et brisé. On a dit que pour entrer dans un cœur il faut ouvrir la porte du sien, et Dieu apprit à chacun des membres de la petite équipe de Shyogwe à lui ouvrir son cœur et à l'ouvrir aux autres.

Le centre se développait rapidement. Il y avait la grande école normale avec un important personnel d'Européens et d'Africains qualifiés, et où presque tout l'enseignement était donné en français. Il y avait aussi l'école primaire mixte, école d'application pour les stagiaires, et tous les bâtiments auxiliaires, administratifs et d'habitation que ces institutions nécessitent. Plus tard devait s'ouvrir une école ménagère et, en 1962, une école secondaire.

Yona et Marie étaient toujours respectés des garçons et des filles; en dehors des heures de classe, leur salle de séjour était presque toujours pleine d'étudiants. Les jeunes filles stagiaires aimaient venir aider Marie à

baigner les enfants, surtout après la naissance du quatrième, John Wesley. Il pourrait peut-être aussi y avoir une nouvelle recette de cuisine à apprendre de Marie. Il fallait compter sur les problèmes et les efforts de la vie quotidienne en Afrique. Quelquefois, les réserves alimentaires s'épuisaient, le bois était humide, la pompe à eau, en bas dans la vallée, cassée. Mais les gens disaient qu'il était difficile de rendre Yona soucieux. Problèmes et difficultés semblaient s'aplanir lorsqu'il s'en occupait.

On n'en finissait jamais de construire; il n'y avait jamais assez de classes et jamais assez de briques. Heureusement, un colon belge habitait à proximité et l'une de ses activités était de fabriquer des briques. Son camion, chargé des briques ou de tuiles si nécessaires, arrivait souvent au mauvais moment, par exemple en l'absence du missionnaire responsable de la construction. Yona devait alors quitter sa classe de catéchumènes pour surveiller le déchargement et saluer le colon.

Yona fut l'un des ouvriers les plus capables fournis par le Ruanda. Il était excellent organisateur et plein d'idées dans les conseils d'Eglise. Son énergie et son entrain, sa manière d'aborder avec une patience pleine de sympathie ceux qui pourraient être difficiles lui valaient un excellent accueil dans n'importe quel comité. Il était aussi doué pour écrire les rapports et tenir les comptes d'une Eglise, qualités rares au Ruanda à cette époque. Mais de tels dons ont inévitablement leurs dangers. Yona ne pouvait s'empêcher de se rendre compte qu'il était plus capable dans certains

domaines que des collègues plus anciens que lui, et sous la direction desquels il devait travailler. Il est difficile de ne pas être fier de sa compétence. Yona commençait peut-être à soupirer un peu après un avancement dans l'Eglise, afin d'avoir les coudées franches pour sa puissance d'organisation. C'étaient des tentations subtiles dont il n'était pas averti, mais Dieu avait la main sur lui et l'empêchait de s'écarter du bon chemin.

Yona avait le don d'encourager, et particulièrement les nouveaux missionnaires. Lui et Marie étaient de bons professeurs de langues. Leurs connaissances en grammaire étaient peut-être limitées, mais ils savaient révéler la richesse de leur langue avec toutes ses subtilités.

Marie emmenait les nouveaux missionnaires dans sa cuisine pour une leçon de vocabulaire, et disait: « Qu'est-ce que ceci? Qu'est-ce que cela? » Puis elle leur faisait inscrire les noms dans leurs carnets. Yona les prenait avec lui en fin de semaine pour visiter les églises de village. Tandis qu'ils marchaient à la file le long des sentiers étroits, il leur parlait de son pays, de ses coutumes, des goûts et des dégoûts des gens du Ruanda, de leurs craintes de l'homme blanc et de leurs tentations. Maintes fois, alors qu'ils alignaient leurs problèmes, Jésus lui-même s'approchait d'eux et marchait avec eux.

Voici ce qu'écrivit Ted Sisley sur cette période:

« A notre arrivée au Ruanda, nous allâmes à Shyogwe où Yona était le plus ancien évangéliste. Je racontai comment Jésus m'avait sauvé, et je fus accueilli comme

un frère. Comme les jours passaient, je me refroidissais spirituellement, en grande partie par déception de ne pas comprendre la langue. Un dimanche, Pierre Guillebaud, Yona, moi et quelques autres allions à bicyclette passer la journée dans une école aux alentours. Ma déception était telle de ne pouvoir parler sans interprète que je restais silencieux. Au retour, Yona demanda à Pierre de le traduire en anglais, car il voulait parler à ce nouveau missionnaire. Il commença par dire qu'il avait été embarrassé pour parler, ne connaissant pas l'anglais et ayant un peu peur du nouveau missionnaire. Puis il parla de sa maison à Rukara où il allait de Gahini, après l'école. Il n'y avait ni contrainte, ni retenue, en famille; il causait simplement de tout ce qui s'était passé depuis leur dernière rencontre. « Ne devrait-il pas » en être ainsi entre les membres de la famille de » Dieu? » ajouta-t-il. Il savait d'après mon témoignage que j'en faisais partie, et cependant il avait été attristé de ne voir aucune joie sur mon visage alors que j'étais avec d'autres membres de la famille, sans avoir la liberté de parler avec eux des dons reçus de mon Père. Certainement, quelque chose n'allait pas?...

» Je ne crois pas qu'un défi d'ami chrétien m'ait jamais autant aidé. Ce ne fut pas tant par ses paroles que par l'intérêt affectueux qu'il me portait.

» L'autre chose dont je me souviendrai toujours était la façon de Yona de s'arrêter chez nous en rentrant de ses visites sur les collines. Il venait même parfois nous en parler avant d'avoir rencontré Marie. »

Les enfants de Yona et de Marie jouaient avec les enfants européens et apprenaient beaucoup de jeux

nouveaux. Ils jouissaient de leurs jouets et contractaient leur coqueluche. Yona était captivé par un train mécanique et le regardait longtemps parcourir sa voie circulaire; parfois son rire contagieux résonnait. Un jour, à Kampala, il vit un véritable train; il fut saisi. « C'était exactement, écrivit-il, comme le train de John à Shyogwe. » Chaque année, à Noël, on réunissait tous les enfants, Noirs et Blancs. Yona et Marie aidaient pour les jeux et la distribution des jouets apportés par un beau Père Noël.

Il saisissait toute occasion d'organiser un repas fraternel dans la grande salle à manger de la maison missionnaire centrale. Chaque fois qu'un missionnaire partait en congé ou en revenait, lorsqu'il fallait accueillir un visiteur, ils apportaient tous leurs repas, les mettaient en commun et mangeaient ensemble. Ils parlaient ensuite du Seigneur Jésus et de Sa bonté envers eux et se recommandaient à Son amour et à Sa garde.

Quand des missionnaires étaient en congé, ils recevaient de longues lettres détaillées par lesquelles Yona les maintenait en contact avec tout. Ces lettres traitaient de l'état du travail, des nouvelles conversions, des progrès spirituels des chrétiens, et aussi de petits détails qu'il pensait devoir les intéresser, mais que d'autres auraient peut-être oublié de raconter. « Votre chien, écrivit-il à quelqu'un, a gémi chaque nuit pendant une semaine après votre départ et nous a donné envie de gémir aussi. Et, à propos, ce gros oiseau qui a construit son énorme nid dans l'arbre de votre jardin, a eu six oisillons. »

L'amour de Yona pour les missionnaires, son souci

de leur bien-être, sa façon de leur faire sentir qu'on avait besoin d'eux le faisaient aimer de tous. Il y avait cependant dans ces relations des dangers insidieux. Le travail dans l'Eglise de Shyogwe était un travail de pionnier. La responsabilité, en fait, sinon en théorie, reposait encore en grande partie sur les missionnaires. Lorsqu'on regarde en arrière, on peut se demander s'ils étaient assez conscients de la nécessité de former des responsables, en restant eux-mêmes à l'arrière-plan, et en laissant l'esprit d'initiative se développer librement. Dans une telle situation, Yona, par son amabilité et sa compétence, était le bras droit idéal du missionnaire responsable. Les missionnaires avaient tendance à s'appuyer sur lui d'une manière qui aurait pu ne pas être bonne pour lui. Sa popularité parmi eux tendait à le rendre trop souple envers eux, et à accepter leur conduite sans questionner. Certains Africains s'en aperçurent et commencèrent à le considérer comme un favori privilégié de l'homme blanc, prêt à se servir de cette position spéciale pour gagner un avantage personnel. A cette époque, Yona et les missionnaires ne se rendaient pas compte de cela, mais Dieu, à Son heure, devait mettre le doigt sur le danger.

Yona était toujours enthousiasmé de rencontrer les nombreux visiteurs des écoles. Il les conduisait chez lui, et, quels que soient leur rang, leur nationalité ou leur religion, il saisissait l'occasion de leur donner son témoignage (avec un interprète, si besoin était). Il aimait revenir en arrière, au temps où sur la « Colline de la Libération » il rencontra Jésus mis en Croix pour lui. Il aimait à partager avec des visiteurs chrétiens

ce qu'il avait appris de William sur la marche dans la lumière, et il leur racontait comment le Saint-Esprit avait abattu les barrières entre Noirs et Blancs, et aussi entre mari et femme. Tout chez lui en rendait témoignage.

A Shyogwe, Yona, en tant que plus ancien évangéliste, avait la charge spirituelle de cette grande communauté. Il y avait quelques missionnaires blancs et un certain nombre d'Africains qualifiés, pour la plupart instituteurs, apprenant à vivre ensemble et trouvant qu'ils ne pouvaient y arriver par eux-mêmes. Mais beaucoup, comme Yona, avaient appris à la Croix le secret de la communion fraternelle. Shyogwe était devenu leur école de réveil où ils avaient appris à marcher avec Dieu, et les uns avec les autres dans le travail quotidien. Ce verset, I Jean 1 : 7,¹ était devenu pour Yona un poteau indicateur. Voilà la clé de la communion fraternelle. Lorsqu'on connaît ce chemin, on ne garde pas rancune, on ne rumine pas sur l'incompréhension, on ne vit pas derrière un masque. Nous connaissons la communion fraternelle quand nous marchons dans la lumière, et sommes purifiés de tout péché par le sang de Christ.

En 1956, il partit en vacances en Ouganda, spécialement pour revoir son vieil ami William Nagenda et d'autres frères dans la communauté où le réveil s'étendait. Il assista à la grande réunion de Kampala, tenue chaque vendredi soir au Synode Hall, près de la

¹ ... si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement en communion et le sang de Jésus son fils nous purifie de tout péché.

cathédrale dominant la ville. Il leur fit part des bénédictions de Dieu envers Son peuple au Ruanda. Ils écoutèrent patiemment; le Saint-Esprit mit ensuite en lumière quelques-uns des points faibles déjà notés chez Yona, points faibles que si facilement nous ne voulons pas voir chez nos amis chrétiens vivant très près de nous. Ils virent alors en lui le péché subtil de l'orgueil spirituel, de l'orgueil de situation, de celui d'attirer les gens à sa propre personnalité et à son charme, beaucoup plus qu'au Sauveur. Ils sentirent que quelque chose n'allait pas dans ses relations avec les missionnaires et que cela contrariait son témoignage.

Ceux qui ont traversé ces heures profondes de cure d'âmes savent que de telles observations sont difficiles à faire et à recevoir. Yona aurait pu être offensé, retourner à son travail, les remercier, et cependant continuer dans la même voie. Mais Dieu brisa en lui toute résistance. Il reconnut la vérité de toutes ces observations et se repentit sincèrement. Il retourna au Calvaire, comme il l'avait déjà fait à la « Colline de la Libération », et déposa ses péchés aux pieds de Jésus: péchés de superficialité, d'hypocrisie, d'ambition mondaine, de désir d'avancement, d'amour des louanges humaines. Lorsqu'il revint à Shyogwe, il était un homme nouveau. Il se vantait moins et sa profondeur spirituelle était plus grande.

Dieu savait que cette nouvelle expérience serait bientôt mise à l'épreuve. On donna des noms pour l'ordination, et celui de Yona s'imposait. Mais il était de plus en plus évident qu'à Shyogwe on ne pouvait se passer de lui, car nul n'était disponible pour le

remplacer. Alors ce fut pour lui une grande lutte. Ce retard signifiait la perte du droit d'ancienneté et c'était dur à accepter. Mais Yona céda; la leçon apprise en Ouganda rendit possible cette pénible décision. « Je désire recevoir l'ordination, dit-il, mais seulement lorsque tous mes frères, Blancs et Noirs, penseront que c'est le moment. » Ainsi, il resta à Shyogwe et continua à porter le fardeau de la jeune Eglise.

Pendant ce temps, qu'en était-il du combat dans les petites églises de chaume de la brousse? Et de la petite communauté qu'il avait laissée à Gikomèro? Le cœur de Yona était souvent parmi ces fidèles de village, bien que, à cause de Marie, il ait été transféré à la vie organisée d'une station missionnaire. Il mendiait souvent une place en voiture, simplement pour visiter son troupeau dispersé; sinon, il allait à bicyclette ou à pied. Il aimait particulièrement ceux qui étaient retournés en arrière, car il savait combien le Seigneur avait été patient envers lui.

On pourrait raconter beaucoup d'histoires montrant les soucis et les inquiétudes de Yona pour ceux qui trouvaient le chemin difficile. Il y avait Hezron, jeune homme qui vint au Seigneur à Shyogwe, tout au début et grand ami de Daniel de Gikomèro. Il avait travaillé pour le planteur belge déjà mentionné et fut attiré à Shyogwe quand il vit que des missionnaires européens en visite préféraient dresser une tente et vivre près de la population plutôt que de passer la nuit dans le luxe chez ce planteur. Quel était le secret qui donnait aux Noirs et aux Blancs une telle communion fraternelle?

Hezron le trouva et commença à travailler pour le Seigneur comme évangéliste de village. Il épousa une jeune fille récemment convertie, et Yona fut garçon d'honneur au premier mariage chrétien de Shyogwe. Bientôt, cependant, Hezron commença à trouver difficile de vivre sur son pauvre salaire d'évangéliste et à soupirer après les gages plus élevés qu'il avait reçus du planteur. Il alla trouver Yona et lui dit qu'il désirait quitter le travail. Yona plaida auprès de lui pour qu'il réfléchisse et ils prièrent ensemble. Tandis qu'ils priaient, Hezron s'aperçut que Yona pleurait. Il comprit alors combien il s'intéressait à lui, reconsidéra sa décision et continua à travailler pour Dieu à Shyogwe. Il fut l'un des trois qui rendirent un bon témoignage lorsqu'ils furent emprisonnés sur une fausse déclaration et battus au début de 1964. Cette dure épreuve assombrit la vie de famille et le travail d'Hezron et de sa femme. Dieu s'en servit comme d'un feu purificateur pour eux deux. Ils en sortirent avec une nouvelle vision, un témoignage renouvelé et une nouvelle unité dans leur foyer.

Puis il y avait Wilberforce, jeune Tutsi baptisé en 1948. Sa conversion fut spectaculaire: il brûla sa pipe en dehors de l'église en sortant d'un service du dimanche. Il abandonna un travail lucratif comme employé du gouvernement pour devenir chef de la main-d'œuvre à la mission. Mais il s'éloigna peu à peu du Seigneur et commença à perdre la confiance des missionnaires avec qui il travaillait. Il finit par tout abandonner et, de colère, retourna au catholicisme, mena une vie dissolue et s'éloigna du Seigneur et de

son peuple. Ce fut une grande souffrance pour Esther, sa femme, qui resta cependant fidèlement avec lui. Il prit du travail comme conducteur de camion chez un commerçant musulman. Ses absences prolongées de la maison firent craindre à Esther de le perdre aussi comme mari. Malgré tout, Yona refusa de les abandonner et continua à les visiter, toutes les fois qu'il le pouvait, dans leur sordide petite maison au bord de la route, à huit ou neuf kilomètres de la mission. Un jour de Pâques, Esther regarda son mari et lui dit : « Wilberforce, ne pourrions-nous pas aller au service religieux à Shyogwe, en souvenir du passé ? » Il alla avec elle, revint au Seigneur, et sa foi fut plus humble et profonde qu'auparavant. Il passa plusieurs années comme évangéliste dans un village peu éloigné. En novembre 1959, la violence qui devait balayer tout le pays éclata tout près de l'endroit où Wilberforce travaillait et il dut s'enfuir, pour sauver sa vie, vers Shyogwe. Il était presque arrivé lorsqu'il fut aperçu par une bande de meurtriers armés de couteaux qui le reconnurent et le poursuivirent. Il continua sa course, et quand il pénétra dans le terrain de la mission qu'aucune barrière n'entourait, ils lui crièrent ; « Tu peux aller maintenant : tu as atteint *Iman' ishimwe* (Louez le Seigneur !). » Quand il raconta cela à ses amis, ils pensèrent que le nom était bien choisi.

FORMATION AU MINISTÈRE

Le moment vint enfin pour Yona d'aller au *Canon Warner Theological College* à Ibuye, au Burundi. Il s'était retiré à la précédente occasion; depuis, il avait grandi spirituellement et les autres reconnurent tout de suite en lui un chef.

C'était son troisième cycle de cours à Ibuye, selon le système de formation des pasteurs de l'Eglise anglicane en Afrique orientale. Le premier avait duré un an en 1949. Il fut suivi d'un autre en 1955 pour devenir adjoint laïc, situation qu'il avait occupée à Shyogwe. Maintenant, en 1958, il commençait une préparation de deux ans à l'ordination avec des étudiants du Ruanda et du Burundi.

La cathédrale impressionnante, construite par Lawrence Barham, devint tout naturellement le centre de vie de ces étudiants en théologie qui vivaient, étudiaient et jouaient au football autour d'elle. Elle est de style gothique, déjà patinée, en plein centre de la station. De la vigne vierge embellit ses murs et en face, de l'autre côté de l'avenue principale bordée de grands cyprès, sont les bâtiments du collège.

Yona fut nommé doyen des étudiants, ce qui lui donna des tâches administratives. Les célibataires

occupaient le bloc des dortoirs, tandis que les hommes mariés et leurs familles occupaient la « Rangée des Diacres », série de petites maisons partant de l'avenue principale. Femmes et enfants de différentes tribus étaient ainsi mélangés.

Dieu se servit de l'influence de Yona parmi les étudiants. Il paraissait avoir le don de prévoir et d'éviter les difficultés, et il avait sa façon à lui d'obtenir que les choses se fassent, à cause de son caractère heureux et plein d'entrain. Deux de ses anciens camarades d'études, tous deux du Burundi, partageaient la même salle à l'Hôpital Matana, peu de temps après la mort de Yona; ils commencèrent à parler de lui à un missionnaire qui les visitait. Il est rare qu'une profonde affinité et un tel amour puissent grandir entre des membres de différentes races, et cela était sensible lorsqu'ils parlèrent tous deux de la perte qu'ils avaient subie. Ils dirent :

« Il y avait beaucoup d'étudiants capables de prêcher de meilleurs sermons, mais aucun ne montrait le Seigneur Jésus dans sa vie et dans son témoignage quotidien comme il le fit. Parfois, lorsque d'autres recevaient des responsabilités, on craignait qu'ils ne montrent du favoritisme envers des individus ou des races. Mais il n'en était jamais ainsi lorsqu'il s'agissait de Yona. Tous avaient confiance en lui et se soumettaient à son jugement, certains qu'il serait juste et libre de toute partialité raciale. »

Alain Lindsay, directeur du collège, écrit ceci :

« J'ai le souvenir d'un garçon aimable et s'efforçant de ressembler au Christ, intelligent et éveillé aux cour-

pacificateur et toujours soucieux de prêcher l'Évangile et l'unité des frères. Je me souviendrai toujours de son témoignage après une réunion de prières, lorsqu'il cita ce verset: « Ne crains point, petit troupeau; car votre » Père a trouvé bon de vous donner le royaume. » Ce verset semble résumer Yona, et il s'est gravé dans mon esprit depuis lors. »

Il y a au collège un petit magasin où les étudiants peuvent acheter les denrées alimentaires dont ils ont besoin, telles que riz, sucre, haricots, farine et sel, à prix réduits. Il incombe à chaque étudiant d'être responsable à tour de rôle de la vente de ces produits aux autres étudiants et à leurs femmes (la plupart de nos candidats à l'ordination sont déjà mariés), à certaines heures qu'ils fixent entre eux. Il arrive parfois à un étudiant d'être en retard et de trouver le magasin fermé. C'est souvent, comme on peut le penser, une cause de discussions. On sut bientôt que, lorsque c'était au tour de Yona d'être au magasin, les retardataires pouvaient s'attendre à être reçus avec amabilité et compréhension, au lieu de recevoir des rebuffades. »

Les deux années d'études à Ibuye étaient terminées, et le grand jour était arrivé pour Yona. En mai 1960, le dimanche de la Trinité, l'évêque Brazier présida à l'ordination des onze candidats, et cela coïncidait avec le premier Synode du nouveau diocèse du Ruanda-Burundi. La plupart des responsables d'Église, Africains et Européens, étaient rassemblés à Ibuye et pendant une semaine ils avaient passé beaucoup de temps en prières et en consultations, au sujet de la nouvelle Église autonome.

Les études religieuses de ces journées avaient été basées sur les premiers chapitres de l'Apocalypse, et ils avaient eu la vision du Seigneur lui-même marchant parmi les chandeliers d'or. Le Saint-Esprit avait parlé aux « sept Eglises » du Ruanda et du Burundi, appelées à témoigner au milieu de la controverse politique et des haines raciales, qui déjà secouaient les deux pays, et tout particulièrement le Ruanda.

Notre Eglise avait en fait sept centres principaux dans les deux pays, chacun avec son réseau d'églises et de communautés de village. Quatre d'entre eux se trouvaient au Ruanda; Gahini au nord-est, touchant à l'Ouganda et à la Tanzanie; Shyogwe au centre; Shyira au nord-ouest, touchant à l'Ouganda et au Congo; Kigème au sud-ouest. Les trois autres étaient au Burundi; Ibuye, à cette époque, quartier général de toutes les églises; Buhiga, à l'est, tout proche de la Tanzanie; Matana, au sud, dont les églises les plus éloignées ouvraient sur le lac Tanganyika et au-delà sur le Congo.

Les onze candidats à l'ordination étaient venus de ces sept Eglises et avaient été choisis par elles. Yona avait été envoyé par la plus jeune des sept, Shyogwe, et naturellement, il s'attendait à y retourner après l'ordination. Ce fut donc une surprise lorsque le Conseil diocésain décida qu'il desservirait la communauté des réfugiés qui se développait rapidement à Nyamata, au Ruanda oriental. Ce fut pour Yona une lutte intérieure, mais il accepta cette décision comme venant de Dieu, et sachant fort bien qu'il aurait beaucoup de tribulations à endurer, aucune maison pour y habiter et nulle garantie de salaire.

PERSONNES DÉPLACÉES

Comment une communauté de réfugiés ayant besoin d'un pasteur se forma-t-elle au Ruanda ?

Nous avons déjà dit que la population du Ruanda était composée de tribus; les Tutsi, minorité aristocrate, dominaient et parfois exploitaient une majorité hutu. Depuis des centaines d'années, ces deux tribus, bien que païennes et enténébrées, vivaient assez paisiblement ensemble, leurs membres se mariant souvent entre eux, et elles étaient liées par un véritable amour du pays et de ses traditions. Elles partageaient les richesses communes de langues et de culture, de folklore, de légendes, de musique et de danses, d'art et de technique. Il nous avait semblé que ces deux courants se rapprocheraient par une éducation et des intérêts communs et par des mariages, et finalement se fondraient en une seule nation, comme ce fut le cas, il y a longtemps de cela, pour les Normands et les Saxons dans l'histoire anglaise.

Tel avait vraiment été le désir exprimé par le grand et populaire « Rudahigwa, Mwami » (roi) du Ruanda. Envoyé en Belgique, il y avait été accueilli par des décorations et des honneurs, et il était revenu dans son

pays avec de vastes projets de développement et de réformes. En coopération avec le Gouvernement belge, de grands pas avaient été faits en matière d'éducation, de médecine et d'agriculture. On voyait partout des forêts d'eucalyptus; des plantations de cinq cents caféiers, soigneusement taillés et paillés, étaient la propriété de chaque contribuable. On construisait des écoles et des hôpitaux, on développait des routes et le commerce commençait à être florissant. Sur toutes les lèvres, le mot d'ordre était « Amajyambere » (progrès). Un optimisme aveugle était assuré de voir bientôt se lever un jour de prospérité inespéré. En même temps, on s'opposait au plan du roi pour une réforme démocratique et sociale. D'une part, l'esprit conservateur et obstiné des « barons » tutsi voulait maintenir le statu quo, conservant ainsi leurs privilèges et leur puissance pour opprimer; d'autre part, les Hutu révolutionnaires exigeaient des réformes beaucoup plus radicales et immédiates. Tous les espoirs du roi pour l'unité et le progrès furent anéantis par sa mort soudaine et mystérieuse, en août 1959.

A partir de ce moment, deux mouvements principaux se firent jour. L'un se réclamait de l'adhésion de la plupart des Tutsi et de nombreux Hutu désirant eux aussi créer un Etat indépendant fondé sur la monarchie et les anciennes institutions du pays. L'autre mouvement était pour l'émancipation des Hutu, l'abolition des privilèges tutsi et l'institution d'une république démocratique. Le mot d'ordre du premier mouvement était « indépendance », libération de la domination colonialiste européenne; celui du second, « démo-

cratie », libération de la domination féodale des Tutsi.

Cette politique de partis, inconnue dans le passé en Afrique centrale, était empoisonnée par le virus mortel des haines de tribus. Les chefs religieux essayaient d'éclairer les esprits à ce sujet, et, d'après la Bible, parlaient de tolérance et de confiance mutuelle. De grands changements politiques ayant eu lieu dans d'autres pays sans guerre civile, ils espéraient qu'il en serait de même au Ruanda, ce pays magnifique que les Belges avaient appelé « la Suisse de l'Afrique », et ils priaient pour cela. Mais maintenant nous observions avec appréhension l'apparition de ces partis à politique tribale ou raciale. Des foules excitées criaient « Indépendance ! » ou « Démocratie ! » Les mains se levaient au passage des voitures, menaçantes, et, selon le parti, le poing fermé ou les doigts ouverts en V. Les écoliers se ruaient hors des classes avec leurs livres, criant des slogans. Des tracts apparaissaient sur les places de marché et passaient de main en main. Ils descendaient parfois d'avion en voltigeant, à la grande joie des enfants qui couraient à qui serait le premier à en saisir un. Certains étaient distribués officiellement, d'autres circulaient clandestinement. Avec tout cela la fièvre de la politique montait, et les divisions séparaient plus profondément les amis ou voisins d'autrefois. La haine et la crainte accomplissaient leur œuvre de mort. L'intolérance grandissait et s'exprima bientôt en actes de violence tels qu'il fut impossible de revenir en arrière.

En novembre 1959, l'orage éclata soudain par un soulèvement hutu qui, partant des environs de

Shyogwe, s'étendit rapidement dans le pays. Il y eut attaques et contre-attaques; beaucoup de chefs furent tués, d'autres s'enfuirent du pays, tandis que leurs maisons et leurs biens étaient détruits; beaucoup de chefs hutu éminents furent tués dans des raids royalistes. Le Gouvernement belge reconnut la validité de la révolution et commença, en coopération avec ses chefs, à remplacer progressivement les chefs dépossédés par des révolutionnaires. Des milliers de réfugiés dont les maisons avaient été brûlées, les biens détruits ou volés s'enfuirent chercher refuge auprès de délégués du gouvernement et auprès de stations missionnaires. D'autres, moins nombreux, quittèrent le pays.

Le Gouvernement belge pourvut à ce que les réfugiés qui n'avaient pas fui le pays, en particulier ceux des environs de Shyira au nord-ouest, fussent transportés par camions et installés dans une zone moins peuplée, à l'est du pays et au sud de Gahini. Cette région, connue sous le nom de Bugesera, se trouve à l'extrémité occidentale d'une vaste étendue de savane et de maquis qui couvre la plus grande part nord-ouest du Tanganyika et du Ruanda oriental. Ses hautes herbes et ses acacias épineux en forme d'ombrelle abritent en abondance le gibier sauvage. Le Bugesera lui-même est un lieu inhospitalier, large de cent kilomètres environ, entouré de trois côtés de rivières infestées de crocodiles et de marais pleins de papyrus, et limité au sud par le Burundi. Au nord et à l'ouest, de l'autre côté de la rivière Nyabarongo, ondulent les collines couvertes d'herbes du Ruanda central.

A l'origine, le Bugesera était un royaume distinct

avec ses propres rois, mais au XVI^e siècle il fut annexé par le roi du Ruanda. Cependant, jusqu'à ce jour, la région est restée à part, avec des coutumes et superstitions inconnues du reste du pays. On le savait terre de refuge où ceux qui avaient encouru la colère du Mwami étaient exilés avec leur bétail. D'autres, aux troupeaux importants, y vinrent volontairement à cause du manque de pâturage dans le reste du pays. Ils menaient une vie nomade, se déplaçant de lieu en lieu, à la recherche d'herbe à brouter pour leur bétail. Il y avait aussi des colonies éparpillées de gens pauvres dont la plupart étaient chasseurs ou pêcheurs hutu. Des animaux sauvages y vivaient, spécialement buffles et éléphants. Ensuite, la mouche tsé-tsé vint de l'est et proliféra, apportant la maladie du sommeil et la peste bovine. La population diminua, et beaucoup, au Ruanda, redoutèrent le Bugesera.

Vers 1955, le Gouvernement belge lança une campagne, financée par le Marché commun, pour débarrasser la région de la mouche tsé-tsé, en vue du développement et de l'aménagement du territoire. On assécha des marécages, on expérimenta diverses cultures, surtout celle du riz. On ouvrit une station de recherche agricole, on créa des routes et l'on se prépara à construire un pont au-dessus de la rivière, pour remplacer le bac et accélérer les communications avec Kigali, capitale du Ruanda, à une vingtaine de kilomètres au nord. Une partie de la brousse au sud fut même passée au bulldozer pour devenir piste d'atterrissage.

Il fallait maintenant peupler cette région pour déve-

lopper les possibilités de ce désert. Et voici que soudain des milliers de réfugiés ont besoin d'un endroit pour y vivre. On accélère les plans d'aménagement. Bientôt, des camions descendent vers la rivière, la traversent sur le bac et déchargent des réfugiés effrayés dans le Bugesera. D'autres transports réquisitionnés, débordant de pois, de haricots, de farine de maïs et de riz, arrivent, avec de longs retards, à cause de la lenteur du bac unique et primitif.

Voilà une situation faite pour décourager les plus courageux, mais certains furent prêts à relever le défi. Un jeune et sympathique administrateur belge, M. Triplot, dirigea une équipe chargée d'améliorer le camp des réfugiés. Des volontaires des missions protestantes et catholiques, en particulier le docteur et M^{me} Hindley, d'Ibuye, passèrent beaucoup de temps à les visiter, leur apportant sympathie, soins médicaux et secours divers.

Au nouveau centre, Nyamata, il y avait déjà une mission catholique romaine, un petit poste administratif et un centre rural de commerce. L'endroit commençait à être débordant d'activité. Sous la direction de M. Triplot, des camions chargés de poteaux en bois, de fer galvanisé, de ciment, de cordes et d'autres matériaux de construction arrivèrent, ainsi que des entrepreneurs et des charpentiers. Des agents voyers tracèrent un ensemble de routes divergeant des deux côtés de la route principale. On traça des parcelles de terrain d'un ou deux hectares pour chaque famille de réfugiés.

Tout cela prit du temps. On commença par rassembler les réfugiés dans des centres d'accueil provisoires,

où le surpeuplement était inévitable. Il y avait plusieurs de ces bidonvilles, hâtivement construits, consistant en rangées de longs abris en tôle ondulée très mince, divisés en petites pièces carrées de deux mètres cinquante de côté abritant chacune une famille. Le spectacle était pitoyable! Ils ne possédaient rien, car ils avaient tout perdu, et c'était dur pour eux de s'adapter à une pauvreté si sordide! Les nuits étaient froides et humides et les abris à courants d'air laissaient suinter l'eau. Les journées étaient terriblement chaudes. Lorsque le soleil de midi tapait sur ces minces toitures en fer, les abris devenaient inhabitables. C'était aussi très dur pour ces Tutsi aristocrates, habitués à un régime riche et à une abondance de lait, d'apprendre à faire la cuisine, de s'arranger seuls, et d'accepter le riz et les haricots qu'on leur donnait. Des épidémies de typhoïde et de dysenterie éclatèrent bientôt, tandis que la population augmentait, et on éleva, tout près du dispensaire, un abri spécial pour les cas de typhoïde.

Parmi les réfugiés, la souffrance morale était plus grande encore que la souffrance physique. Ils avaient été chassés de leurs foyers, de leurs troupeaux et de leurs champs, sans avertissement et, estimaient-ils, sans sans qu'il y ait eu de leur part des provocations. Pourquoi leur refusait-on justice, murmuraient-ils? Pourquoi les forçait-on à se fixer dans ce pays de rebelles pour être tués par des lions ou la maladie du sommeil? Ils étaient pleins d'amertume et de ressentiment, non pas envers leurs frères africains qui les avaient dépossédés, mais envers les Européens qu'ils tenaient, à tort ou à raison, pour responsables

de ce qui leur arrivait. Le sombre désespoir et la colère amère alternaient avec l'optimisme farouche que quelque chose les rétablirait et les vengerait. Au début, ils semblaient unis dans une résistance passive à toutes les directives du gouvernement. Même des chrétiens convaincus furent en plusieurs cas entraînés par cette propagande et ils agirent en solidarité avec les autres.

CHAPITRE X

BREBIS SANS BERGER

Ainsi, nous imaginons les réfugiés derniers arrivés réunis pendant des jours et des jours dans un silence de mort, tourmentés par des pensées de haine, de crainte, de déception et de désespoir. Le problème des réfugiés est pire que celui de la famine. La famine n'est qu'un état physique. Le réfugié politique souffre de blessures psychologiques et a des besoins spirituels. Comment peut-on l'aider à triompher du sens rongeur de l'injustice et du désir de vengeance ?

A un kilomètre et demi de Nyamata, il y avait une petite école de la Mission de Gahani appelée Maranyundo. Longtemps auparavant, en 1935, au cours de l'un des premiers safaris médicaux de Joe Church avec Blasio Kigozi et Yosiya Kinuka, ils avaient repéré la colline dénudée de Nyamata avec quelques huttes et plantations de bananiers, s'élevant hors de la brousse du Bugesera. Ils s'étaient sentis poussés à prier pour ce petit village isolé, et à demander un volontaire qui resterait pour y prêcher l'Évangile. Le seul homme du groupe disponible était un jeune charpentier récemment converti et venu pour s'occuper des porteurs. Ce fut ainsi que débuta l'avant-poste de Maranyundo. Il s'était

péniblement efforcé au cours des années qui suivirent de rendre service aux populations dispersées de cette région hantée par la fièvre. Mais Dieu avait son plan. Il avait prévu que, dans les jours à venir, la petite communauté serait soudain augmentée d'une grande multitude de réfugiés. L'évangéliste responsable à la fin de 1959, lorsque les camions du gouvernement chargés de réfugiés commencèrent à arriver à Nyamata, était un humble serviteur de Dieu, nommé James. Sa femme dévouée, Danatira, s'occupait toute seule du poste, tandis que son mari terminait son second cours de formation à Ibuye, et veillait à trouver quelqu'un pour les services du dimanche. A cause des enfants dont il fallait s'occuper, elle ne pouvait souvent descendre cette route brûlante et poussiéreuse jusqu'au camp des réfugiés.

A Kampala, éloigné d'environ six cents kilomètres, vivait une missionnaire du Ruanda, à la retraite, qui entendit parler de la situation. Empruntant une tente et reprenant ses vêtements de campeur, Dora Skipper se mit en route pour rejoindre Danatira à Maranyundo. Chaque jour, elle visitait le camp à bicyclette, faisait la connaissance des réfugiés, prenait leurs noms, recherchait leurs parents, s'occupait des malades et leur parlait de l'amour de Dieu. Elle connaissait bien leur langue, ayant été l'une des premières missionnaires à Gahini, où elle arriva en 1930, tout de suite après la grande famine.

Beaucoup de réfugiés venant de Shyira étaient déjà chrétiens. Ils se rassemblèrent aussitôt autour de Dora Skipper et formèrent un centre d'espérance et de foi.

Beaucoup se repentirent de leur désespoir. Dieu aida certains d'entre eux à aller plus loin et à se repentir de leur haine envers ceux qui leur avaient fait du mal. Ils commencèrent à comprendre qu'ils devaient s'efforcer de venir en aide à ceux qui ne savaient comment sortir de leurs difficultés.

Mais il y eut un cri de détresse lorsque la petite communauté apprit que Dora devait retourner à Kampala, ayant d'autres engagements ne lui permettant pas de passer plus de quelques semaines à Nyamata. Ils pensaient ne pouvoir jamais la laisser partir. C'est alors qu'on demanda de l'aide à Ibuye; Yona et Marie répondirent à l'appel, et pourtant, à cette époque, Marie attendait un autre enfant. L'évêque demanda officiellement à Yona d'envisager un départ immédiat pour six semaines, avant de prendre une décision définitive. Ainsi, avant le départ de Dora, on savait qu'un pasteur la remplacerait.

Le premier jour où Yona visita Nyamata, ce qu'il vit aurait suffi à décourager bien des gens. Il y fut conduit de Shyogwe par Pierre et Elizabeth Guillebaud, pour trouver qu'il était interdit d'y pénétrer sans la permission du docteur belge de Kigali, à cause d'une épidémie de fièvre typhoïde.

Il y eut ensuite l'habituelle et longue attente sous un soleil ardent, dans une file de voitures et de camions, en direction du bac. Tandis qu'ils attendaient, ils commencèrent à parler à quelques réfugiés qu'ils trouvèrent là, mais leurs réponses étaient pleine d'amertume.

Yona et ses compagnons partagèrent leur pique-nique à l'ombre et prièrent pour que leur soit accordée une

plus grande mesure d'amour chrétien. Puis, continuant leur chemin, pour rencontrer d'autres déceptions, ils arrivèrent à un barrage en travers de la route. La voiture dut être vaporisée et visitée à cause de la mouche tsé-tsé. « Marie pourra-t-elle jamais rester ici ? » se demandait Yona. De grosses pierres faisaient saillie sur la route, qui pouvaient trouser le carter du moteur s'ils conduisaient négligemment; à un tournant, ils arrivèrent soudain à une vaste clairière dans la brousse, miroitant d'abris en tôle ondulée, et pleine de la fumée, de la poussière et du bruit des bidonvilles des réfugiés.

Ils montrèrent leurs laissez-passer au dispensaire, mais, avant de poursuivre leur chemin, ils durent se soumettre à une vaccination antityphoïde. Une étrange apparition surgit alors dans le ciel. C'était un hélicoptère amenant deux officiers belges. Tandis qu'il atterrissait sur le terrain de football, Yona, tenant son bras douloureux, sortit précipitamment pour examiner avec attention cet objet étrange, en même temps que des centaines d'enfants réfugiés, aux grands yeux, venaient de toutes les directions.

Les regards de Yona quittèrent bientôt l'hélicoptère. Les enfants attiraient son attention. Beaucoup d'entre eux étaient orphelins. Son cœur alla vers eux; comme tous les enfants, ils reconnurent en lui quelqu'un qui les aimait. « Voilà sans doute mon école du dimanche », pensa-t-il.

Ils visitèrent la salle du dispensaire qui, provisoirement, hébergeait les cas de typhoïde. « Ils sont venus ici pour mourir », dit quelqu'un à Yona. Comme ils

la parcouraient, ils rencontrèrent un groupe de fossoyeurs. « Nous en enterrons huit par jour », dit l'un d'entre eux, mais plus tard on découvrit que c'était une exagération.

Yona était silencieux tandis qu'ils montaient vers la petite église protestante de Maranyundo. C'était une très petite église faite de torchis et de clayonnages, au toit de chaume délabré. A côté était le foyer de James et Danatira, toute petite hutte de chaume et de torchis ne mesurant que trois mètres sur quatre. « Où habitez-vous, Yona ? » demanda Pierre, tandis que la petite foule courait à leur rencontre. Mais ce qui manquait à Maranyundo en espace était compensé par l'amour des chrétiens. La petite communauté était là pour accueillir Yona, et elle le fit avec un hymne de louange. C'était la chaleur de la fraternité dans le plus humble des cadres. James était de retour, et bientôt lui et Danatira eurent préparé leur simple repas, et, ce qui fut encore mieux accueilli, après la chaleur torride du camp, de l'eau froide pour se laver. L'eau est précieuse à Maranyundo; elle doit être transportée sur la tête pendant plus d'un kilomètre, car les sources sont rares et très espacées dans le Bugesera. Pendant le repas, on apporta le lit de camp de Yona et on le plaça dans la petite pièce centrale. « Où donc dormirait le pasteur ? » pensaient-ils. Comprenant cela, et avec un sourire: « Mettez mon lit de camp ici », dit Yona, montrant du doigt un coin entre la table et le mur, derrière la porte d'entrée.

James et Danatira parurent stupéfaits. « Comment le nouveau pasteur pourrait-il vivre dans de telles

conditions, sans aucune tranquillité ni pièce bien à lui? » Mais Yona insista. Son esprit heureux et son humeur joyeuse les rassurèrent. Ils virent en lui un frère dont la simplicité et la modestie gagnèrent leur cœur.

Ils prièrent ensemble autour de cette table, et Yona se repentit ouvertement de toutes ses craintes, crainte de la maladie, de la chaleur, du manque d'eau, crainte des conditions primitives de vie, crainte de ne pouvoir jamais amener Marie et les enfants à Nyamata et crainte d'y mourir.

Ils placèrent toutes ces craintes dans les mains de Jésus, tandis qu'ils ouvraient leur cœur les uns aux autres, et la purification par le sang de Jésus leur apporta la paix. Puis ils chantèrent un hymne de louange: *Gloire, gloire à l'Agneau!*

Après le repas, ils parcoururent deux des principales installations, allant de pièce en pièce, visitant les gens et les invitant tous à se réunir sous un certain arbre. Cet emplacement commençait déjà à être bien connu. C'était un très grand arbre à l'ombre duquel on était protégé du soleil brûlant. Ils parlèrent de Celui qui, dit la Bible, pouvait être pour nous semblable à l'ombre d'un grand rocher dans une terre altérée. Ils apprirent ensuite un chœur aux enfants. (Pierre avait apporté son accordéon.) Voici les paroles;

Jésus est mon Sauveur
Je ne serai pas ébranlé.

*Comme un arbre planté près d'un courant d'eau,
Je ne serai pas ébranlé.*

Quand j'aurai des difficultés
Je ne serai pas ébranlé.

*Comme un arbre planté près d'un courant d'eau,
Je ne serai pas ébranlé.*

Quand le démon me tentera
Je ne serai pas ébranlé.

*Comme un arbre planté près d'un courant d'eau,
Je ne serai pas ébranlé.*

Puis, toujours à l'ombre du grand arbre, Yona et ses amis parlèrent aux enfants et aux adultes de Jésus, l'arbre de vie dont les feuilles sont pour la guérison. Ils leur lurent le psaume premier et leur expliquèrent comment nous aussi pouvons être « comme un arbre planté près d'un courant d'eau ». Alors, en temps d'orage et de tempête, nous demeurerons fermes, en temps de sécheresse, nous ne serons pas desséchés, car nous vivrons de ces eaux qui ne tarissent jamais. « Si vous n'êtes pas enracinés en Christ, ajoutèrent-ils, tout peut vous ébranler; le vent de la haine, le vent de la crainte, n'importe quel vent; vous êtes fouettés et secoués par le vent. »

Mais si « Jésus est mon Sauveur, je ne serai pas ébranlé ». Ce petit chœur devint le leitmotiv des enfants. Dès que des visiteurs arrivaient, ils se précipitaient hors de chez eux en le chantant.

Après avoir d'un geste dit au revoir à ceux qui l'avaient amené, Yona retourna avec James et Danatira vers le coin dans leur maison qui serait sa « chambre du prophète ».

UN CŒUR REMPLE DE COMPASSION

Les réfugiés sont devenus un problème mondial et les gens se sont habitués au spectacle de leurs souffrances. Mais ce n'est pas un nouveau problème. Il y a longtemps, le peuple élu de Dieu fut emmené de son pays à Babylone. En patriote hébreux, le prophète Ezéchiel ressentit de toutes les fibres de son être la grande tragédie de tout cela. Près du fleuve de Kébar, « J'allais, irrité et furieux », dit-il. N'est-ce pas là la première réaction des chrétiens, lorsqu'ils voient la cruauté de l'homme pour l'homme? Cependant Ezéchiel trouva une réponse à cette réaction instinctive d'irritation, car il ajoute: « Et la main de l'Eternel agissait sur moi avec puissance. »

Nous, missionnaires, avons souvent besoin de demander au Seigneur de nous pardonner lorsque nos réactions étaient vives et nos actes parfois irréfléchis à la vue de femmes, d'enfants et de vieillards sans défense, chassés de leur foyer, dépouillés de tout ce qu'ils avaient, réduits à la famine, battus et tués. Dieu devait nous montrer qu'il est parfaitement inutile d'aller avec irritation vers des gens qui sont déjà irrités et furieux. On ne peut apporter aucun apaisement en

agissant ainsi. Au Calvaire, Jésus, rempli de compassion, s'écria: « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Au Calvaire, nous sommes par Lui convaincus de notre animosité. Il nous apprend vraiment à « pleurer avec ceux qui pleurent » et non pas à « haïr ceux qui nous haïssent ». Le chemin du Calvaire est un chemin de guérison et de pardon qui conduit les hommes non pas à blâmer les autres, mais à voir leur propre péché et à se repentir. Et ainsi l'amour de Dieu inonde ceux qui ont besoin de guérison, mais surtout d'amour et de compréhension.

Près d'un autre fleuve, le Nyabarongo, boueux et infesté de crocodiles, Yona, comme Ezéchiel, était assis avec ces exilés, apprenant à souffrir avec eux dans toutes leurs détresses. Leur désespoir était profond et intense; ils se sentaient abandonnés de Dieu et des hommes. Ils dissimulaient souvent cela sous une insouciance superficielle caractéristique de l'aristocratie du vieux Ruanda. Ils avaient autrefois un proverbe d'une arrogance typique qui disait: « Dieu passe la journée à l'étranger mais rentre pour la nuit au Ruanda. » Maintenant, les gens disaient avec cynisme: « Il a oublié le chemin qui conduit vers nous. » Mais Dieu leur avait envoyé Yona pour leur montrer qu'Il ne les avait pas abandonnés et ne les abandonnerait jamais.

Ainsi Yona, assis parmi les réfugiés, demandait à Dieu de lui donner de les aimer, et il sentit en lui cet amour pour eux. Les gens y répondirent, alors qu'ils pensaient que tout amour avait disparu de ce monde, et ils coururent vers lui. On pouvait toujours aller à

lui. Il avait une façon caractéristique de se pencher légèrement, la tête de côté, comme s'il était toujours prêt à écouter ceux qui voulaient lui parler. Même lorsqu'il était occupé à des comptes ou à des affaires d'église ou de construction, ils savaient qu'il trouverait le temps de les écouter. On faisait souvent la queue devant sa maison et il s'intéressait à chacun. Il savait reconnaître ceux dont les besoins étaient les plus grands. Il lui arrivait de s'éclipser l'après-midi pour visiter quelqu'un qui avait de mauvaises fréquentations et nécessitait un mot d'avertissement. On faisait généralement attention à cet avertissement parce qu'il était évident qu'il venait d'un cœur plein d'amour. Il saisissait toute occasion de diriger les réfugiés plongés dans le désespoir vers Celui qui ne change jamais, même lorsque tout change autour de nous.

On peut voir, du plateau du Bugesera, de nombreuses collines du Ruanda central. Une ligne de volcans éteints se profile par temps clair au-delà et les domine; ils séparent le Ruanda du Congo et de l'Ouganda. Les deux plus élevés ont occasionnellement de la neige et de la glace au-dessus de quatre mille mètres et leurs sommets sont généralement cachés par les nuages. Mais la montagne à l'extrémité orientale de la chaîne est le plus souvent dégagée. C'est un point de repère bien connu de tout le Ruanda, et s'élevant à près de quatre mille mètres; son sommet, un cratère, dissimule un petit lac glacé. Il porte un nom intéressant, Muhabura, qui dérive du verbe signifiant « montrer le chemin »; le préfixe *mu* s'emploie pour une personne. Le nom de la montagne pourrait se traduire ainsi:

« Celui qui montre le chemin (quand vous êtes perdu) ».

La plupart des réfugiés de Nyamata, on s'en souvient, étaient venus des environs de Shyira, au pied du Muhabura. C'était en quelque sorte « leur montagne ». Il leur avait semblé, lorsqu'ils avaient effectué en camions et dans la poussière ce long voyage plein de détours, qu'ils étaient allés aux extrémités de la terre, car ils avaient atteint un pays complètement différent du leur. Et voici qu'un matin, se profilant à l'horizon brumeux, ils virent leur montagne, durable et immuable. Yona leur expliqua que Jésus est comme cette montagne. Il est Celui qui ne change pas et ne fait jamais défaut. Lorsque nous Le voyons s'élever, nous nous repérons. Il est venu dans ce sombre monde et Il a dit : « Je suis le chemin... nul ne vient au Père que par Moi. » Parfois, lorsque les réfugiés se réunissaient pour l'étude biblique, cette image de la montagne leur apportait une nouvelle espérance.

Yona était depuis quelques semaines à Nyamata, lorsqu'il y eut une nouvelle affluence de réfugiés, venant cette fois de la région de Kigème, et comprenant un nombre considérable de membres d'Eglises protestantes. Leur arrivée était inattendue, même de M. Triplot. Ils furent déversés au centre sans nourriture et certains d'entre eux ne possédant que ce qu'ils portaient sur eux. Yona suggéra à M. Triplot de les loger à proximité de Maranyundo. Il fut volontiers de cet avis et mit à la disposition des nouveaux venus tout le matériel de construction et de travail nécessaire, ainsi que des vivres. A cette époque, Yona eut presque journellement l'occasion de voir M. Triplot et de le

consulter au sujet de ce qu'on faisait, et M. Triplot l'appréciait beaucoup et avait grande confiance en lui.

Déjà un certain nombre de réfugiés chrétiens, parmi les premiers arrivés, avaient choisi des emplacements à Maranyundo pour leur maison. Ils avaient apporté les matériaux de construction qui leur avaient été attribués et ils avaient demandé à Yona la permission de construire à proximité de l'église. Ainsi, une petite communauté s'était développée là, qui s'agrandit avec la nouvelle affluence de protestants venant de Kigème. Ces derniers étaient remplis de gratitude pour l'accueil qu'ils avaient reçu, et Yona se réjouissait de voir l'œuvre de Dieu se développer.

Au bout de six semaines, convaincu que Dieu l'avait appelé à cette œuvre, Yona partit consulter Marie à Ibuye, parce qu'il attendait impatiemment le jour où elle pourrait le rejoindre. Mais, comme il y avait partout des épidémies, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il fût abattu par la fièvre. Il dut retourner à l'Hôpital d'Ibuye. Marie lui reprocha de ne pas prendre assez soin de sa santé; sa seule réponse fut celle-ci: « Marie, ne sais-tu pas que le Fils de l'Homme n'avait pas un lieu où reposer Sa tête? Et, de toute façon, ne t'inquiète pas; on prend soin de moi à Nyamata. » Dès qu'il se sentit mieux, il retourna, seul une fois de plus, au Bugesera. L'heure n'était pas encore venue pour Marie et sa famille de le rejoindre.

AMOUR MIS EN PRATIQUE

Bien que le docteur et M^{me} Hindley et d'autres eussent la possibilité de visiter fréquemment Nyamata, y restant un jour ou deux, Yona avait besoin d'une aide plus permanente, et Dieu avait préparé Doreen Peck pour cela. Elle travaillait à Shyira depuis de nombreuses années; aussi connaissait-elle la région d'où beaucoup de ces réfugiés étaient venus et était-elle pleine de zèle pour les visiter. Etant donné ses autres engagements, et jusqu'à ce qu'une maison puisse lui être construite, elle ne put d'abord venir qu'occasionnellement.

Sa petite voiture fut une aubaine. Doreen et Yona parcoururent les abris des réfugiés, visitant les malades, spécialement pendant l'épidémie de typhoïde, tenant des réunions en plein air en des endroits variés des camps, questionnant des fonctionnaires belges, distribuant des vivres, des médicaments, des vêtements. Doreen était stupéfiée de voir combien on aimait et respectait Yona, et combien les enfants se pressaient aux réunions en plein air et se tenaient tranquilles dès qu'il leur disait de l'être.

Beaucoup d'enfants avaient perdu leur père. Ces

orphelins trouvèrent en Yona un père qui jouait avec eux et les aimait. Ils couraient vers lui chaque fois qu'ils le voyaient arriver, prenaient sa main, se cramponnaient à son vêtement, portaient son sac, et voulaient pousser sa bicyclette. Partout où il allait, des douzaines d'enfants le suivaient, courant derrière lui tandis qu'il descendait la route. Il n'avait jamais oublié le jour où il reçut la balle de tennis, des années auparavant, à Gahini, et il savait que chacun de ces enfants pourrait saisir la main de Jésus, comme il l'avait fait lui-même.

Fréquemment, une voiture arrivait avec quelque visiteur spécial, un représentant des organisations mondiales pour l'aide aux réfugiés, la Croix-Rouge, le Conseil mondial des Eglises ou la Commission des Nations Unies pour les réfugiés. Un des missionnaires les accompagnait généralement. Yona disait alors aux enfants qui ils étaient, et ces nouveaux venus se trouvaient bientôt entourés de ces enfants turbulents, montrant tout du doigt et regardant leurs caméras.

Yona n'aimait jamais dire au revoir à ces visiteurs distingués sans leur parler des choses de Dieu. Il attendait le moment favorable, appelait quelqu'un pour traduire, puis, avec tact et d'une façon charmante, il demandait: « Puis-je vous donner mon témoignage, monsieur? » Il disait alors ce que le Seigneur Jésus avait fait pour lui, et, calmement, demandait: « Le connaissez-vous? » Certains n'oublieront jamais ces conversations.

L'intérêt porté par toutes ces œuvres augmenta le travail et créa de nouveaux problèmes. Il fallut un

bureau et des entrepôts. Des camions chargés de vivres tels que lait en poudre, vitamines et médicaments commençaient à arriver. Des quantités de couvertures, de manteaux, de pantalons, de chemises, de shorts, de robes et de vêtements d'enfants furent envoyés par la Croix-Rouge. Yona reçut ensuite de fortes sommes d'argent de fonds de secours pour réfugiés, pour acheter à Kigali des tonnes de haricots pour les plus nécessiteux et pour la semence. Etant en bons termes avec les services de l'agriculture, il put obtenir d'eux des graines et des jeunes plants, en particulier des rejets de bananiers et des plants de caféiers. Tout cela impliquait des voyages continuels, des entretiens, et il fallait organiser les transports.

Mais il y avait surtout le problème de la distribution. Comment trier et distribuer tout cela? Il y en avait rarement assez pour tous, et la tristesse ou la jalousie régnaient si les uns en avaient trop et d'autres pas assez. Certains trichaient toujours pour obtenir plus que leur part, et les plus nécessiteux n'étaient pas forcément ceux qui criaient le plus fort.

Yona avait une nature sensible et détestait voir la souffrance; et il devait choisir et être ferme. Il avait besoin de la sagesse de Salomon et de la perspicacité de Sherlock Holmes pour détecter la malhonnêteté et assurer une distribution équitable. Tout cela impliquait des heures de travail patient. On pensa plus tard qu'il valait mieux parfois mettre en commun les approvisionnements et les partager également entre les catholiques et les protestants, par l'intermédiaire de l'administrateur du camp.

Partout où ils allaient, ils étaient assaillis de questions pathétiques telles que: « Pasteur, j'ai besoin d'une couverture. » ... « Mon bébé n'a pas de lait. » ... « Pouvez-vous m'aider à trouver mon mari? »

Les visites de Yona aux conseillers belges et aux fonctionnaires africains du nouveau gouvernement devinrent fréquentes, et il gagna bientôt toute leur confiance; en fait, les administrateurs l'envoyaient chercher pour lui demander conseil. Le don de Doreen pour la comptabilité fut une grande aide à un moment où des fonds importants, affectés à la construction, l'alimentation, etc., devaient être administrés avec soin.

Dieu avait donné à Yona une compréhension et une habileté extraordinaires pour diriger et administrer, mais aussi pour exécuter le vaste programme de construction dont on l'avait chargé. Il avait beaucoup appris pendant les jours passés avec Ted Sisley à Shyogwe. A côté de l'aide qu'il accordait aux réfugiés pour s'établir près du centre de Maranyundo, un des premiers travaux qu'il eut à entreprendre fut la reconstruction et l'agrandissement de l'école primaire. C'était une petite école rurale de quatre classes, se débattant pour vivre, mal construite, mal équipée et insuffisante pour cette grande affluence d'enfants. Avec l'aide des matériaux et de la main-d'œuvre fournis par le gouvernement, il put la reconstruire entièrement, ajoutant même une grande salle qui pouvait être utilisée pour des services religieux.

Ce fut une joie pour Yona de trouver tant de constructions à faire, l'école d'abord, diverses maisons ensuite pour le personnel, y compris la sienne, puis la

petite maison pour Doreen et plus tard l'église. Il savait que l'un des plus grands dangers des camps de réfugiés est l'apathie et l'ennui, conduisant à la délinquance et à l'intrigue. Les projets de construction enlevèrent les fainéants des routes, fournirent une occupation à leurs mains et à leur esprit, mirent un peu d'argent dans leur poche, et les aidèrent sur le chemin de l'indépendance et de la dignité personnelle. Les uns portèrent des pierres pour les fondations, d'autres fabriquèrent et transportèrent des briques, d'autres encore corroyèrent l'argile ou portèrent l'eau; ceux qui avaient les compétences nécessaires s'occupaient de la construction même, de charpenterie et de menuiserie. Occasionnellement, lorsqu'il y avait des projets spéciaux pour l'église, Yona donnait l'élan en faisant faire des travaux par des volontaires. Toutes ces activités contribuaient à apporter une espérance nouvelle et un but dans la vie de ceux qui désespéraient.

Yona raconte ces journées avant que Marie ne vienne le rejoindre dans une lettre aux « Amis du Ruanda », publiée dans les *Notes du Ruanda*:

Nyamata, 17 janvier 1961.

« Mes chers amis,

» Parmi les réfugiés ici à Nyamata, certains ont été des chefs, et d'autres avaient maison et dépendances; ils n'ont maintenant absolument plus rien; leurs vaches leur ont été enlevées, ainsi que leurs maisons et tous leurs biens.

» Ils sont ici dans de très petites maisons construites pour eux et se nourrissent des vivres qu'on leur donne,

car il ne leur en reste plus des leurs. Les vêtements qu'ils portaient lorsqu'ils sont arrivés sont maintenant usés, mais louez le Seigneur pour les amis qui les ont aidés à se vêtir.

» Dans toutes ces difficultés nous bénissons Jésus qui est toujours avec nous. Il ne nous a jamais abandonnés et a rendu nos frères capables de se donner pour nous aider de nombreuses manières. Les missionnaires, et en particulier le D^r et M^{me} Hindley et d'autres docteurs, le D^r Church et le D^r Henderson, viennent presque chaque semaine; ainsi, les réfugiés sont soulagés dans leurs maladies, et cela nous aide aussi parce que, lorsque nous allons leur prêcher l'Évangile, ils nous acceptent avec affection.

» Une femme mourut un jour, laissant son petit bébé âgé de deux semaines seulement. M^{me} Hindley était alors avec nous; elle amena le bébé à l'hôpital à Ibuye pour qu'on prît soin de lui, et beaucoup disaient: « La mission protestante est vraiment de Dieu parce » que les gens sont sauvés; ils nous aiment et le » montrent par leurs œuvres. » A partir de ce moment, le père du bébé se joignit à nous.

» Beaucoup sont ainsi venus vers nous et sont prêts à recevoir l'Évangile. Chaque fois que nous allons tenir des réunions dans les camps, les foules se rassemblent, désireuses d'entendre la Parole de Dieu, et beaucoup ont demandé des Bibles.

» Nous avons six classes dans l'école et nous louons vraiment Dieu pour la façon dont Doreen Peck est venue nous aider à l'école.

» Nous louons Dieu de ce que, pendant ces trois

derniers mois, douze de nos réfugiés ont vraiment été sauvés; huit de plus le furent aussi le jour de Noël, et cela se voit sur leur visage; ils sont pleins de joie, bien qu'ayant tout perdu. D'autres, déjà sauvés, ont reçu de nouvelles bénédictions; nous sommes une équipe pour prêcher l'Évangile. Beaucoup sont venus de la région de Shyira et étaient déjà chrétiens.

» Ce qu'il nous faut maintenant, c'est un hôpital à nous, où l'on puisse s'occuper des malades et les soigner, et avoir ainsi une nouvelle occasion de prêcher l'Évangile. Nous prions Dieu de nous envoyer un docteur qui soit vraiment appelé à venir vers nous. Tous les réfugiés ici en ont besoin. Priez donc avec nous pour cela.

» Priez aussi pour ma femme et pour moi. Depuis six mois, elle n'a pas pu venir ici, parce qu'il n'y a pas de maison pour nous à Nyamata. Mais Dieu a continué à nous diriger et à nous aider et il nous a donné en abondance la paix qui vient du Calvaire.

» Nous sommes unis à vous en notre Seigneur Jésus-Christ.

» Votre ami, YONA. »

LE FOYER AU BUGESERA

Yona termina enfin sa maison, et il put aller chercher Marie et sa famille. Ils emménagèrent avec leur bébé, Joy, né pendant leur séjour au collège d'Ibuye. Alors commença peut-être la partie la plus fructueuse de la vie de Yona, pendant laquelle toutes ses capacités trouvèrent leur plein épanouissement. L'extraordinaire développement de la communauté protestante fut un hommage à son ministère infatigable.

A Gikomèro et à Shyogwe, et maintenant à Nyamata, Dieu se servit du témoignage de ce foyer chrétien pour attirer les hommes à Christ. Leur mariage fut un mariage d'amour, ce qui n'est peut-être pas habituel en Afrique. On constatait facilement que Marie n'était pas une esclave, comme le sont si souvent les femmes dans un foyer païen. Et les femmes trouvaient cela tellement étonnant! « Est-ce qu'il ne vous bat jamais ou ne vous maudit jamais? » demandaient-elles. « Non, répondait Marie. Au contraire, il demande parfois mon pardon, et je demande le sien et Jésus nous pardonne. Ensuite nous prions. » Et les femmes, stupéfaites, hochaient la tête, sans parler.

Au début de 1961, peu après l'arrivée de Marie, Dieu

permit qu'ils fussent une fois encore éprouvés par la maladie. La petite Joy, qui avait maintenant deux ans, fut soudain atteinte d'une violente fièvre et au bout de quelques heures fut aux portes de la mort. Yona était à Kigali pour affaires. On ne disposait d'aucune voiture pour emmener l'enfant à l'hôpital et, avant que l'on pût faire quoi que ce soit, ou même prévenir Yona, la petite fille mourut. Les gens affluèrent pour sympathiser et pleurer avec eux. Une grande foule se rassembla pour les funérailles. Yona parla et ce fut un moment de témoignage de foi triomphante. Il n'eut aucune parole de blâme ou de contestation contre la volonté de Dieu.

« Comment pouvons-nous pleurer, disait Yona, quand notre Père, dans Sa bonté, agit pour notre bien et pour celui de cet enfant? » On entendit quelqu'un faire cette remarque: « Maintenant enfin nous voyons une foi agissante, celle qui apporte le réconfort devant la mort et dans la tristesse. »

Yona et Marie dirent plus tard qu'ils avaient compris que la mort de Joy était à la gloire de Dieu, et qu'Il l'avait permise afin qu'ils puissent entrer plus profondément dans la tristesse et la souffrance des réfugiés. « Mais, ajoutaient-ils, nous n'avons pas souffert autant qu'eux. » Eux avaient perdu tout ce qu'ils possédaient et souvent aussi des bien-aimés, mais il restait encore tellement à Yona! Par-dessus tout, ils avaient Jésus, et sa lumière brillait de leur foyer et de l'église de Maranyundo dans les ténèbres de la tristesse environnante.

A cette époque, une certaine stabilité régnait dans la région où la plupart des familles s'étaient installées. Mais il y avait de nombreux cas spéciaux de grandes

tribulations parmi les personnes âgées, les veuves et les orphelins, et en particulier parmi les réfugiés arrivés après la fin des distributions gratuites de vivres. Yona avait une sympathie infinie pour eux tous. Il était toujours désireux de les aider avec le peu qu'il avait.

Quand il voyait des gens affamés et sans vêtements, il disait à Marie: « Viens voir ceux dont Jésus parlait dans l'Évangile quand il disait: « J'avais faim et vous » n'êtes pas venus me donner à manger, j'étais nu et » vous ne m'avez pas vêtu. » Alors ils allaient voir ce qu'ils pourraient faire pour les aider. Les réfugiés étaient souvent très irritants; c'est un aspect du « complexe du réfugié » dans le monde entier; et Yona était souvent exaspéré par eux. Mais il se repentait vite de son impatience ou de la moindre dureté, et, à cause de cela, ils étaient attirés vers lui et vers son Seigneur. On pourrait raconter beaucoup d'histoires des problèmes personnels et variés qu'ils eurent à affronter, avec le Seigneur Jésus.

On trouva un jour une jeune maîtresse d'école, qui n'était pas une réfugiée, en train de voler des vêtements de réfugiés. C'était une très grave faute qui ne pouvait être passée sous silence. Yona réunit les chrétiens plus âgés pour juger ce cas, et l'on décida à l'unanimité que la jeune fille devait être suspendue de ses fonctions. Yona et Marie savaient qu'elle ne pourrait rester seule, sans salaire. Tout en approuvant la décision, ils eurent donc pitié d'elle et la prirent dans leur foyer pour demeurer avec eux.

Dans une autre occasion, ils furent appelés auprès d'un homme mourant de la lèpre. Sa fin était proche

et il demanda à Yona de prier avec lui. Tandis que Yona lui parlait et le dirigeait vers le Sauveur, il se rendit compte que le souvenir d'une dette impayée tracassait le mourant. Yona savait bien qu'étant réfugié, il ne pourrait jamais la payer; alors il lui dit: « Je la paierai moi-même », et l'homme mourut en paix. Lorsque plus tard la veuve raconta l'histoire, elle confirma que Yona tint sa promesse et paya la dette de son propre argent.

Dès le commencement, les femmes de la région affluèrent chez Marie pour apprendre les travaux d'aiguille et entendre l'Évangile. Elle disait en riant que Yona l'aidait à distribuer les aiguilles. Elle répartit les femmes en classes; celles de la classe supérieure apprenaient à broder des motifs compliqués. Les missionnaires l'aidaient en lui fournissant le tissu et la soie. Le Seigneur Jésus rencontra ces femmes, comme Il en rencontra d'autres, il y a longtemps, dans la maison de Dorcas.

La communauté chrétienne, qui grandissait au voisinage de l'église de Maranyundo, et les grands camps de réfugiés à Nyamata et près de la frontière du Burundi au sud, avaient stimulé le petit réseau d'églises de village aux prises avec des difficultés et existant avant l'arrivée des réfugiés. L'activité des vieilles églises qui avaient périclité fut reprise et de nouvelles églises furent créées. Dans toute la région, des foyers de lumière et de témoignage chrétien apparaissaient. Partout, on réclamait des instituteurs, des écoles, des visites. Yona, en bon berger, répondait joyeusement à tous les appels et à toutes les occasions.

En fin de semaine, il visitait souvent une des églises, à pied ou à bicyclette, le long des étroites pistes de forêt, courant toujours le risque d'être attaqué par un buffle. Après le service, il rassemblait les responsables et organisait un comité local pour s'occuper de questions telles que l'entretien d'un instituteur, la construction d'un lieu de rencontres, la création d'une école pour enfants, etc. Tous venaient chez lui avec leurs problèmes personnels. Il était fatigué, il avait soif, mais il les écoutait, de bonne grâce et patiemment. Parfois, aux plus affamés, il disait: « Suivez-moi à la maison, nous causerons. » Il partait vite à bicyclette, afin d'arriver chez lui avant eux et il disait à Marie; « Des étrangers de plus pour le repas, ma chère Marie! » Elle ne se plaignait jamais, car elle savait qu'elle ne pourrait leur prêcher l'Évangile si elle fermait son cœur à leurs besoins matériels. Tandis qu'ils subvenaient aux besoins des autres, ils s'aperçurent que Dieu pourvoyait aux leurs.

On ne savait jamais qui on pourrait rencontrer dans le foyer hospitalier de Yona et Marie. C'étaient souvent des fonctionnaires locaux du gouvernement, des bourgmestres ou des conseillers des communes voisines. Ils venaient généralement pour des questions administratives, mais Yona parvenait souvent à détourner la conversation vers les choses spirituelles. Lui aussi allait les voir et ils travaillaient ensemble dans l'harmonie.

Le préfet de Kigali, dont dépendait Nyamata, avait un véritable respect pour lui. Cet administrateur africain était un homme modéré et raisonnable, et

Yona avait de fréquentes occasions de le voir à Kigali. Une fois, en 1961, lorsque le préfet vint à Nyamata, il réunit tous les réfugiés et ceux qui vivaient là avant eux, ainsi que les autorités civiles et religieuses. Dans son allocution, il les félicita de vivre en paix et les supplia d'éviter toute dispute. Il s'éleva contre n'importe quelle forme d'intimidation ou de provocation, de la part des Tutsi ou des Hutu. Lorsqu'il eut fini, il demanda à Yona de parler à la foule, et Yona démontra, avec clarté, où trouver la véritable paix. Ce fut comme si le préfet désirait reconnaître publiquement son influence, à Nyamata, pour la paix et l'harmonie.

Non seulement le préfet, mais aussi d'autres fonctionnaires du gouvernement respectaient le pasteur Yona et admiraient ses manières franches et courtoises. Il avait aussi beaucoup d'amis parmi les commerçants indiens et swahili.

Depuis 1959, des barrages de routes, gardés par des soldats qui exigeaient des laissez-passer militaires, étaient devenus une source de difficultés pour le voyageur. Mais pour Yona il n'y avait point de barrière, car il avait gagné l'amitié de la police et des soldats en bavardant avec eux et en leur donnant des tracts.

Un jour, Doreen Peck et Yona parlaient avec un conseiller agricole belge et la conversation roula, comme cela arrivait souvent, sur la religion. Yona cueillit deux fleurs, une rouge et l'autre blanche, ainsi qu'une feuille sombre. Levant la feuille, il dit: « Voici l'image de nos cœurs contrôlés par le péché. » Puis il présenta la fleur rouge, et expliqua que Dieu avait

permis que Christ mourût pour le péché du monde et que Son sang précieux recouvrit et effaçât le péché. Puis il prit la fleur blanche en disant: « Monsieur, il importe peu que nous soyons catholique ou protestant; ce qui importe c'est que notre cœur puisse être aussi blanc que cette fleur. » Le Belge se tourna vers Doreen et dit: « Oui, il a raison, là est le cœur du sujet. »

Ce ne fut pas avant 1962 que sa maison fut construite et que Doreen put s'installer à Maranyundo. Mais il n'y avait pas de garage, et tout l'argent était épuisé. La solution de Yona à ce problème fut de rassembler une foule de volontaires qui construisirent le garage à leurs moments perdus.

Pour Doreen, ce fut un temps inoubliable de communion fraternelle et de travail d'équipe avec Yona et Marie à Maranyundo. Yona était serviable et exigeant. C'était un ami fidèle qui, avec amour, faisait remarquer combien une réponse vive ou quelque impatience pouvait affliger le Seigneur et donner de Lui une mauvaise impression aux autres. Ils parcoururent ensemble de nombreux kilomètres et rencontrèrent beaucoup de difficultés: routes inondées, pannes de voiture et barages de route. Tout naturellement, Yona, en de telles circonstances, se tournait tout de suite vers Dieu, Lui disait la difficulté, et attendait patiemment Sa solution.

En 1963, le moment vint pour Doreen de retourner en Angleterre en congé. Les chrétiens de la localité se réunirent pour un repas d'adieu. C'est devenu une habitude au Ruanda, parmi ceux qui aiment le Seigneur Jésus, et c'est une occasion de se réjouir, de s'amuser, de rire et de faire de petits discours. En cette occasion

ils louèrent Dieu pour Son don de communion fraternelle dépassant les différences de race, de couleur, d'âge et de milieu social. Ce qui était plus significatif encore, dans un pays déchiré par les luttes politiques, c'était de voir les membres des deux tribus en guerre, les Tutsi et les Hutu, assis côte à côte. Ce fut vraiment une agape fraternelle, dans la pure tradition des Actes des Apôtres.

Yona fit le discours final d'adieu, disant: « Nous vous envoyons en Grande-Bretagne, vers les chers amis qui vous ont envoyée vers nous. Voulez-vous être notre ambassadrice, et leur présenter nos remerciements pour nous avoir apporté l'Évangile. Ils nous ont aimés sans nous avoir jamais vus, et nous ont envoyé des missionnaires avec l'Évangile. Nous voulons leur dire merci. S'il vous plaît, donnez-leur notre témoignage, parlez-leur de nos difficultés et dites-leur qu'il nous faut davantage de missionnaires. »

Doreen ne revit plus Yona; il mourut pendant son séjour en Angleterre.

Une autre petite fille était née chez Yona et Marie en 1963 pour remplacer Joy. Ils l'appelèrent Paix, à cause de la paix que Dieu leur avait donnée, après que leur autre petite fille leur eut été enlevée. Wesley avait alors sept ans. Yona avait entendu dire que des troubles psychologiques peuvent atteindre les enfants à la naissance d'un nouveau bébé; aussi s'occupait-il tout spécialement du petit Wesley et le prit-il souvent avec lui.

Le succès couronnait le travail à Nyamata. La communauté augmentait en nombre, les enfants affluaient

aux écoles; il y eut des centaines de baptêmes et quelques conversions remarquables. En 1962, les collectes à l'église doublèrent chaque trimestre, et un esprit d'entraide se manifestait de plus en plus. L'année suivante, plus de six mille personnes étaient instruites d'une manière ou d'une autre. Yona dit à Marie, à cette époque, qu'il se sentait très riche. Mais il savait que tout cela était l'œuvre de Dieu, et non la sienne.

CHAPITRE XIV

RÉVEIL AU BUGESERA

Ce furent des jours merveilleux, et réfugiés et gens du pays firent preuve de beaucoup de bonne volonté envers les protestants. Cependant Marie et Yona n'étaient pas satisfaits. Ils sentaient que les résultats étaient trop superficiels. Ils prièrent donc pour une action plus profonde du Saint-Esprit, semblable à celle qu'ils avaient vue longtemps auparavant à Gahini.

A Pâques 1963, ils organisèrent une convention pour les femmes et firent appel à une équipe du Burundi. Elle se composait d'Elisabeth et de Pierre Guillebaud, de Tabita, veuve âgée de Matana, de Dorothy et de son mari Paulo qui travaillaient sur les bords du lac Tanganyika, à Bujumbura, la capitale. Ils purent à peine en croire leurs yeux quand ils virent les maisons et les jardins des réfugiés, mais ils savaient que cette transformation n'avait pu venir que de Dieu. C'était Lui qui avait posé Sa main guérisseuse sur ces cœurs irrités et endurcis.

On avait pris grand soin, en construisant la maison de Yona et le centre pastoral, de ne pas abattre les grands arbres et de les inclure dans la station. Et ce fut sous ces acacias, dont l'ombre s'étendait entre la

maison de Yona et celle de Doreen, que se tint la convention pendant trois jours. Les femmes amenèrent leur mari. Le thème était le suivant: « Jésus, l'eau qui donne la vie. » Comme Il avait rencontré la femme de Samarie au puits de Sichar, Il était maintenant assis parmi les femmes de Nyamata et leur parlait. De même qu'à Mara l'eau amère fut rendue douce par le bois que Moïse reçut l'ordre d'y jeter, de même l'amertume du camp de réfugiés fut adoucie par Celui qui souffrit sur le bois de la Croix.

Elles virent comment Il mourut pour apporter de la douceur dans des situations amères, comment Lui-même but pour elles la coupe d'amertume. Dieu leur parla aussi par l'histoire de Naomi, qui demanda à être appelée Mara (amertume) au lieu de Naomi qui signifiait « heureuse ».

Et ce fut le calme avant l'orage. Beaucoup de ceux qui étaient là devaient bientôt souffrir à nouveau. Comme c'est merveilleux que ces hommes et ces femmes aient eu l'occasion d'entendre de telles paroles de réconfort! Ce rassemblement a dû être précieux au cœur de Dieu qui a « le monde entier dans Sa main ». Une vie nouvelle arrivait au Bugesera.

Pierre et Elisabeth disent qu'ils se souviennent de l'attention profonde des auditeurs à ces réunions. Pas d'embarras ni de bavardage. Les gens rentraient chez eux le soir, graves et calmes.

Marie dort dans la même pièce que Tabita et Dorothy. Elles parlèrent tard dans la nuit et une profonde affection grandit entre elles. Marie, comme elles, avait connu la solitude spirituelle en essayant

d'être une véritable « femme de pasteur ». On venait tout le temps vers elle, et on semblait la placer sur un piédestal.

Dans les dortoirs des hommes il y avait de nombreux témoignages. L'un était celui d'un vieillard nommé Paulo, sauvé des années auparavant après une lutte de six heures contre un léopard sur un arbre. C'était aux environs de 1944. Depuis lors il marche avec le Seigneur. Lorsque la mouche tsé-tsé avait dépeuplé la région, lui et sa famille étaient restés. Affligé de voir cesser le témoignage régulier de l'Eglise, il s'était mis à prier Dieu de ramener un jour l'Evangile à son bien-aimé Bugesera. Maintenant, vieillard portant encore les marques des pattes du léopard, il se réjouissait de voir cette réponse à ses prières, la tragédie se changer en triomphe et la bénédiction de Dieu descendre comme la pluie dans le désert.

Elle est merveilleuse la façon dont Dieu envoie le réveil au moment même où tout ce que les hommes ont cherché à réaliser semble échouer! Nous nous en sommes souvent souvenus pendant la saison sèche au Ruanda, lorsque les Africains brûlent les flancs de collines couverts d'herbe pour obtenir de meilleurs pâturages pour leur bétail. Après le feu, quand tout est carbonisé et noir, on dirait que la vie s'est éteinte à jamais. Mais un jour les pluies commencent, et bientôt, parmi les souches mortes et noircies, une pousse verte pointe, et puis une autre et une autre encore. Bientôt le sol est recouvert d'une belle et fraîche récolte d'herbe verte et grasse.

Il en fut ainsi dans le Bugesera. Quelqu'un du pays,

un Hutu, raconta comment il avait été sauvé et amené à faire tout ce qu'il pouvait pour aider les Tutsi exilés à rebâtir et à se sentir chez eux. Il ajouta: « Si je n'avais pas été sauvé, je serais allé avec les bandits brûler les maisons. » Jésus seul a la réponse aux haines raciales.

L'Esprit de Dieu continua à agir après le départ de l'équipe, en particulier parmi les habitants du sud de la région. Beaucoup brûlèrent publiquement leurs fétiches, et se repentirent de leur ivrognerie ou de tout autre péché. Certains d'entre eux, venus à Maranyundo, y apportèrent un esprit de joie et de louange qui fut un défi à de nombreux chrétiens de nom.

A Pentecôte, une autre équipe arriva, cette fois d'Ibuye. Alan Lindsay vint passer deux ou trois jours avec un groupe d'étudiants du séminaire. Ce fut le temps de Dieu. Le vent de l'Esprit souffla sur tout le pays. Cela réchauffait le cœur de voir le visage rayonnant de ceux qui venaient de rencontrer le Seigneur. Environ une centaine d'évangélistes, de conseillers d'Eglise et d'autres restèrent sur la colline pour ces journées. Les uns étaient des habitants du pays, d'autres des réfugiés. Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble du Seigneur Jésus, tard dans la nuit, leurs chants de louange ne cessaient de s'élever, en particulier l'hymne de réveil est-africain: « Tukurendereza Yesu » (« Jésus, nous Te louons »). Comme cela arrive si souvent, Dieu parlait autant aux petits groupes dans les salles de classe servant de dortoir qu'aux grands rassemblements.

Par la suite, trois maîtres d'école se repentirent de leurs péchés et se confièrent en Jésus, leur Sauveur. Certains des habitants du pays disaient: « Notre

Bugesera était sous l'emprise de Satan, mais maintenant Jésus est présent dans nos cœurs. Même si tous les instituteurs, évangélistes et missionnaires devaient nous quitter, Son Eglise continuerait. »

Aux réunions de Pâques et de Pentecôte, il y eut des témoignages émouvants parmi les réfugiés. Beaucoup louèrent même le Seigneur d'avoir permis ces tragédies, sans lesquelles ils n'auraient jamais entendu l'Évangile ni trouvé le salut et le repos du cœur auprès du Seigneur Jésus.

Desideri, l'évangéliste de Shyira, était l'un de ceux que Dieu avait bénis. Sa maison avait été brûlée, ses biens avaient été détruits en 1959. Lui et sa famille étaient venus à Nyamata avec ce sombre flot de réfugiés désespérés. Il ne marchait pas avec le Seigneur lorsque le malheur tomba sur eux, et par la suite son cœur s'endurcit. Il avait donné libre cours à la haine et au ressentiment, et, ayant des qualités de chef, il était devenu le porte-parole de tous les autres auprès des administrateurs belges. On le regardait comme un tel danger que M. Triplot avait averti les missionnaires que, s'il ne se surveillait pas, il serait arrêté. Ceux-ci parlèrent inutilement à Desideri. Sa femme resta fidèle au Seigneur tout le temps, et son visage rayonnant attestait auprès des autres réfugiés que, bien qu'elle eût tout perdu, Jésus la satisfaisait. Peu à peu elle ramena son mari. Et maintenant il était restauré, pardonné et heureux dans le Seigneur. La politique, les haines tribales et toute animosité contre les Blancs étaient oubliées. Lui aussi louait le Seigneur Jésus et conduisait les autres vers Lui.

Il y avait aussi Alphonse, un ancien chef qui était venu en contact avec le peuple de Dieu à Kigème en 1945. Il faisait profession à cette époque d'avoir trouvé en Christ son Sauveur et semblait le prouver en reprenant sa femme légitime, Verediyana, qu'il avait chassée. Il s'était joint à l'église de Kigème et travaillait à l'œuvre de Dieu dans cette région. Puis soudain, sans avertir, il annonça qu'il avait rejoint l'Eglise catholique romaine (la seule considérée comme respectable du point de vue social) et qu'il ne voulait plus rien avoir affaire avec ses anciens amis. Tout cela produisit une grande détresse, beaucoup le visitèrent, essayant de trouver la raison de son acte, mais il ne voulut rien dire. Les années passèrent, Verediyana mourut. Lors des troubles politiques de 1960, il perdit son foyer, ses terres et dut s'enfuir pour sauver sa vie. Avec sa nouvelle femme il vint à Nyamata. Là, il rencontra à nouveau des gens sauvés dont la joie ressemblait à celle qui l'avait attiré en 1945. Cette fois ce fut différent; il avait fait l'expérience de l'incertitude des choses de ce monde, et il était prêt à venir sans réserve au Christ qui seul peut satisfaire l'âme. Et il ne cacha plus les raisons pour lesquelles il s'était éloigné du Seigneur Jésus, dix-huit ans auparavant, c'est-à-dire par ambition mondaine et crainte de perdre sa situation. Pour conserver la faveur d'un roi terrestre, il avait déserté le Roi des Rois. Et cependant tout ce qu'il s'était efforcé de conserver ou d'acquérir avait été perdu.

Daniel Karemera, converti autrefois à Gikomèro, assistait aussi à ces réunions à côté de Yona, et son témoignage en encouragea beaucoup. En 1960, il était

évangéliste près de Shyogwe, et poursuivait son travail, jour après jour, malgré la violence et les combats environnants. En novembre, des soldats étaient arrivés dans l'église de son village et l'avaient arrêté, ainsi que deux de ses collègues, jeunes instituteurs. Ils les avaient alignés sur la place du marché pour être fusillés. Ils se mirent à courir lorsqu'on tira, et un des trois seulement fut touché. Daniel et l'autre s'enfuirent en zigzaguant afin d'éviter les balles qui pouvaient les atteindre. Leur camarade mourut, ce témoignage aux lèvres: « Mon foyer est au ciel. » (Version indigène de Phil. 3 : 20.)

Daniel arriva comme réfugié à Nyamata et fut employé dans l'une des nouvelles églises de village. Il se sentait comme un homme ressuscité d'entre les morts. Dieu lui parla au cours de ces réunions. Il se repentit de sa froideur de longue date, de ses compromis avec le péché, et tout spécialement de son penchant pour la boisson. Il travaillait maintenant dans la zone infestée de mouches tsé-tsé, zone qu'il avait toujours redoutée. Dans l'une des réunions de communion fraternelle, il raconta comment il avait traversé cette zone à bicyclette pour venir à la réunion et comment quelques mouches tsé-tsé s'étaient prises dans la manche de son vêtement. Il avait eu très peur lorsqu'il s'en était aperçu. Yona l'interrompit alors. « Comment, Daniel, dit-il, ne crois-tu pas que le Seigneur qui t'a délivré des balles peut te protéger de quelques mouches? » Daniel se joignit aux rires et aux chants de louange.

Yona parle de cette époque dans une lettre au pasteur Fred Barff, après sa visite en Afrique.

« Je vous écris, le cœur rempli de louange, à cause de l'unité qui s'est manifestée entre nous lors de votre séjour au Bugesera. Depuis, Dieu nous a abondamment bénis. En mai, nous sommes allés, en équipe, à Kindama. Beaucoup furent sauvés et brûlèrent leurs fétiches, et cent sept personnes furent baptisées. Elles ont prouvé avoir reçu le baptême du Saint-Esprit. Pendant ces récentes réunions de Pentecôte, le Saint-Esprit est venu comme un vent sur nous. Des frères d'Ibuye nous ont visités et beaucoup de personnes ont été sauvées. Leur repentance a été profonde et elles sont vraiment devenues de nouvelles créatures. Cela me rappelait ce qui arriva à Gahini en 1936 et 1937. Aujourd'hui je suis allé à Gashora pour baptiser, et j'ai trouvé que là aussi le Saint-Esprit s'était manifesté. Des hommes avaient brisé leur pipe et brûlé leurs fétiches. Ils ont la lumière de la vérité. Nous en avons baptisé vingt et un d'entre eux.

» Nous avons pleinement conscience du nombre de ceux qui prient pour nous; nous vous en supplions, continuez à prier, afin que ceux qui récemment ont été sauvés puissent croire en grâce. Un autre sujet de prières est le départ de notre sœur, Miss Peck, et nous n'avons ici personne pour la remplacer... Nous nous confions en la grâce de Dieu, pour cela aussi.

» Presque tous, jeunes et vieux, se souviennent souvent de vous. L'endroit où nous sommes allés, Rwangara, a maintenant un instituteur à demeure. Son nom est Samuel. Il a été renouvelé dans son esprit pendant ces journées. Marie et les enfants se souviennent de vous et vous saluent chaleureusement.

Nous envoyons tous des salutations à votre famille.

» Je suis votre frère en Jésus,

» YONA. »

En novembre 1963, la section du Ruanda du Conseil du diocèse se réunit pour la première fois; tout contact politique ayant cessé entre la République du Ruanda et la Monarchie voisine du Burundi, il n'était plus possible d'administrer le diocèse globalement. Le conseil se réunit à Shyogwe, où il y avait beaucoup de facilités de logement dans les écoles, et Yona fut invité à prendre la parole. Il parla sur la vision d'Ezéchiel de la vallée des ossements desséchés. « La main de l'Eternel fut sur moi, et l'Eternel me transporta en esprit, et me déposa dans le milieu d'une vallée remplie d'ossements. » Et Dieu dit au prophète: « Ces os pourront-ils revivre? » C'était comme si Ezéchiel avait pensé qu'il n'y avait point d'espoir pour la restauration et le pardon d'Israël.

Yona décrivit comment l'esprit de Dieu avait soufflé sur le Bugesera et comment beaucoup, qui semblaient morts dans le désespoir, se relevaient avec une nouvelle espérance. Tandis qu'il les appelait à la repentance et les avertissait du danger de s'écarter, comme autrefois les Israélites, du chemin de la sainteté désigné par Dieu, les membres du conseil ne se doutaient pas qu'ils avaient devant eux quelqu'un qui allait bientôt les quitter.

Quand il retourna à Nyamata, il passa beaucoup de temps en prière parce que toute la région était une fois de plus en effervescence. On commençait à venir

avertir Yona de possibles atteintes à sa vie. Des rumeurs circulaient que le Bugesera abritait des terroristes royalistes, ennemis de la nouvelle république.

Intrépides, Yona et Marie continuaient leur ministère, prêchant et enseignant sur les pas de leur Maître, se tenant à l'écart de toute politique et encourageant les gens à se tourner vers Dieu et son chemin de paix.

L'ARRIVÉE DES « CANCRELATS »

Les terroristes étaient connus sous le nom de Inyenzi, ce qui signifie « cancrelat », insecte que l'on trouve dans les maisons en Afrique, derrière les bidons et les caisses de l'office, et qui sort seulement la nuit. On désigna sous ce nom un petit groupe de réfugiés désespérés qui ne pouvaient se résigner à leur nouveau milieu et qui complotaient l'invasion du pays, afin de renverser la république et de restaurer leur roi.

Il est assez naturel que des réfugiés en exil espèrent retourner un jour dans leurs foyers, et dans les camps du Burundi, du Congo, de l'Ouganda et du Tanganyika, la propagande des « Cancrelats », secondée par des flatteries ou de l'intimidation, prit racine et porta du fruit. Des rumeurs insensées circulaient selon lesquelles des « ordres » étaient venus de leur roi banni de s'entraîner et de se préparer à combattre pour revenir dans leur pays; des armes modernes seraient disponibles, leur disait-on.

Des articles paraissaient dans la presse sur la possibilité de représailles royalistes et d'invasion du Ruanda. Certains mentionnaient les « Cancrelats » et leur action auprès des réfugiés dans les camps des pays avoisinants.

L'article suivant (reproduit avec l'autorisation du journal) est extrait d'un rapport de Geoffrey Taylor dans *The Guardian*, du 12 février 1964.

« Chaque camp contient son noyau de militants inyenzi... qui soulèvent l'opinion contre une installation permanente. Ils sont une triple menace.

» Ils empêchent l'acceptation de cette installation et tendent ainsi à recréer le problème des réfugiés professionnels du Moyen-Orient.

» En prolongeant la dépendance du secours international, ils soulèvent l'hostilité de la population indigène, qui ne jouit pas d'un tel secours.

» Enfin, ils mettent en danger la vie des Tutsi restés au Ruanda. »

Des raids irréfléchis au Ruanda furent organisés dès 1961. Ils le furent par certains chefs extrémistes des exilés, contre leurs désirs, et aussi, semble-t-il, contre celui du roi et de ses plus proches conseillers. Ce genre d'activité eut, comme le dit l'article du *Guardian*, un effet très sérieux sur la position de quiconque, Tutsi ou Hutu resté au Ruanda et suspecté d'avoir des sympathies royalistes, mais les Tutsi étaient particulièrement suspects. Il y en avait qui étaient sans doute des agents des Inyenzi. Beaucoup de ceux-là furent découverts et exécutés. Mais la majorité des Tutsi restés dans le pays, instruits et dignes de confiance, avaient accepté le nouveau régime et espéraient seulement s'établir et oublier le passé.

Cependant, la fièvre engendrée par les raids inyenzi fit naître de nouvelles vagues de haines et de rancunes

aveugles contre quiconque était connu pour être Tutsi ou royaliste, de sorte que le terme « Inyenzi » s'appliqua bientôt à n'importe quel Tutsi resté au Ruanda. Beaucoup d'innocents ainsi marqués furent l'objet de nouvelles représailles.

Ce fut particulièrement tragique à Nyamata, où les réfugiés s'installaient et semblaient bien s'intégrer à la population indigène. La plupart avaient déjà quitté les bidonvilles du centre pour les parcelles de terrain allouées aux familles le long des nouvelles routes. Des techniciens belges avaient tracé les parcelles et commencé la construction d'une maison sur chaque terrain. Le soin avait été laissé à chaque occupant de compléter la construction, d'ajouter des dépendances, et de cultiver le terrain. Certains avaient fourni un fort bon travail. Il y avait partout une atmosphère d'activité trépidante. Les uns construisaient, amélioraient et décoraient leur nouveau foyer. D'autres travaillaient le sol vierge ou plantaient. Le gouvernement avait fourni houes, scies et semences, ainsi que les matériaux élémentaires de construction.

Quand il pleut en Afrique on voit presque s'ouvrir sous les yeux les deux premières feuilles des jeunes haricots. Il y eut bientôt des carrés vert tendre de patates, de manioc, de maïs et de haricots, ainsi que des plantations de jeunes bananiers. Beaucoup eurent bientôt moissonné et vendu leurs premières récoltes. Certains avaient obtenu des laissez-passer leur permettant d'aller dans leur ancien district au pied des montagnes pour faire la paix avec leurs anciens voisins et obtenir de ramener quelques-unes de leurs vaches

et chèvres et des poulets; parfois, d'aimables voisins hutu leur avaient gardé leur bétail pendant ces mois et ces années. Ainsi la culture était pleine de promesses avec, çà et là, le bétail habituel d'une ferme. On avait pendant un an ou deux exempté chaque famille de tout impôt, afin de lui permettre de s'établir convenablement.

Bien que certains eussent été durement touchés par l'arrêt de distribution de vivres, on avait une impression générale d'espérance et d'effort. Quel contraste avec l'apathie, le désespoir, la déception et l'intrigue que l'on rencontrait dans de nombreux camps extérieurs à la région, où il semblait y avoir peu d'espoir d'intégration avec la population indigène. Yona disait qu'un grand nombre étaient si heureux dans leur nouveau foyer qu'ils ne voulaient pas retourner à l'endroit d'où ils étaient venus, même si l'occasion leur en était donnée.

Depuis le début, les relations entre les nouveaux venus et les habitants du pays avaient été bonnes. Sur un point, l'arrivée des réfugiés avait mis le Bugesera en vedette et activé son développement. La région avait été divisée en communes comme le reste du pays et chaque commune avait son propre conseil élu. La politique était une politique d'intégration, et le gouvernement avait ordonné de ne plus désigner les réfugiés par le nom d'*impunzi* (réfugié), mais par celui d'*abaturation* (habitant). Un autre facteur de paix était la patience et la compréhension de M. Triplot et d'autres fonctionnaires travaillant avec lui. Mais nous croyons que la plus grande influence de stabilisation

était la présence de ce petit groupe de chrétiens vivant à Maranyundo ou dispersés à travers tout le district, et le foyer heureux de Yona au centre.

Dieu n'avait-il pas placé Sa petite équipe là pour être le « sel de la terre », tenant en échec la corruption et l'effritement au début de ces années critiques de transition ? Sinon, comment expliquer le miracle de la paix au Bugesera de 1960 à 1963 alors que feu et destruction étaient si souvent la règle dans d'autres parties du pays ?

Satan, notre ennemi, était résolu à attaquer le développement paisible de Nyamata et à tenter de détruire l'œuvre de la grâce de Dieu. Vers la fin de 1963, les rumeurs augmentèrent de la proche invasion du Ruanda par des réfugiés vivant en pays voisins, renforcés par des bandes de soldats inyenzi bien entraînés et équipés d'armes modernes. Les plans d'invasion à partir du Congo, de l'Ouganda et du Tanganyika échouèrent en grande partie. La principale menace vint du Burundi. Et malheureusement l'itinéraire d'invasion du Burundi à Kigali traversait la brousse du Bugesera, c'est-à-dire Nyamata.

Les Inyensi avaient leurs agents à Nyamata comme ailleurs dans le Ruanda, et ceux-ci répandaient de fausses nouvelles et encaissaient des souscriptions pour financer l'invasion, se servant alternativement de promesses trompeuses et de menaces. Mais la plus grande partie de la population désirait vivre en paix. Ils savaient tous trop bien ce qu'ils allaient perdre. Yona et les autres responsables nous parlèrent avec réserve de leur anxiété et de leur conviction que rien de bon ne

pouvait venir d'une telle activité. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de se tourner vers le Seigneur, car Christ seul a la réponse à la crainte et à la haine.

Le gouvernement du Ruanda, aussi, se rendait compte de ce qui arrivait. L'armée était alertée et devenait très active entre Nyamata et Kigali. La tension montait de plus en plus. Un jour de novembre, on entendit dire que le gouvernement du Burundi avait saisi deux camions pleins d'armes modernes se dirigeant vers la frontière et qu'il avait emprisonné plusieurs des responsables de l'invasion. Ensuite vint de Bujumbura une demande du directeur de la Commission des réfugiés à l'ONU, priant le D^r Godfrey Hindley, qui avait joué un rôle important en aidant les réfugiés, de vouloir bien user de sa grande influence sur eux, et aider ainsi à repousser un essai d'invasion depuis les camps du Burundi. Ces envahisseurs furent en fait repoussés, et on espérait avoir conjuré le danger.

Ces espoirs furent de courte durée; trois semaines plus tard, l'invasion fut déclenchée une seconde fois, utilisant seulement, semblait-il, de petits groupes d'hommes qui avaient reçu secrètement un entraînement rudimentaire. Certains étaient bien armés, car toutes les armes n'avaient pas été capturées. Ils débordèrent le poste frontière et arrivèrent à Nyamata le 19 décembre 1963, aux premières heures du jour, avec leurs propres moyens de transport et d'autres voitures saisies à l'armée du Ruanda.

Beaucoup d'ex-réfugiés se cachèrent loin des envahisseurs; d'autres, sans aucun doute, se joignirent assez volontiers à eux; d'autres cependant furent forcés

de le faire sous la menace d'une mort instantanée.

Yona et Marie virent la main de Dieu dans le fait que pour quelque raison inexplicable les envahisseurs dépassèrent l'église de Maranyundo sans s'arrêter, de sorte qu'ils échappèrent au danger et au dilemme d'un contact direct avec eux.

Peu de temps après, les forces d'invasion en haillons partirent pour Kigali. Dix kilomètres plus loin, au pont récemment achevé sur la rivière, ils rencontrèrent un nombreux contingent de l'armée du Ruanda, sous la direction d'officiers blancs, qui les écrasa et les dispersa.

L'ORAGE ÉCLATE

Le gouvernement du Ruanda et l'armée réagirent immédiatement à cette provocation des réfugiés envahisseurs. Quelques jours avant l'invasion, on raconta qu'à Kigali avait été découverte une liste de noms de personnes en vue ayant payé une contribution au fond de l'armée d'invasion. Cela avait provoqué des arrestations en masse et quelques exécutions. A la nouvelle de l'invasion, beaucoup d'autres personnes furent exécutées, et dans tout le pays on intensifia la chasse aux sympathisants possibles, de sorte que des centaines furent jetés en prison dans la plus grande partie du Ruanda, souvent sur simple suspicion. Dans la plupart des cas de responsables chrétiens de notre propre Eglise, nous savons fort bien que les soupçons étaient sans fondement. Il y avait une souffrance terrible dans les prisons surpeuplées. Beaucoup moururent.

Souvent, dans de tels moments où les passions sont éveillées, une crainte et une haine irraisonnées s'emparent de la foule. L'instinct de cruauté est latent dans l'homme et il suffit du stimulant approprié pour le faire jouer. Qui ose montrer du doigt les autres et les blâmer? Qu'aurions-nous fait si nous nous étions

trouvés au milieu de cette foule en délire qui criait; « Crucifie-le! Crucifie-le! » La chasse aux collaborateurs dégénéra en chasse étendue aux Tutsi, en tant que tels, et, dans quelques parties du pays — spécialement autour de Kigème — il y eut de terribles massacres.

A Nyamata même, moins d'une heure avant cette action décisive au pont, des troupes étaient en action, faisant feu de tous côtés, et les réfugiés s'enfuirent dans le maquis. Au centre commercial, un de nos évangélistes fut atteint et tué, tandis que les jeeps passaient à toute vitesse. Yona apprit sa mort et vit la détresse de sa jeune veuve, qui savait que le corps de son mari reposait sans sépulture au bord de la route. Alors, malgré l'ordre reçu de rester chez soi, et la présence partout de soldats armés tirant à vue, Yona revêtit son surplis (comme signe distinctif) et, bravement, parcourut trois ou quatre kilomètres pour demander à l'officier qui commandait la permission d'aller chercher son ami afin de l'enterrer. Elle lui fut accordée et il put présider un service funèbre chrétien, alors que les balles sifflaient non loin de là.

Un règne de terreur dura jusqu'après Noël et se prolongea dans la nouvelle année. Le jour de Noël, à cause de la crise, les chrétiens se réunirent dans la maison de Yona pour leur culte, entassés sous la véranda parce qu'ils n'avaient pas l'autorisation de se réunir en plein air, à cause du couvre-feu. Dans cette circonstance critique, Yona lut la litanie et les répons étaient fervents.

De l'aveuglement spirituel... de l'envie, de la haine, de la rancune, et du manque de charité,

Délivre-nous, Seigneur.

De l'éclair et de la tempête... de la bataille et du meurtre et de la mort soudaine,

Délivre-nous, Seigneur.

... Qu'il Te plaise de donner à toutes les nations l'unité, la paix et la concorde.

Nous Te supplions de nous entendre, Seigneur.

Et pour terminer :

Agneau de Dieu, qui ôtes les péchés du monde,

Aie pitié de nous.

Yona prêcha sur les paroles de la prière collective finale: « Accorde-nous, dans toutes nos difficultés, de mettre tout notre espoir et notre confiance en Ta miséricorde. » Quand il eut terminé, les gens se repentirent de leurs craintes, et puis se réjouirent, sachant que Jésus était sur Son trône, et qu'ils avaient mis en Lui seul toute leur espérance.

En dépit du couvre-feu, ils venaient chez Yona pour prier, et il les reconfortait.

« Je me demandais, dit Marie, s'il n'avait pas le pressentiment qu'il irait bientôt au ciel. Il revenait sans cesse sur Nombres 23 : 10 : « Que je meure de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la sienne. »

En janvier, un ami vint lui dire; « Tu vas mourir. »

Yona répondit: « Pourquoi, pour quelle raison vais-je mourir? »

Et l'ami répondit: « Deux choses sont contre toi: d'abord ta position à l'égard de la Parole de Dieu, et deuxièmement tu aimes tout le monde sans discrimination. »

Ce à quoi Yona répliqua; « Ces deux choses, la Parole de Dieu et l'amour de Dieu, sont comme des vêtements dont Dieu m'a vêtu, et je ne puis vivre sans eux. »

Il raconta cela à Marie, puis ils prièrent ensemble. Elle se souvint de cette prière qui disait à peu près ceci:

« O Dieu, c'est Toi qui m'as appelé et envoyé dans ce pays. Tu connais tout de moi, les jours que j'ai vécu et ceux qui restent devant moi; si c'est Ta volonté de me rappeler à la maison, je Te laisse la décision. »

Le 4 janvier, un autre ami vint lui dire: « J'ai une grande tristesse parce que tu vas mourir. Ils vont te tuer parce que tu parles sans crainte de la vérité, et à cause de ta sympathie et de ton amour. »

Yona lui répliqua: « J'ai la paix, parce que je ne sais pas pour quelle raison je devrais mourir. Je n'ai fait de mal à personne, et je n'ai traité personne injustement; cependant si Dieu désire que je rentre à la maison par ce chemin, je me réjouirai. »

Marie et les amis de Yona se mettaient en peine de ces menaces, mais Yona vaquait à son travail comme d'habitude et ne changeait rien à son message.

Le 12 janvier, un dimanche, les consignes étant moins sévères, beaucoup allèrent à l'église. Yona prêcha avec puissance sur ce texte: « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure... »

Marie, avec l'intuition d'une épouse, pressentait plus

nettement le danger, et ne pouvait supporter plus longtemps le poids de ces rumeurs troublantes. Elle le supplia de partir pendant quelques jours, ou, s'il restait, de se cacher ailleurs, mais il lui répliqua : « N'as-tu pas vu tous ceux qui sont venus à l'église ? Si je n'avais pas été ici, je les aurais tout simplement laissé tomber. » A ces mots, sa bien-aimée Marie ne répondit rien.

Mais les rumeurs continuaient et les menaces devenaient plus fréquentes. Yona raisonnait toujours de la même manière : puisque son cœur ne le condamnait pas, cela seul importait. Il devait prêcher l'Évangile parce que c'était son devoir, et il était entre les mains de Dieu.

Marie le harcela à nouveau : « Tu travaillerais certainement mieux pour Lui loin de ces horribles rumeurs. »

A cela il répliqua avec une grande perspicacité : « Marie, tu as entendu parler des bateaux qui vont en mer. Quand ils sont en difficulté et que le bateau sombre, le capitaine est le dernier à le quitter. Il doit d'abord veiller à ce que tout l'équipage et les passagers soient sauvés ; il peut alors se sauver lui-même. En réalité, il se peut qu'il meure après que tous les autres auront été sauvés. Comment pourrais-je les abandonner en ce moment sans raison bien définie ? »

Il commençait à penser que les rumeurs avaient dû être fausses. Dans tous les cas, il ne voyait aucune raison valable pour laquelle on pourrait vouloir le tuer.

Mais Marie n'avait pas encore la paix et elle essaya une fois de plus : « Ne pourrais-tu prendre un peu de vacances ? demanda-t-elle. Je suis sûre que c'est le moment. »

Mais il repartit encore, citant les Ecritures: « Ne te souviens-tu pas, Marie, de la parole de Jésus au sujet du mercenaire, qui, voyant venir le loup, abandonne les brebis? Dieu m'a donné ces brebis. Je ne puis les abandonner aux heures difficiles, et je n'ai rien fait qui puisse me justifier de les quitter. »

A partir de ce moment, dit Marie, elle cessa de plaider avec lui, et Dieu lui donna la paix. Elle savait que son mari n'avait rien fait de mal aux yeux du gouvernement et pensait que ses craintes devaient être sans fondement. Marie dit aussi qu'à cette époque Yona priait sans cesse Dieu d'accorder la paix au Ruanda.

Le dimanche suivant, 19 janvier, Yona prêcha sur ce texte: « Nous avons donc été ensevelis avec Lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. » (Romains 6 : 4.)

Il parla du besoin urgent d'être réconcilié avec Dieu parce que nous ne savons pas le jour où Dieu nous appellera vers Lui. Puis il ajouta: « **Nous ne serons pas tous appelés de la même manière, mais, plaïda-t-il, soyez sûrs d'avoir fait votre paix avec Dieu, afin d'être reçus dans Son royaume céleste, quand Il appellera.** » Nous insistons sur ces paroles, parce qu'elles sont ses dernières et son dernier témoignage à son Eglise. Et maintenant que son histoire se répand, peut-être, dans le monde, puisse-t-elle venir vers nous comme un appel de quelqu'un qui a franchi les portes d'or. Il termina par ces mots: « I wacu ni mw ijuru » (« Notre foyer est dans les cieux »). (Philippiens 3 : 20.)

Quand il rentra chez lui venant de l'église, il demanda à Marie de prier avec lui, et de prier tout spécialement pour que le nom de chacun de ses auditeurs fût inscrit dans le Livre de vie.

« Il semblait savoir qu'il irait bientôt au ciel », dit Marie.

Il aimait à chanter des cantiques. Le jour avant sa mort, il chercha le numéro 219 dans le nouveau recueil de cantiques du Ruanda (N° 967 dans celui de Sankey), appelé: « Mon Sauveur avant tout », et chanta ces versets la joie sur le visage (affirmèrent ceux qui étaient avec lui) comme s'il allait séance tenante voir son Rédempteur.

*Quand ma vie sera terminée, je traverserai les grandes eaux;
Et lorsque je verrai le brillant matin glorieux,
Quand j'atteindrai l'autre rivage, je connaîtrai mon
Rédempteur,
Et c'est Son sourire qui le premier m'accueillera.*

*Je Le reconnaitrai, je Le reconnaitrai,
Et racheté, à son côté, je me tiendrai.
Je Le reconnaitrai, je Le reconnaitrai,
Aux marques des clous dans sa main.*

*Au travers des portes vers la Cité, en vêtement d'un blanc
immaculé
Il me conduira là où jamais ne couleront les larmes;
Aux joyeux hymnes séculaires, je me joindrai avec délices.
Mais j'ai hâte avant tout de rencontrer mon Sauveur.*

Les trois derniers matins, ils eurent comme d'habitude le culte de famille, et le jeudi matin, le jour de sa

mort, Yona choisit le Psaume 27, et releva tout spécialement les versets 3 et 4: « Si une armée se campait contre moi, mon cœur n'aurait aucune crainte; si une guerre s'élevait contre moi, je serais malgré cela plein de confiance. Je demande à l'Éternel une chose, que je désire ardemment: je voudrais habiter toute ma vie dans la maison de l'Éternel. »

LA VALLÉE DE L'OMBRE

Ceci nous conduit au jeudi, le fatal jeudi 23 janvier 1964.

On se souviendra que beaucoup parmi les missionnaires avaient à tour de rôle visité Yona pendant ces jours de crise. L'un d'entre eux, le pasteur Ian Leakey, directeur de l'école secondaire de Shyogwe, prend maintenant la suite du récit. Il écrit :

« Dix jours se sont écoulés depuis la dernière visite de Bert Osborn à Nyamata. On comprit alors que la situation se tendait davantage, bien que nul ne pensât que Yona fût en danger immédiat.

» A cause des limitations de voyage dues à la crise, il était presque impossible de quitter Shyogwe et de visiter Nyamata. Cependant, cet obstacle fut surmonté, les préfets de Gitarama et de Kigali ayant tous deux donné leur consentement sans difficulté.

» Mais il était clair pour nous que Yona, dans cette circonstance, aurait dû être retiré temporairement ou définitivement, il était probable que des mesures seraient prises pour qu'il rencontrât l'évêque Brazier quelques jours plus tard afin de discuter de son avenir.

» Tout était calme lorsque je traversai le pont, à

10 h. 30 du matin, le jeudi 23 janvier, et pénétrai dans le Bugesera, après un bref arrêt aux bureaux du gouvernement à Nyamata. Je fus chaudement accueilli par le secrétaire que j'avais connu à Gitamare. Il me demanda de m'arrêter à mon retour pour prendre quelques lettres officielles à poster à Kigali et à Gitarama. Il me présenta rapidement au lieutenant africain qu'il avait sous ses ordres, afin qu'il pût me reconnaître quand je repasserais.

» A Maranyundo, je fus accueilli par Yona et aussi par Marie et les enfants quand ils comprirent que ma voiture n'était pas une voiture de l'armée. Nous avons parlé avec quelques instituteurs et évangélistes restés à leur poste. Trois responsables avaient fui quelques jours auparavant, ce qui avait aggravé la situation. Mais ils étaient tous calmes.

» Un peu plus tard, assis à table seul avec Yona et sa femme, je passai plus librement toute la situation en revue. Yona comprenait clairement maintenant qu'il était plus en danger que lui et les autres ne l'avaient pensé auparavant.

» Des renseignements avaient filtré concernant une liste de victimes qu'on devait sortir de leur maison et exécuter pendant la nuit.

» Il était normal d'entendre des fusillades la nuit.

» Mais il n'y avait encore aucune indication que Yona fût en danger immédiat. Extérieurement du moins, il était en bons termes avec les autorités locales.

» Il voulait bien rencontrer l'évêque dans trois jours lorsqu'il serait dans la région, se rendant à Gahini. Je devais organiser les détails de cette rencontre, par radio.

» Nous avons donc prié, et Yona a plaidé pour le peuple de Dieu afin qu'il puisse rendre un bon témoignage. Il se souvint dans sa prière des autorités responsables, des affaires du pays et des dirigeants de l'Eglise catholique romaine. Il se réjouit d'avoir son véritable foyer dans les cieux et sa vie entre les mains de Dieu, dont toutes les voies sont parfaites, soit pour aller vers Lui, soit pour rester dans Sa moisson.

» Nous sommes sortis et avons fait ensemble le tour de la station. J'ai pris une photographie de lui et de sa femme sur les marches de leur maison, et une autre de lui tout seul, debout contre les murs inachevés de la nouvelle église en pierres qu'il était en train de construire. Ce furent les dernières photographies prises de lui.

» Puis, à trois heures, nous nous sommes séparés. Je me souviendrai toujours de son sourire radieux et de la paix de cette rencontre.

« Il aurait pu venir avec moi; mais il choisit de rester. Sa conscience était pure et il refusa d'abandonner son devoir.

» Je m'arrêtai au camp militaire pour les lettres, et rencontrai le lieutenant. En réponse à sa question, je lui dis que le pasteur allait bien et continuait son travail, mais était très préoccupé par le nombre de responsables qui s'en allaient parce que réfugiés.

» Yona avait naturellement signalé aux autorités le récent départ des trois membres de son personnel dès qu'il en avait eu connaissance.

» Je rappelai au lieutenant que notre pasteur était un homme de Dieu nommé par l'Eglise, qu'il n'était en

aucune façon réfugié et ne faisait pas de politique; j'ajoutai que nous avions confiance qu'on lui accorderait protection. Il n'y eut aucune réponse.

» L'officier, cependant, offrit de m'accompagner jusqu'au pont, où je devais visiter son détachement qui campait à cet emplacement.

» Il suivit dans sa jeep, remplie de soldats bien armés.

» Au pont, nous nous sommes quittés, et je suis retourné à Shyogwe, heureux d'avoir pu visiter Yona et Marie, et confiant que cette semaine apporterait des plans précis pour une autre destination. Je ne me doutais pas de ce qu'elle serait, ni de ce que la nuit avait en réserve.

» L'œuvre de Yona était achevée; cependant, il devait accomplir par sa mort plus encore peut-être que par sa vie.

» Je comprends quel privilège ce fut d'avoir pu lui dire alors au revoir. Ces heures passées ensemble et les événements qui suivirent ont déjà provoqué dans ma propre vie une consécration plus entière au Sauveur tandis qu'il en est encore temps. »

Marie reprend ensuite l'histoire.

« Yona finit son travail de la journée et la nuit était tombée vers sept heures et demie du soir. Nous étions tous assis dans la maison lorsque six soldats vinrent à la porte et l'appelèrent, disant qu'ils avaient une question à lui poser.

» Yona ouvrit la porte, pensant que c'était une ronde d'usage, car ils venaient souvent chez lui dans la journée; mais ils firent alors le cercle autour de lui et dirent: « Nous allons te questionner. »

» Entendant cela, les enfants et moi nous fûmes remplis de crainte, et commençâmes à crier vers Dieu, disant: « O Dieu, considère l'injustice de ce monde. » Nous n'avions jamais auparavant vu Yona entouré de soldats, et encore la nuit; c'est pourquoi nous criions tous si fort. Nous savions ce que pouvait signifier une visite de nuit, car nuit après nuit, des hommes avaient été ainsi enlevés, et ils n'étaient jamais revenus.

» Puis ils emmenèrent Yona dans la jeep et nous continuâmes à crier et à appeler.

» Yona leur demanda alors d'arrêter la jeep, afin qu'il pût revenir reconforter sa femme et ses enfants. Ils lui donnèrent la permission et il revint vers nous et dit: « Marie, tu sais que j'honore Dieu et que j'ai » la conscience pure; ne te tracasse pas, je reviendrai, » ils désirent seulement me questionner. »

» Alors, à cause de ses paroles, et de la paix qu'il avait, car il parlait sans émotion, nous recommençâmes à penser que dans la jeep ils lui avaient dit que rien ne lui arriverait.

» Son fils, âgé de huit ans, dit alors: « Fais vite, papa, » n'est-ce pas? » Et Yona répondit: « Je ferai vite. »

» Ainsi ils l'emmenèrent, et avec lui André, le directeur de l'école; je pense qu'à ce moment je sus que Yona allait au ciel. Je rentrai et je couchai les enfants. Puis je saisis mon exemplaire du *Voyage du Pèlerin*, il s'ouvrit à la page cent deux et je lus ces paroles: « Je vis derrière la multitude un char attelé de » deux chevaux attendant Fidèle qui, dès que ses adver- » saires l'eurent exécuté, fut enlevé et transporté à » travers les nuages au son de la trompette, par

» le chemin le plus proche des portes éternelles. »

» Et lorsque je lus ceci, je remplaçai le nom Fidèle par celui de Yona, et j'inscrivis ces mots dans mon livre: « C'est ainsi que Yona est rentré à la maison. »

» Immédiatement Dieu rappela à mon esprit ce verset (Marc 9 : 8); « Aussitôt les disciples regardèrent » tout autour, et ils ne virent que Jésus seul avec eux. »

» Je n'eus plus aucun doute d'avoir perdu celui que j'aimais et qui m'aimait. Je demandai à Jésus de recevoir l'âme de Son serviteur et de me rendre capable de Le voir, Lui, parce qu'Il ne meurt pas, mais vit à jamais.

« Je savais à n'en pas douter que Yona était avec Dieu dans les cieux, et je Lui demandai de me préparer à l'y rencontrer un jour. « Grâces soient rendues à » Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur » Jésus-Christ. »

Pendant quelques jours, nul ne sut exactement ce qui était arrivé à Yona. Le lundi 27 janvier, c'est-à-dire quatre jours après que Yona eut été fusillé, Ted Sisley dut aller à Kigali pour affaires scolaires. En arrivant au centre pastoral en dehors de Kigali, il apprit la nouvelle que notre pasteur protestant à Nyamata avait été arrêté et fusillé. Il continua vers Kigali pour s'enquérir, mais n'obtenant pas de détails précis, il se mit en route pour Nyamata afin de se renseigner. Voici ce qu'il raconta.

« J'arrivai au pont fatal avec sa garde de soldats, que je saluai; ils me laissèrent passer sans objection quand je leur dis qui j'étais. Pendant les deux semaines suivantes, j'ai bien dû traverser ce pont au moins trente fois, et les gardes ne s'y sont jamais opposés.

» A partir du pont, la route monte pendant trois kilomètres environ, puis on commence à apercevoir de chaque côté les petites maisons aux toitures en tôle ondulée. En temps normal, on voit dans chaque parcelle des groupes d'hommes et de femmes assis devant la porte, les enfants jouant autour d'eux ou travaillant dans les champs. Avant d'arriver au centre administratif, la route s'étend sur environ huit kilomètres, avec une maison tous les cinquante mètres. Ce jour-là je ne vis personne, parce que dès qu'ils entendaient la voiture ils se cachaient dans leur maison ou pénétraient en courant dans la brousse.

» De nombreuses huttes avaient la porte grande ouverte; il était évident qu'elles avaient été désertées.

» J'arrivai enfin à l'emplacement de la station missionnaire et mon cœur faiblit plus encore lorsque je vis les écoles désertes et les portes des maisons fermées, alors que généralement elles étaient largement ouvertes.

» J'arrêtai ma voiture devant la maison de Yona, un long moment, tandis que, regardant par la portière, je n'apercevais aucun signe de vie. Je m'habituai à cela dans les jours qui suivirent, car on m'observait de derrière les portes; on n'était jamais sûr de la personne qui arrivait.

» Pour Marie, la venue d'une jeep de l'armée avait signifié la perte d'un être cher. Mais lorsque je descendis de la voiture, la porte de la maison s'ouvrit et Marie sortit à ma rencontre. Nous avons marché vers l'église et là, Marie, avec très peu de larmes, me raconta comment elle avait perdu celui que Dieu lui avait donné quinze ans auparavant.

» Yona avait été arrêté le jeudi soir, mais le jour suivant, André, le directeur de l'école, arrêté en même temps que lui, était revenu. Rempli de crainte, il avait dit à Marie qu'il ne savait pas où l'on avait emmené Yona.

» Marie avait envoyé un message au bourgmestre, l'administrateur africain local, lui demandant s'il savait quelque chose au sujet de Yona. Il avait répondu qu'il entendait parler pour la première fois de l'arrestation de Yona, mais qu'il ferait une enquête. Et la journée se passa sans aucune nouvelle.

» Pendant ce temps, André et un certain nombre d'instituteurs et de membres actifs de l'Eglise projetaient de s'échapper vers le sud et d'entrer au Burundi. Mais, avant de partir, André révéla à un autre instituteur de la mission qui restait tous les événements de la nuit du jeudi, lui demandant d'attendre un jour avant de les faire connaître à Marie; il serait alors loin et l'on ne pourrait rien entreprendre contre lui pour avoir divulgué ce qui s'était passé.

» Et c'est ainsi que le samedi 25 janvier, cet homme vint dire à Marie ce qu'elle craignait déjà dans son cœur, que Yona était allé auprès de Jésus son Seigneur.

» En un sens le suspense était déjà terminé. Marie me dit combien elle louait maintenant Dieu pour Sa bonté en toutes choses, et pour avoir épargné André, afin qu'elle pût connaître que son mari avait terminé sa vie par un tel témoignage à leur Sauveur.

» Le jour suivant, un dimanche, il y avait foule à l'église, principalement pour voir comment Marie avait pris la nouvelle de la mort de son mari. Dieu lui fit

la grâce de se lever à la fin du service pour leur parler de la paix qu'il lui avait donnée, car elle savait que Yona était avec Jésus. Il n'y eut aucune accusation contre ceux qui avaient agi ainsi, ni aucun ressentiment pour les avoir laissé faire.

» Marie rendait un magnifique témoignage. Sa maison n'était jamais vide. Toutes les fois que j'y entrais, j'y trouvais une foule de femmes; les unes avaient perdu leur mari de la même manière, le mari des autres s'était enfui au Burundi, les laissant avec leurs jeunes enfants. Elles entraient en masse, car là il y avait quelqu'un dont le témoignage s'appliquait à leurs propres circonstances et elles recevaient ainsi de l'aide. »

Si l'on s'en souvient, Ted Sisley n'était pas parti avec l'intention de rester longtemps, mais en voyant combien les chrétiens avaient besoin d'appui moral et Marie de réconfort en ce moment d'épreuve, il campa dans la maison missionnaire. Son récit continue:

« J'étais allé à Kigali pour signaler la disparition de Yona, et la nouvelle avait été diffusée par la radio missionnaire; j'avais aussi demandé qu'on m'apportât des vêtements, car j'étais parti de Shyogwe seulement avec ceux que je portais sur moi.

» Le Seigneur nous a aidés, ainsi que le vieux maître d'école et les deux instituteurs de l'Eglise qui étaient restés, à mieux comprendre la grâce merveilleuse de Dieu, et à nous repentir de nos frayeurs.

» Les jours qui suivirent, je partis visiter quelques-unes de nos écoles de l'extérieur. Le directeur de l'une d'entre elles s'était enfui, et il ne restait qu'un foyer abandonné. Nous avons repris tout le matériel scolaire.

Ailleurs, nous arrêtons la voiture et devons attendre quelques minutes avant de voir apparaître quelqu'un. Ailleurs encore, un très grand Tutsi, un cher ami chrétien, nous fit tous rire lorsqu'il nous raconta qu'il s'était replié sur lui-même dans les broussailles en entendant venir la voiture.

» Au bout de quelques jours, ils étaient habitués à voir ma voiture longer les petites routes, et les enfants, au lieu de courir se cacher dans les broussailles, venaient au bord de la route nous faire des signes et nous accueillir de leurs cris. »

Quelques jours plus tard, l'évêque Brazier, qui avait été peu bien et empêché de venir, demanda la permission pour Marie d'être transférée à Gahini. Avec quelque retard ceci fut accordé, bien que Marie elle-même n'eût pas désiré partir, redoutant l'effet de son soudain départ sur le moral de ceux qui restaient.

Ted Sisley termine son récit.

« Dieu nous a aidés, et nous avons trouvé un Arabe qui accepta de nous louer son camion; alors nous avons emmené Marie, sa famille et le mobilier, à Gahini, où elle serait près de ses parents et de ses amis.

» Mais elle partit le cœur lourd d'être obligée de quitter l'endroit où elle et Yona avaient travaillé ensemble, l'endroit où Dieu avait commencé une œuvre si profonde et édifié une Eglise si florissante. Nous nous demandions ce qu'il adviendrait de Nyamata, mais Dieu avait Ses plans, infiniment supérieurs à ce que nous souhaitions ce jour-là, alors que nous partions en direction de Gahini. »

« PÈRE, PARDONNE-LEUR... »

« Yona est mort ! » Ces mots poignants, lancés sur les ondes d'Ibuye, furent saisis par les stations missionnaires de Matana au sud du Burundi jusqu'à Fort-Portal, à neuf kilomètres au nord en Ouganda, l'après-midi du mercredi 29 janvier, six jours après l'exécution du pasteur.

Pendant les jours qui suivirent, nous avons vaqué à notre travail comme des hommes portant un fardeau. C'étaient des journées pleines de mauvaises nouvelles et de tristesse au cours desquelles nous apprenions que beaucoup de nos connaissances avaient été tuées. Mais la mort de Yona nous accablait. Partout où l'on savait la nouvelle, on était bouleversé d'horreur.

Lorsqu'un membre du Parlement du Burundi l'apprit, il resta étourdi un moment; puis, les larmes aux yeux, il s'éloigna pour être tout seul. Quand un agriculteur belge, qui avait connu Yona à Nyamata fut mis au courant, en Belgique, il s'exclama: « Que quelqu'un ait pu tuer un tel homme me remplit d'horreur! Il était à part, tout à fait exceptionnel en tout. » Au Ruanda même, de hauts fonctionnaires du gouvernement exprimèrent en privé leur tristesse de

tout ce qui était arrivé. Mais ce fut parmi le peuple de Dieu que l'on ressentit le plus cette perte. Et cependant nous avons à louer le Seigneur en pensant que notre cher frère était maintenant en Sa présence.

Comme les deux pèlerins d'Emmaüs, nous ne cessions de nous demander : « Pourquoi cela est-il arrivé ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Pourquoi avoir choisi Yona pour le tuer ? C'était un homme de Dieu qui, depuis le début, s'était tenu à l'écart de toute politique. Lorsque le bruit avait couru que certains à Nyamata étaient ligués avec les Inyenzi, Yona avait exhorté son peuple à ne pas s'occuper de cela. Il était respecté aussi bien par les Hutu que par les Tutsi, par les autorités civiles de Kigali et les bourgmestres locaux de toute nuance politique. Il avait eu avec la plupart d'entre eux de sérieuses conversations sur les choses spirituelles. Pourquoi donc fut-il tué ?

Son influence pour le bien fut immense dans le Bugesera. Par son moyen, beaucoup se tournèrent vers Dieu. N'est-ce pas à cause de la colère de Satan que la jalousie et le ressentiment s'élevèrent en certains endroits ? Comme pour Daniel en exil à Babylone, on chercha un prétexte contre lui. Il fut assez facile de donner une fausse interprétation aux rassemblements quotidiens dans la maison de Yona ; les gens frappés de panique venaient, malgré le couvre-feu, chercher auprès de lui réconfort et aide spirituelle. Comment aurait-il pu les renvoyer ? Une campagne sourde l'accusa d'être un agent des envahisseurs. Mais ils passèrent à côté de Maranyundo, et l'on ne put trouver aucune preuve contre lui, puisqu'il n'y en avait point à trouver.

Pourquoi Dieu permettrait-il une telle injustice? Nous nous le demandions. Et comment pourrions-nous supporter la perte d'un homme tel que Yona? Il semblait indispensable. C'était un véritable pasteur et un homme de paix. Comment pourrait-on à la station missionnaire de Nyamata se passer de celui qui allait de maison en maison, encourageant, exhortant et jouant avec les enfants?

Certains d'entre nous se souvenaient du jour, près de trente ans auparavant, où un coureur essoufflé arriva à la station missionnaire à Gahini avec la nouvelle: «Blasio est mort.» Dieu nous éprouvait-Il à nouveau comme Il le fit par la grande famine du Ruanda en 1929 et 1930, famine qui sembla conduire l'Eglise à une faim spirituelle renouvelée et préparer le chemin au réveil? Y aurait-il une autre effusion du Saint-Esprit comme au temps où Dieu permit que cet «autre froment» tombât dans le sol pour y mourir? La famine régnait à nouveau et elle était pire! De nombreux pays, dans ce siècle troublé, ont connu les horreurs de la guerre civile, de l'amertume et de la haine qu'elle a engendrées. Du monde entier, aussi bien que de notre bien-aimé Ruanda, monte le cri des peuples souffrants.

Joe Church reprend le récit et nous raconte comment Dieu parla à Son peuple à Toro en cette circonstance:

«Un courrier en retard apporta un exemplaire du journal de l'Ouganda *Nouveau Jour*. Il tomba sur la table de la salle à manger chez nous, à Fort-Portal, alors que nous nous rassemblions pour notre culte du dimanche soir. Nous l'avons ouvert en entrant et, en

première page, nous avons trouvé le portrait de notre frère Yona au sourire profond que nous connaissions si bien, et le récit fait par André de sa mort triomphante. Nous avons chanté un cantique, celui qu'il avait chanté avant de mourir. Puis nous avons prié, et tout spécialement pour sa fidèle Marie, laissée en arrière avec les enfants. Nous avons cherché du réconfort dans la Parole de Dieu et les versets 40 à 42 du chapitre 5 des Actes des Apôtres nous ont rappelé l'endurance et la puissance de l'Eglise lors des premières persécutions :

« Et, ayant appelé les apôtres, ils les firent battre de verges, ils leur défendirent de parler au nom de Jésus, et ils les relâchèrent. »

« Les apôtres se retirèrent de devant le sanhédrin, joyeux d'avoir été dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus. »

« Et chaque jour, dans le temple et dans les maisons, ils ne cessaient d'enseigner, et d'annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. »

« Les chrétiens de l'Eglise primitive se sont réunis dans des circonstances semblables pour louer Dieu, peut-être pleurer, et se rejouir à nouveau. »

« Et nous avons terminé en lisant le message de Paul en prison à ses frères de Philippes, leur rappelant en particulier la grâce qui leur était faite de souffrir pour Lui. »

« Nous avons pensé à ce petit groupe de chrétiens qui se réunissait dans la chambre haute. Quelle chose incroyable que Dieu ait confié le message de la rédemption du monde à ce petit nombre d'hommes et de

femmes faillibles! Mais quelques-uns d'entre eux avaient entendu cette voix crier: « Père, pardonne-leur », et ils ne pouvaient l'oublier. Cette voix retentit encore à travers l'histoire et, aujourd'hui, les hommes l'entendent encore, quand ils contemplent la Croix. »

Blasio est mort en criant: « Réveillez-vous! Réveillez-vous! » Yona est mort en priant: « Pardonne-leur! » Aucune amertume, seulement de l'amour, cet amour qui vient de Celui qui mourut pour le monde et déversa Son amour sur des hommes pécheurs.

Tandis que nous pensons à Yona emmené pour mourir en ce lieu solitaire, priant pour ses ennemis, et les paroles de ses chants parlant de son Sauveur et du Père qui l'attend sur l'autre bord, nous nous souvenons d'Etienne, le premier martyr. Certainement Yona lui aussi vit la gloire de Dieu et Jésus debout, prêt à le recevoir, quand « il s'endormit ».

Les derniers mots d'Etienne furent une prière pour ceux qui lui ôtaient la vie. Cette prière fut aussi son témoignage: le témoignage de l'amour qui pardonne. Il en fut de même pour Yona. Sa mort n'appelle pas la vengeance, mais le pardon, la compassion, la compréhension. Dans la mort, comme dans la vie, son souci fut de diriger vers Celui dont le sang « parle mieux que celui d'Abel ».

*Le sang d'Abel, au ciel
Demande la vengeance;
Mais le sang de Jésus
Crie pour notre pardon.*

Avons-nous raison de comparer Yona avec Etienne, le martyr ? Beaucoup d'autres Tutsi furent exécutés à cette même époque. Dans quel sens Yona fut-il un martyr ? Par amour pour Christ, Yona et Marie quittèrent le Burundi où ils étaient en sûreté, pour Le servir à Nyamata. Par amour pour Christ il y resta, lorsque, à maintes reprises, averti du danger, il aurait pu facilement, et à juste raison, s'échapper. Par amour pour Christ, il choisit, pour employer sa propre métaphore, de se revêtir de la Parole de Dieu, de Son amour et de Sa compassion. Pour rien au monde il n'aurait voulu s'en dévêtir, même pour éviter l'incompréhension.

Il fut vraiment un martyr de Christ, et sa mort ne pouvait que porter des fruits. André fut l'un des premiers, car il n'avait été jusque-là qu'un chrétien de nom. Et là-bas, en Europe, une jeune étudiante africaine lut le récit d'André et se demanda : « Serais-je capable de mourir comme cela ? Elle prit aussitôt le Seigneur Jésus pour son Sauveur personnel, et télégraphia son témoignage à ses parents en Afrique.

Et, mieux encore, la mort de Yona porta bientôt des fruits à Nyamata. Malgré la fuite de quelques-uns des autres ouvriers de la mission vers le Burundi, James et Danatira, qui avaient accueilli Yona à son arrivée, étaient restés à leur poste. James a décrit ces journées terribles.

« Pendant un jour ou deux nous avons connu un profond désespoir, attendant nous-mêmes la mort d'heure en heure. Mais nous avons bientôt compris que les représailles étaient terminées, et les gens

commencèrent bientôt à sortir de leurs maisons et de leurs cachettes dans la brousse. Alors ceux d'entre nous qui étions saufs, nous nous sommes sentis repris, car, quoique notre pasteur nous eût été enlevé, le Seigneur Jésus était encore avec nous et nous devons continuer ici Son œuvre. »

Doreen Peck reprend le récit.

« Ils commencèrent à se réunir pour la prière, la louange et l'adoration, et on vint aux cours d'instruction pour le baptême et aux cours pour femmes et jeunes filles organisés par Danatira. On envoya bientôt dire au pasteur du Ruanda le plus proche de venir baptiser plusieurs personnes. Mais presque dès le début, ils commencèrent à prier pour que Dieu leur envoie un pasteur.

Dieu répondit à leurs prières. A Shyogwe vivait un des meilleurs amis de Yona depuis le début du réveil de Gahini. Le pasteur Yustasi (Eustache) Kajuga avait été instruit à Ibuye en vue du ministère en même temps que Yona et ils avaient reçu l'ordination ensemble en 1960. Lorsque Yona était parti pour Nyamata, Yustasi était devenu l'aumônier du grand ensemble scolaire de Shyogwe.

En juin 1964, lorsque Yustasi et sa femme Marion entendirent les appels venant de Nyamata et qu'ils comprirent les besoins de l'œuvre, le Seigneur leur mit cette localité sur le cœur. Ils hésitèrent tout d'abord et firent part de leurs soucis à leurs amis chrétiens, Noirs et Blancs; et le Seigneur semblait leur donner une calme assurance que c'était vraiment Son appel.

Certains amis de Yustasi s'alarmèrent de son départ

et il reçut de nombreuses lettres, le suppliant de ne pas risquer sa vie comme l'avait fait Yona, mais il resta résolument sourd à leurs conseils. « Est-il rien de plus merveilleux que de parler à ceux qui sont dans l'adversité d'un Sauveur qui, je le sais, sauve et satisfait pleinement? » Et Marion ajouta: « Nous savons que seul le Seigneur Jésus tient les clés de l'avenir et nous n'avons pas peur de passer par la porte qu'Il nous ouvre. S'Il ouvre la porte de la mort, c'est en nous réjouissant que nous irons vers Lui. »

En juillet, le Comité de l'Eglise du Ruanda nomma officiellement Yustasi à Nyamata, et Doreen Peck eut la grande joie de le recevoir et de le présenter aux chrétiens. Que d'hymnes de louange retentirent ce jour-là! Yustasi fut seul au début, mais, au bout de deux mois, Marion et les enfants purent le rejoindre. Ils s'installèrent rapidement et ils furent bientôt aimés de tous. Les occasions étaient immenses. En octobre, Yustasi écrivait à un ami en Angleterre:

« Quand nous sommes arrivés ici, il y eut beaucoup d'allégresse, et beaucoup commencent à revenir... L'autre jour je suis allé à Gashora vers le nord baptiser vingt-trois personnes. Il y eut de nombreux témoignages. Un homme a brisé sa pipe devant nous et confessé ses péchés. J'ai déjà visité six églises. J'ai trouvé partout des gens persévérant avec le Seigneur... Il y a une terrible soif à travers tout le Ruanda pour la Parole de Dieu. Nous avons des foules de nouveaux adeptes. Le 4 de ce mois, j'ai baptisé ici cent cinquante personnes. Beaucoup, tout en rendant un magnifique témoignage, ont besoin d'approfondir leur foi. Priez

pour nous; la tâche est écrasante. Nous avons besoin de beaucoup plus d'ouvriers pour faire face à toutes les occasions... Chaque vendredi soir nous sommes nombreux à nous réunir pour la communion fraternelle et la prière.»

Lorsqu'il écrivit cette lettre, Yustasi avait une infection douloureuse à l'œil; c'est pourquoi il dut la dicter à l'un de ses enfants. « Mais qu'importe, ajouta-t-il, dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. » Il termina par son propre témoignage actuel:

« Par la grâce de Dieu, nous poursuivons toujours avec Lui, dans la louange. Nous continuons toujours à nous repentir de nos péchés, nous acceptons toujours d'être pauvres, faibles et impuissants à Ses yeux, et nous venons chaque jour encore nous purifier dans Son sang. Et l'œuvre à laquelle Dieu nous a appelés progresse. »

La mort de Yona a peut-être aussi porté des fruits parmi ceux qui ont participé à son exécution. André nous raconta que le soldat qui avait emmené Yona pour le tuer et qui avait ensuite lancé son corps dans la rivière, revint du pont traînant son fusil et complètement découragé. Il fut profondément ému et convaincu par l'endurance de Yona et la façon dont il mourut.

Une autre histoire arriva jusqu'à nous d'un petit groupe d'hommes et de femmes assis autour du feu, la nuit, au centre commercial de Rwamagana près de Munyaga, la « Colline de la Libération » de Yona. Parmi les hommes était un soldat en permission pour quelques jours. C'était un de ceux qui avaient participé

à l'exécution. Devant les autres, il lui échappa qu'il avait tué un pasteur protestant et que le souvenir de ce qu'il avait fait le hantait et le rendait honteux d'être soldat. Marie elle-même nous raconta cette histoire qu'elle tenait de quelqu'un qui avait assisté à la scène ce soir-là. Elle nous dit que tout d'abord elle avait éprouvé de la dureté et de l'amertume envers ces soldats. Mais, maintenant, Dieu lui avait parlé et lui avait montré que ces soldats étaient peut-être, pour l'éternité, des fruits de la mort de Yona. Dieu avait chassé toute amertume et mis aussi dans son cœur l'amour miséricordieux du Calvaire.

Marie avait, peu de temps après la mort de Yona, traversé une sombre vallée de doute, de tristesse et de crainte. Mais, en réponse à de nombreuses prières, elle avait atteint le calme et la sérénité dans la confiance absolue en son Seigneur. Elle écrivit à ses amis en Angleterre :

« Je sais que vous avez appris ce qui est arrivé à mon bien-aimé et vos prières pour moi ont atteint le ciel... Quand Yona était ici-bas avec moi, je me disais sans cesse : « Comme je suis heureuse que Dieu m'ait donné » un tel mari, si serviable et si prévenant ! » Et de nombreuses fois j'ai remercié Dieu pour ce don merveilleux. Je pensais souvent que, par suite de ma fragile santé, je serais avant lui au ciel.

» Et maintenant, de plus en plus, je désire rester près du Seigneur Jésus, et je sais que dans Ses bras puissants Il va me tenir ferme. Je sais aussi qu'Il me conduira en sûreté jusqu'à Son royaume où je rencontrerai ceux que j'ai aimés en ce monde. »

Elle citait ensuite ce beau cantique :

*Pálissez, joies terrestres,
Jésus est à moi.
Brisez-vous, liens de tendresse
Jésus est à moi.
Sombre est le désert,
Aucun lieu de repos sur la terre.
Jésus seul peut bénir;
Jésus est à moi.*

Nous croyons que l'histoire de Yona Kanamuzeyi jouera un rôle précis dans la guérison et la reconstruction de ce beau pays du Ruanda. Elle a été écrite, et maintenant elle est répandue, avec la prière que la réconciliation et la paix puissent revenir dans ce pays que nous aimons.

Mais ce message de pardon n'est-il pas celui dont le monde entier a besoin? N'est-il pas la seule réponse au problème des relations entre individus et nations? Aussi terminons-nous comme Yona l'aurait voulu, en présentant Jésus. Ce ne furent pas seulement un gouvernement romain et ses soldats qui crucifièrent le Fils de Dieu; ce ne furent pas seulement les dirigeants juifs et la foule inconstante qui tuèrent le Prince de la Vie. Nous y étions, nos péchés enfoncèrent les clous. Ce fut pour notre pardon qu'Il pria, et Il mourut pour l'obtenir.

Tandis que nous allons à la Croix avec nos péchés et dans la repentance, nous trouvons le pardon et la paix par le sang de Sa Croix. Alors, lorsque l'amour

miséricordieux du Calvaire coule à flots dans nos cœurs endurcis, il apporte avec lui le pouvoir de pardonner aux autres, comme Christ nous a pardonnés.

ÉPILOGUE

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. » (Matthieu 16 : 24.)

« C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » (Actes 14 : 22.)

« Celui qui croit en Lui ne sera point confus. » (Romains 9 : 33.)

« Loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. » (Galates 6 : 14.)

« J'ai été crucifié avec Christ. » (Galates 2 : 20.)

« Si nous persévérons, nous régnerons aussi avec Lui. » (II Timothée 2 : 12.)

Textes tirés de *Lumière quotidienne*, 23 janvier, la nuit où mourut Yona.

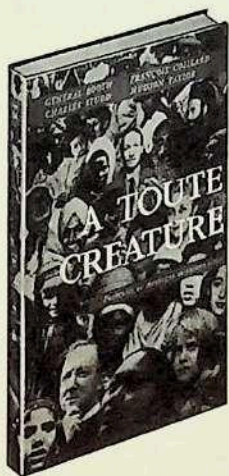
TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'édition anglaise	9
Préface de l'édition française	13
Introduction, par le Révérend John R. W. Stott	19
Carte (indiquant seulement les lieux mentionnés dans le texte)	22
I Au pont Nyabarongo	23
II Premières années dans un foyer pastoral	28
III Le feu purificateur du Réveil	35
IV « Colline de la Libération »	42
V Mariage et appel à Shyogwe	48
VI Dieu châtie ceux qu'il aime	55
VII Communion fraternelle	62
VIII Formation au ministère	73
IX Personnes déplacées	77
X Brebis sans berger	85
XI Un cœur rempli de compassion	92
XII Amour mis en pratique	97
XIII Le foyer au Bugesera	104
XIV Réveil au Bugesera	113
XV L'arrivée des « Cancrelats »	123
XVI L'orage éclate	130
XVII La Vallée de l'ombre	138
XVIII « Père, pardonne-leur... »	148
Epilogue	161

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 SEPTEMBRE 1967
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DES
COOPÉRATIVES RÉUNIES
A LA CHAUX-DE-FONDS
SUISSE

		Fr. s.	Fr. f.	Fr. b.	Fr. CFA	\$	
LA PAIX AVEC DIEU, édition soignée Billy Graham,	broché	7.—	8.50	80.—	425.—	1.75	
	relié	9.—	11.—	100.—	550.—	2.25	
	édition de poche (même texte)	broché	3.50	4.25	40.—	212.50	1.—
	relié	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50	
LE SECRET DU BONHEUR, éd. soignée Billy Graham,	broché	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50	
	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—	
	édition de poche (même texte)	broché	3.—	3.75	35.—	187.50	0.75
	relié	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50	
LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES Billy Graham	broché	5.—	6.—	60.—	300.—	1.25	
	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—	
UN MONDE EN FLAMMES Billy Graham	broché	8.75	10.50	100.—	525.—	2.25	
	relié	12.—	14.50	140.—	725.—	3.—	
ÉPOPÉE AU CONGO David W. Truby		broché	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
PARDONNE-LEUR J.-E. Church		broché	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50
BILLY GRAHAM Évangéliste du XX ^e siècle Boris Decorvet, pasteur		broché	2.—	2.50	22.50	125.—	0.50
L'AVENTURE DE LA FOI. Biographie de Hudson Taylor Howard Taylor		broché	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
PASSION POUR L'EXTRAORDINAIRE Leslie T. Lyall		broché	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
SOUVIENS-TOI Eugène Bersier, pasteur		broché	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—
TÉMOIGNAGES Divers auteurs		broché	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
LE SAINT-ESPRIT Gustave Tophel, pasteur		broché	5.—	6.—	60.—	300.—	1.25
À TOUTE CRÉATURE Booth, Coillard, Studd, Taylor		broché	5.50	6.75	65.—	337.50	1.50
	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—	
LES ADIEUX Adolphe Monod		broché	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
PAGES CHOISIES Adolphe Monod		broché	7.—	8.50	80.—	425.—	1.75
	relié	9.—	11.—	100.—	550.—	2.25	
SAINT PAUL (5 discours) Adolphe Monod		broché	5.—	6.—	60.—	300.—	1.25
	relié	7.50	9.—	87.50	450.—	2.—	
LA PASSION DES AMES D ^r Oswald Smith		broché	4.50	5.50	50.—	275.—	1.25
LA PAGE IMPRIMÉE, G. Verwer		broché	3.—	3.75	35.—	187.50	0.75
AMBASSADEURS DE CHRIST Cable et French (traduction M ^{me} Wargenau)		relié	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50
LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST ET L'ÉVANGÉLISATION R. Saillens		broché	3.75	4.50	42.50	225.—	1.—
	relié	6.—	7.25	70.—	362.50	1.50	
LA MARCHÉ DANS L'OBÉISSANCE ET DANS L'AMOUR Commentaire sur les Epîtres de Jean Pasteur Albert Nicole		broché	9.50	11.50	110.—	575.—	2.50
DIEU DIRIGE MES AFFAIRES Biographie de R.-G. Letourneau Edition V. E., Monnetier-Mornex		broché					

En vente chez votre libraire ou à l'une des adresses qui figurent sur la dernière page de la couverture.



A TOUTE CRÉATURE

Portraits et expériences de pionniers

Général Booth
François Coillard
Charles Studd
Hudson Taylor

« A toute Créature » met en évidence deux conditions essentielles du service chrétien, conditions qui ont été remplies par les disciples du Maître et aussi par les pionniers missionnaires du siècle passé. La première est qu'il faut **avoir été avec Jésus**, ce qui en termes actuels veut dire : connaître Jésus comme son Sauveur personnel et cultiver la vie intérieure en priant et en lisant la Bible. La seconde, conséquence logique et indispensable : il faut regarder la foule et s'y mêler pour comprendre ses aspirations et compatir à ses souffrances. La lecture de « A toute Créature » confirmera que, dans le service pour Dieu, ces conditions sont liées au succès.

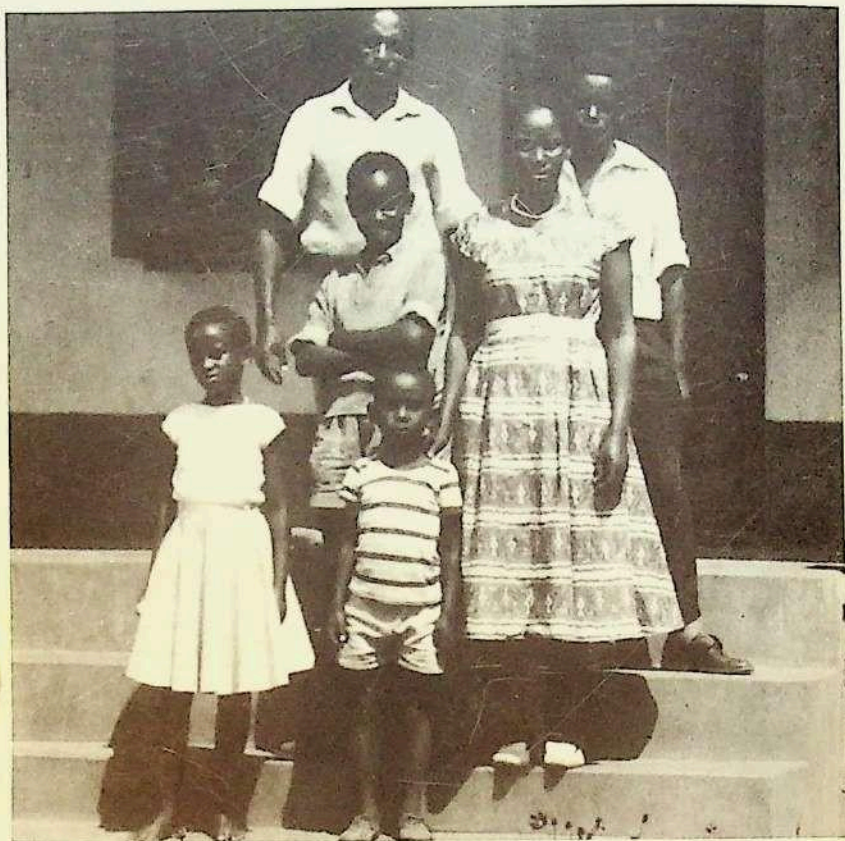


Photo D^r G. T. Hindley

Le pasteur Yona et Marie chez eux avec Emmanuel (l'ainé),
Néhémie, Foi et Wesley (photographiés en 1962)



En vente chez votre libraire ou à l'une des adresses suivantes :

- SUISSE:** Editions des Groupes Missionnaires
2117 La Côte-aux-Fées (Neuchâtel)
- FRANCE:** Groupes Missionnaires de France
Rue du Planet 36 ter, F. 74 Annemasse (Hte-Savoie)
- BELGIQUE:** Dépôt des Editions G. M.
247, avenue de la Reine, Bruxelles 2
- AFRIQUE:** Radio ELWA
P. O. Box 192, Monrovia, Liberia